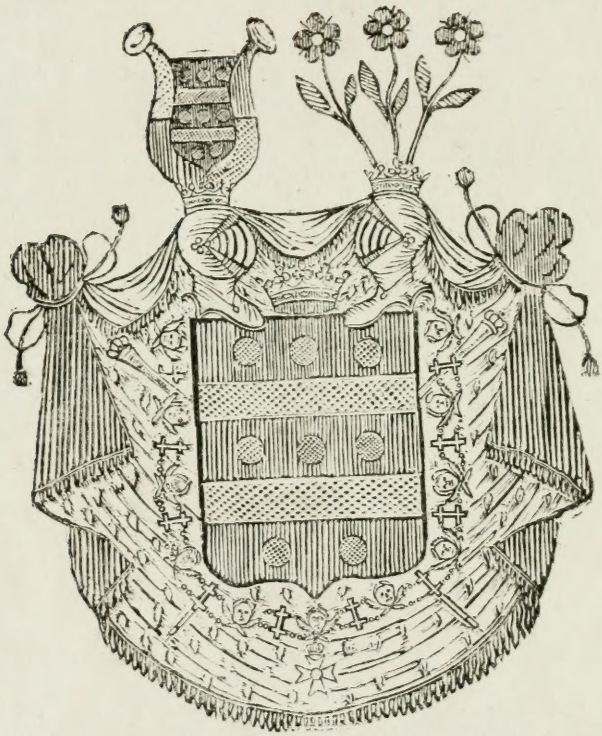
Upsala Univ. Bibliotek



RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME CINQUIEME

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME CINQUIÈME

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THEATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

PQ
1213
P4
t.5
18667
3/12/91
6,

CALISTE,

TRAGÉDIE

DE COLARDEAU,

Représentée pour la premiere fois
le 12 novembre 1760.

NOTICE

SUR COLARDEAU.

Charles Pierre Colardeau naquit à Janville dans l'Orléanois, le 12 octobre 1732. Orphelin à l'âge de treize ans, il fut confié à la tutele d'un oncle qui prit grand soin de son éducation. Cet oncle étoit curé de Pithiviers; il avoit du goût pour la littérature: sans s'être exercé dans aucun genre, il possédoit assez de connoissances pour juger les dispositions de son neveu; et, par un bonheur rare pour les jeunes poëtes, Colardeau n'éprouva de sa part presque aucune opposition lorsqu'il voulut entrer dans la carriere orageuse des lettres. Cependant le judicieux curé ne s'en rapporta pas inconsidérément au talent précoce que Colardeau montra pour la poésie en sortant du college de Meun-sur-Loire où il avoit été élevé; il l'envoya à Paris achever son éducation. Le célebre Rivard venoit d'introduire l'enseignement des mathématiques dans les colleges de

l'université: ce fut sous ce professeur que Colardeau s'initia dans les sciences exactes, à l'étude desquelles il n'apportoit aucun goût, et dont il ne profita que médiocrement; mais un caractere plein de modestie et de douceur le portoit à se soumettre à toutes les volontés de son oncle.

Délivré de ce travail aride il entra chez un procureur. L'état auquel ce noviciat le préparoit n'avoit pas plus d'attraits pour lui que la géométrie; cependant il fit quelques efforts pour acquérir des connoissances dans la pratique. Malheureusement la situation du procureur chez lequel il étoit placé concourut à accroître son dégoût: le cabinet de cet homme de loi étoit peu renommé, les clients n'étoient pas nombreux; et les momens de loisir trop fréquens fournirent à Colardeau les moyens de suivre assidument les spectacles et de cultiver son talent pour la poésie. Les troubles du parlement ayant à cette époque suspendu les travaux du palais, Colardeau revint chez son oncle. Le presbytere du curé de Pithiviers étoit dans une position charmante; le calme qui régnoit dans cette solitude, l'aspect de la campa-

gne, contribuerent à augmenter le goût du jeune homme pour les rêveries contemplatives. Afin de concilier ses travaux poétiques avec les goûts d'un ecclésiastique aussi pieux que respectable, il traduisit en vers quelques psaumes et quelques cantiques. L'exemple de Racine et de J. B. Rousseau, qui en traitant ces sujets sublimes avoient porté notre poésie lyrique à son plus haut degré de perfection, encourageoit Colardeau à marcher sur leurs traces : mais son naturel tendre et mélancolique ne convenoit pas à l'enthousiasme qui doit caractériser l'ode ; il étoit toujours ramené à des sentimens plus doux et plus conformes à ses penchans. Ces premiers essais n'ont jamais vu le jour.

Les parlemens rentrerent ; et Colardeau, toujours plein de soumission pour son tuteur, tenta une seconde fois de poursuivre une carriere pour laquelle son dégoût redoubloit. Sans manquer à ses devoirs il acheva dans l'étude d'un procureur une tragédie qu'il avoit commencée en secret dans le presbytere de son oncle. Le choix du sujet n'étoit pas heureux. L'erreur ordinaire des jeunes

gens qui veulent faire des tragédies est de penser qu'une narration intéressante à la lecture peut être mise sur la scene avec succès. Le bel épisode d'Astarbé dans Télémaque est une des conceptions les plus fortes de cet admirable ouvrage; il offre avec la plus grande vérité le tableau de l'intérieur d'une cour corrompue, il peint les suites funestes des passions criminelles, et les remords, les craintes continuelles qui poursuivent toujours le coupable même lorsqu'un pouvoir absolu semble le mettre à l'abri des rigueurs de la justice humaine. Cependant les beautés que l'on admire dans cet épisode ne sont pas dramatiques; en effet quels personnages à présenter aux yeux des spectateurs qu'un tyran aussi lâche que cruel, qui n'a pas même dans le crime l'énergie des grandes passions; qu'une courtisane qui par une prostitution publique est parvenue à partager le pouvoir de ce monstre? Colardeau en traitant ce sujet a fait ses efforts pour adoucir l'horreur que doit inspirer Astarbé; il suppose que cette femme, prête à être unie à un amant dont elle étoit éprise, a été enlevée par Pygmalion,

et qu'il l'a forcée à l'épouser. Contrainte à partager le sort du tyran, elle est devenue aussi barbare que lui ; cette idée est exprimée par de fort beaux vers :

Quel hymen ! le cruel dans sa rage jalouse
Venoit d'empoisonner sa malheureuse épouse,
Et dans ce jour encor son frere infortuné
Si cher à nos autels mourut assassiné.
Orcan, il m'inspira la fureur qui m'anime,
Et dans ses bras sanglans je respirai le crime ;
Assise à ses côtés sur le trône des rois,
Je devins politique et barbare à la fois :
Enfin que te dirai-je ? à ses destins unie,
Le cruel m'infecta de son fatal génie.
Je voulus l'en punir ; mais pour mieux le frapper,
Il étoit soupçonneux, il fallut le tromper :
On m'aimoit ; et bientôt au vain talent de plaire
J'ajoutai l'artifice, il étoit nécessaire ;
Et, sans te rappeler ces intrigues de cour,
Fruits de l'ambition plutôt que de l'amour,
Je pris sur le tyran cet ascendant suprême
Que donne la beauté sur les souverains même :
J'obtins tout, je régnai sur son peuple et sur lui.

La peinture de ce caractere est d'une belle cou-

leur; mais les développemens peuvent-ils plaire au spectateur? la profonde corruption d'Astarbé, l'absence des remords, n'offrent aucun résultat moral ou pathétique. Les rôles foibles de Narbal et de Bacazar, l'amour épisodique de ce dernier pour une princesse de la cour de Pygmalion, sont loin de racheter les défauts des deux principaux caracteres.

Les comédiens reçurent cette piece avec enthousiasme; les beautés du style leur fermerent les yeux sur le vice de la combinaison: le jeune poëte fit des lectures dans plusieurs sociétés; sa jeunesse, sa modestie, lui assurerent par-tout des triomphes. Tant d'encouragemens flatteurs le déciderent à renoncer à la carriere du barreau afin de se livrer entièrement à son goût pour la poésie. Son oncle eut l'indulgence de ne pas le contrarier: il vit que le penchant de Colardeau étoit trop décidé pour que l'on pût le combattre avec succès; d'ailleurs son goût l'éclairant sur les talens de son pupille, il eut la consolation d'entrevoir que s'il ne s'élevoit pas au premier rang, il ne descendroit pas du moins dans la foule des poëtes médiocres.

Un grand attentat commis sur la personne de Louis XV retarda la représentation d'Astarbé; on craignit quelques applications: des changemens furent demandés au poëte, qui aima mieux attendre une époque plus favorable que de s'exposer à mutiler sa piece.

Pendant ce délai qui fut de plus de trois années, Colardeau, impatient de se produire, eut le bonheur de trouver un sujet d'ouvrage parfaitement conforme à son caractere et à son genre de talent. Nous avons dit qu'il étoit tendre et mélancolique: reservé et timide avec les femmes pour lesquelles il avoit le penchant le plus vif, et dont il fut souvent trompé, il excella à peindre l'amour malheureux. Héloïse et Abaylard, ces amans célebres qui dans un siecle barbare ornerent leur esprit de toutes les connoissances que l'on pouvoit acquérir à cette époque, et dont les malheurs, le repentir, firent excuser les premieres erreurs, enflammerent l'imagination de Colardeau, et lui fournirent le sujet de la plus belle héroïde qui ait été faite dans notre langue: doué d'un talent très distingué pour peindre les détails d'un tableau, le poëte, peu inventif, n'auroit

pu que très difficilement en composer l'ensemble; il imita Pope, et quelquefois il surpassa son modele. Cet ouvrage est presque aussi connu que nos chefs-d'œuvre de poésie; il est peu de jeunes gens qui n'en aient dévoré la lecture, et qui n'en aient gravé dans leur mémoire plusieurs passages. Lorsqu'on est parvenu à un âge où l'on juge avec moins de partialité ces sortes d'ouvrages, lorsque les passions ont perdu une partie de leur influence sur les décisions de notre goût, on remarque quelques défauts dans cette fameuse épître: les transitions n'y sont pas heureuses; il y regne un certain désordre qui paroît moins l'effet de l'amour violent d'Héloïse que de la négligence du poëte; un petit nombre de pensées et d'expressions se ressentent des défauts de l'école de Dorat avec lequel Colardeau étoit lié: c'est avec peine que l'on voit dans ce morceau, où regne le sentiment le plus naturel et le plus tendre, des idées peu conformes au caractere et à la situation d'Héloïse. Nous n'en citerons qu'un exemple:

Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans
Réunis par leur goût et par leurs sentimens,
Que les ris et les jeux, que le penchant rassemble,

Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,
Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs,
Qui jouissant toujours, ont toujours des desirs!
Leurs cœurs toujours remplis n'éprouvent point de vide;
La douce illusion à leur bonheur préside;
Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les *ris et les jeux* ne devoient pas se trouver dans ce passage, et qu'Héloïse fait de l'amour heureux un tableau qui n'a jamais pu être tracé par une femme.

La douce élégance qui regne dans la Lettre d'Héloïse à Abaylard, la peinture vraie d'une passion pleine d'intérêt, quoique sans espoir, une teinte mélancolique répandue sur tout l'ouvrage, suppléent à ce qui peut lui manquer en régularité et en coloris local. Remarquons à cette occasion que Colardeau n'a point fait abus de la *mélancolie* que l'on reproche avec raison à plusieurs écrivains modernes: elle n'est point fausse et affectée; il l'a représentée d'après l'idée que M. de La Harpe en a donnée dans ces deux vers:

Sa peine et ses plaisirs ne sont connus que d'elle;
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidele.

La Lettre d'Armide à Renaud, qui suivit immédiatement celle d'Héloïse, fut loin d'avoir le même succès. Colardeau avoit rendu ses lecteurs difficiles, et le sujet étoit beaucoup moins heureux. Quelle différence en effet entre Héloïse cherchant à vaincre au pied des autels une passion qui dans son cœur lutte contre Dieu même, et l'enchanteresse Armide dont rien ne peut faire excuser l'amour plus violent que tendre!

La tragédie d'Astarbé fut enfin représentée. Elle obtint quelque succès; mais on ne put excuser en faveur du style pur et élégant les défauts de combinaison que nous avons déja fait remarquer. Colardeau cependant ne se découragea point: plus propre à imiter qu'à produire, il puisa dans le théâtre anglois une piece dont le sujet avoit de l'intérêt et du mouvement. Les haines héréditaires des premieres familles dans les républiques d'Italie pouvoient donner lieu à des tableaux qui n'avoient point encore été présentés sur notre théâtre: cette combinaison nouvelle, que l'on a souvent imitée depuis, se trouve très bien développée dans la tragédie de Caliste,

qui eut peu de succès dans la nouveauté, mais que l'on a souvent remise.

Les imitations, le genre descriptif, convenoient plus au talent de Colardeau que l'art dramatique, qui exige dans le poëte de grandes ressources d'invention. Son caractere lui avoit inspiré beaucoup de goût pour les Nuits d'Young que Le Tourneur venoit de traduire. Ces poëmes, qui n'ont aucun plan, qui sont remplis de vaines déclamations, et dans lesquels les mêmes idées reviennent sans cesse, avoient obtenu un grand succès à cette époque où le genre *sentimental* étoit en faveur. Colardeau sacrifia à la mode, et traduisit en vers les deux premieres nuits. Quoiqu'elles présentassent de très beaux détails, la monotonie, qui se fait plus sentir dans la poésie que dans la prose, empêcha de les lire, et détermina le traducteur à abandonner son entreprise. Son penchant pour l'imitation le porta à mettre en vers le Temple de Gnide. Ce roman échappé à Montesquieu présente des détails très favorables à la poésie: Colardeau en les amplifiant leur a donné un charme dont la prose ne peut appro-

cher; mais l'original offre aussi quelques unes de ces idées profondes dont on ne peut altérer la précision sans les dénaturer : c'est l'écueil que le poëte n'a pu surmonter. On peut se convaincre de la vérité de cette observation si l'on compare le tableau des mœurs des Sybarites tracés en prose par Montesquieu et les vers de son imitateur. Les hommes de Prométhée, petit poëme imité d'un morceau de prose de M. de Querlon, fournit à Colardeau les moyens d'exercer son talent pour le genre descriptif. Ce poëme, très agréable dans quelques détails, n'est pas conduit avec assez d'art; les sentimens, très inférieurs aux descriptions, offrent des idées trop peu suivies, et des vers où la justesse est sacrifiée à des cliquetis de mots; défaut essentiel de l'école de Dorat, que Colardeau, qui lui étoit si supérieur, n'auroit jamais dû imiter ni consulter. L'ouvrage où ce poëte déploya avec le plus d'avantage le talent qui lui étoit propre est l'Épître à Duhamel : on y voit cet amour vrai de la campagne que Colardeau conserva toujours. Quelques détails didactiques peuvent être comparés

à tout ce que nous avons de meilleur dans ce genre; on en jugera par le morceau suivant:

Si jadis tes aïeux parerent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins par-tout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie:
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé;
Là de l'antique Hermès le minéral fluide
S'éleve au gré de l'air plus sec, ou plus humide;
Ici par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré;
Là du haut de tes toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre;
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légeres vapeurs mouille son chapiteau;
Le regne végétal analysé par elle
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recele;
Et plus haut je vois l'ombre errante sur un mur
Faire marcher le tems d'un pas égal et sûr.

L'auteur donne une idée du goût qui régnoit de son tems. La tirade suivante est dirigée contre la secte prétendue philosophique qui réduisoit tout à une froide analyse, et qui s'étoit ré-

servée exclusivement la distribution des palmes littéraires :

Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
Quel besoin m'y rappelle, et qu'y voir aujourd'hui ?
Le mérite oublié, le talent sans appui ;
L'aimable poésie à jamais exilée,
Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée ;
Une froide analyse à la place du goût,
La raison, qui desseche et décompose tout ;
Des écrivains du jour le style énigmatique,
Du contraste des mots le choc antithétique ;
Un faste sans éclat, un vernis sans couleur,
Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur ;
La gloire des beaux arts ou souillée ou perdue,
Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.

La santé de Colardeau, toujours foible, ne lui promettoit pas une longue carriere. Vers la fin de sa vie il fit des démarches pour être admis à à l'académie françoise : sa modestie, sa douceur, avoient désarmé ses envieux et ses ennemis, et ses talens distingués le rendoient digne de la place qu'il sollicitoit. A la mort du duc de Saint-Aignan il fut nommé ; mais son état de souffrance ne lui permit pas d'aller prendre séance, et il mourut

avant d'avoir pu jouir de son triomphe. M. Marmontel donne du caractere de ce poëte une idée justifiée par tous ceux qui l'ont connu : « La délicatesse en étoit l'essence, dit l'académicien ; « trop foible pour être violemment agité sans « douleur, il chérissoit les émotions douces. Il « est des poëtes à qui l'aspect des majestueuses « horreurs de la nature, le bruit des vagues, la « chûte des torrens, le mugissement des tempê« tes tiennent lieu d'inspiration : le génie de M. « Colardeau étoit ami du calme, il se plaisoit « dans la solitude ; mais il vouloit qu'elle fût « riante, ou doucement mélancolique. Le chant « des oiseaux étoit pour lui une harmonie déli« cieuse ; il passoit des nuits à l'entendre : *Ecoute*, « disoit-il à son ami qui veilloit avec lui, *écoute ;* « *que la voix du rossignol est pure ! que les accens* « *en sont mélodieux ! ainsi devroient être mes vers.* « Le chantre du printems étoit le seul rival dont « il se permît d'être envieux. Il ne sentoit point « pour la gloire cette passion fougueuse, inquiete et jalouse, qui ne souffre point de partage ; « mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle

« lui accordoit. *La critique*, disoit-il, *me fait tant « de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exer- « cer contre personne.* »

Colardeau laissa en mourant une comédie qui a été imprimée dans ses œuvres completes: il avoit eu la sagesse de ne point la livrer aux hasards de la représentation. Cette piece est entièrement dans le genre des comédies de Dorat: nul caractere tracé fortement, nulle situation dramatique; tout se réduit à un persifflage qui pourroit être agréable dans une épître, mais qui n'a rien de théâtral: quelques vers sont tournés avec grace; telle est cette image de la joie d'un financier :

Ce petit financier, dans sa courte épaisseur,
Etouffoit de plaisir... Sa figure étoit bonne;
Le rire s'exprimoit dans toute sa personne.

Colardeau avoit commencé une traduction en vers de la Jérusalem délivrée: instruit que Watelet s'occupoit du même travail, quelques jours avant sa mort il eut la générosité de brûler ce qu'il en avoit fait.

Ce poëte mourut en 1776.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE TURENNE,

GRAND-CHAMBELLAN DE FRANCE EN SURVIVANCE.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est point à la protection, c'est à l'amitié dont vous honorez les lettres et les arts que vous m'avez permis de rendre hommage : la foiblesse et les défauts de mon ouvrage prouveront avec quelle facilité vous daignez accueillir les talens. Votre modestie prescrit des bornes à ma reconnoissance. Je ne louerai point vos ancêtres, la renommée s'en est chargée avant moi ; je ne vous louerai point, tous ceux à qui vous voulez bien permettre de lire dans votre ame m'ont prévenu : je dirai seulement que tout ce qui est honnête a des droits sur votre cœur, et que les talens trouvent en vous un ami qui les encourage sans que la grandeur les humilie.

Je sens, MONSEIGNEUR, *qu'une faveur aussi précieuse que la vôtre, et que j'ai si peu méritée,*

est une leçon pour moi plutôt qu'une récompense. Heureux si mes efforts et des productions plus dignes de votre suffrage justifient quelque jour les bontés dont vous m'honorez!

Je suis avec le plus profond respect, de votre Altesse,

MONSEIGNEUR,

Le très humble et très obéissant serviteur,

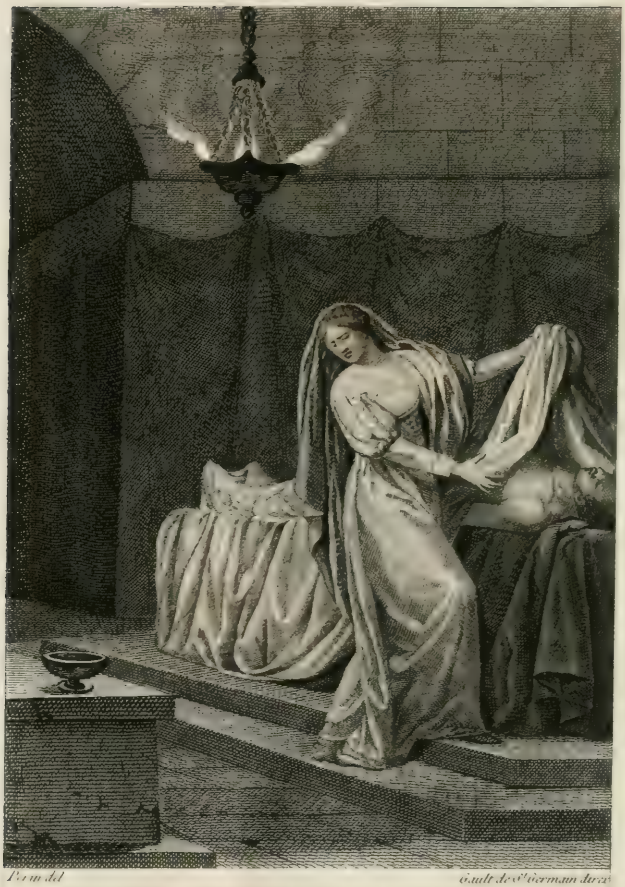
COLARDEAU.

ACTEURS.

SCIOLTO, sénateur génois.
CALISTE, fille de Sciolto.
LOTHARIO, amant de Caliste.
ALTAMONT, rival de Lothario.
MONTALDE, ami de Lothario.
LUCILE, confidente de Caliste.
FIESQUE, } personnages muets attachés à
DORIA, } Sciolto.
UN GÉNOIS.
SUITE DE SCIOLTO.
SUITE DE LOTHARIO.

La scene est à Gênes, dans le palais de Sciolto.

CALISTE.



Perin del. Gault de St Germain direx.

Est-ce là le mortel dont le fatal amour
Me coûte l'innocence, et la gloire, et le jour ?

Acte V. Sc. I.

CALISTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

MONTALDE est étonné de suivre avant l'aurore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre:
Sorti depuis deux ans de ce séjour fatal,
J'y déteste un tyran, j'y déteste un rival;
Mais mon persécuteur malgré moi m'y rappelle:
Peut-être il me prépare une injure nouvelle.
Sciolto, sur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux dont on veut m'honorer,
Chez lui-même en ces lieux m'oblige de l'attendre;
Du palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre.

Lui chez Frégose, ami! quel seroit son dessein?
Quoi! de ce sénateur l'orgueil républicain
A ramper sous le Doge auroit pu se réduire?
Ah! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire!

MONTALDE.

Du plus grand des Génois respecte les vertus:
Ingrat Lothario, ne te souvient-il plus
Que ce même mortel, objet de ta colere,
Éleva ton enfance et te servit de pere?
Sa fille, de ses jours l'espoir et le bonheur,
De plus doux sentimens n'a point rempli son cœur.

LOTHARIO.

Caliste!

MONTALDE.

Eh bien! ton ame encor plus inhumaine
Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu? Qui? moi!... moi la haïr!
Son pere fut injuste.... il osa me trahir:
De ma haine pour lui Caliste est séparée;
Autant que je le hais, Caliste est adorée.
D'un tyran déguisé ne vante plus les dons;
Sa main les infecta des plus cruels poisons:
Gênes vit ma jeunesse errante en son enceinte
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte:
Crois-moi, de Sciolto la trompeuse amitié
M'accueillit par orgueil et non pas par pitié:
Ses bienfaits sur mes jours versés avec mesure

Pour ce cœur né jaloux n'ont été qu'une injure;
Entre Altamont et moi ses dons mal divisés
Prévenoient mon rival et m'étoient refusés.
Tu le sais, ce mortel, sûr de la préférence,
M'opposa de tout tems sa fiere concurrence.
Sans parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,
Caliste, dont l'amour m'avoit donné la foi,
Caliste à ce rival alloit être enchaînée;
Déja de leur hymen on pressoit la journée:
Jour cruel! jour affreux! que prévint ma fureur!
Rappelle-toi ces tems de révolte et d'horreur:
Dans nos remparts alors mes secretes intrigues
Rallumerent le feu des complots et des ligues;
Le pere d'Altamont par ce glaive égorgé
Paya le désespoir de mon cœur outragé,
Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
En appareil de mort fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel est le triste sort;
Le foible est abattu sous les coups du plus fort,
Et parmi les horreurs du tumulte anarchique
Tout pouvoir est sacré lorsqu'il est tyrannique.
J'ai vu nos citoyens dans nos murs embrasés
L'un sur l'autre expirans, l'un par l'autre écrasés:
Mais, hélas! j'ignorois qu'en ces jours de carnage
Altamont immolé l'eût été par ta rage.
Quoi! dans les flancs glacés d'un timide vieillard
Ta main dénaturée enfonça le poignard?

Tigre, qui dans la nuit dévores tes victimes,
Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes!
Que dis-je? tes fureurs s'empressent d'éclater;
Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
Déja, foulant aux pieds des lois que tu dédaignes,
Tu traînes après toi sous d'horribles enseignes
Cet amas d'étrangers et de brigands obscurs
Que Gènes à regret recele dans ses murs;
Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage
Des rangs et des honneurs tu regles le partage:
C'est par toi que Frégose, envahissant l'état,
Ceint la tiare au temple, et préside au sénat;
Tyran, dont la grandeur par le crime usurpée
Profane l'encensoir, déshonore l'épée.
Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
Opprimés, exilés ou proscrits par vos lois.
C'en est trop: si ton bras, lâchement homicide,
Étend sur Sciolto la rage qui le guide,
Ton aspect désormais est horrible pour moi;
Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante:
Des crimes de ma main cette image effrayante,
Ces concurrens punis, et ce sang, et ces morts,
Rien, quand je suis vengé, n'excite mes remords:
Peins-moi plutôt, peins-moi Caliste dans les larmes,
Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes;
Peins-moi son désespoir, mes forfaits, ses vertus;

Peins-moi Caliste enfin que je ne verrai plus;
Dis-moi que, furieux et contraire à moi-même,
Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime:
C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur;
C'est par l'amour enfin que je me fais horreur.
Caliste!... Ah! dieux!

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche!
L'amour dans ses chagrins prend-il ce ton farouche?
Ah! tu me fais frémir!

LOTHARIO.

Frémis de mes transports,
De mon désordre affreux, du crime, et des remords.
Plût au ciel que mon bras, bornant sa violence,
Eût pu dans le carnage assouvir ma vengeance!
Mais ce cœur né sensible autant qu'infortuné,
Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,
A-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
Où se repose une ame indifférente et libre?
C'est peu d'avoir éteint dans le sang et les pleurs
Les flambeaux d'un hymen rompu par mes fureurs;
Craignant de perdre encore une amante adorée,
Malgré tous mes sermens, malgré sa foi jurée,
Je courus vers Caliste.... A l'aspect du courroux
Qui peignoit dans mes yeux mes sentimens jaloux,
Voyant encor ma main de meurtre dégouttante,
La victime à mes pieds interdite, expirante,
Tombe sans mouvement... O transports criminels!

Dieux! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels!
De ce lâche attentat mon ame est obsédée;
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée.
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,
Par respect pour Caliste, et pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystere:
Ah! laisse-moi du moins la gloire de le taire!
Si même malgré moi mon trouble en a parlé,
Frappe; tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh bien! Lothario, que la nuit la plus sombre
Enveloppe à jamais ton secret dans son ombre;
En faveur d'un ami ne trahis point l'amour:
Mais les cœurs offensés le sont-ils sans retour?
Aux genoux de Caliste, aux genoux de son pere
Va, cours désavouer ton injuste colere;
Amant respectueux et digne de leur choix,
Sur eux, sur leurs bontés, va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi, porter à leurs pieds mes remords pour hommage!
Caliste!... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux,
Des imprécations chargerent ses adieux;
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures,

Tout ce que l'on peut dire à des amans parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, sermens de n'aimer plus,
Caliste employa tout; et ses douleurs funestes
Dévouerent ma tête aux vengeances célestes.
Ah! du moins sauvons-lui mon aspect odieux!
C'est son pere en un mot que j'attends en ces lieux.
Il ignore un amour détesté par sa fille:
Mes feux, toujours cachés au sein de sa famille,
Dans l'ombre et le silence avec soin renfermés,
Ne brillerent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir et que craindre?
Que me veut Sciolto? Lasse de se contraindre,
Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,
A-t-elle révélé l'attentat le plus noir?
Ah! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au temple de l'Hymen l'appelle-t-il encore?
Ce doute est trop affreux! quel que soit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCENE II.

SCIOLTO, LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

Injurieux mortel, dont l'aspect m'importune,
Viens-tu m'apprendre ici toute mon infortune?
Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains?

Parle ; il faut éclairer la nuit de mes destins.

SCIOLTO.

Ma fille, vertueuse autant qu'elle m'est chere,
Tremblante pour les jours de son malheureux pere,
Frémit épouvantée au bruit de ta fureur ;
Barbare ! ton nom seul la remplit de terreur.
Oui, si je consultois sa tendresse alarmée,
Ta mort auroit vengé ma famille opprimée ;
Mais tout impur qu'il est ton sang est à l'état,
Et dans le citoyen je pardonne à l'ingrat.
Gênes veut à sa gloire employer ton courage :
De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage ;
Je ne te parle point de tant d'autres vertus
Dont tu reçus l'exemple, et qu'enfin tu n'as plus ;
Graces à l'ascendant de ton destin funeste
Ton cœur est né féroce, et la valeur te reste.
Au nom de la patrie et de ton souverain
Du glaive de l'état je viens armer ta main.
Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
Ennemi des Génois dont il est tributaire,
Le Corse qui, cédant à la nécessité,
Nous vendit tant de fois sa foible liberté,
A l'abri des rochers de son isle sauvage
Vient de briser encor les fers de l'esclavage :
Gênes pour le punir demande ton appui ;
La flotte est préparée, et l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO.

A cet illustre emploi je n'eusse osé prétendre ;

Je le croyois promis à l'orgueil de ton gendre :
Sans doute qu'à ce titre en secret destiné,
Altamont n'attend plus que l'instant fortuné ;
Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire ?
Ce mortel, autrefois si jaloux de ma gloire,
Aux genoux de Caliste est-il moins généreux ?
Ne sait-il plus enfin que lui vanter ses feux ?

SCIOLTO.

Pourquoi renouveller nos disputes cruelles ?
Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles ?
Décide, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
Le héros que tu hais va venger nos états.

LOTHARIO.

A ce mot j'obéis ; mais l'ordre qu'on m'impose
Ne peut être scellé qu'au palais de Frégose,
Et j'y cours.

SCENE III.

SCIOLTO, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

O terreur ! ô pere infortuné !

SCIOLTO.

Pourquoi ces cris plaintifs et ce front consterné ?
Que voulez-vous, Lucile ?

LUCILE.

A peine à la lumiere

Caliste vient d'ouvrir sa timide paupiere
Que ses gémissemens élancés vers les cieux....
(*voyant Lothario.*)
Venez, seigneur.... Quel monstre épouvante mes yeux!

LOTHARIO.

Ah! Lucile, écoutez. O désespoir! ô rage!
On me flatte, on m'appelle, et ma présence outrage!
Achevez et comblez le désordre où je suis:
Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis?

SCIOLTO.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille?

LOTHARIO.

Que m'importe, grands dieux!

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille,
Lucile, dites-lui, pour calmer ses douleurs,
Que mes embrassemens vont essuyer ses pleurs.
(*Lucile sort.*)
(*à Lothario.*)
Allez... Toi, cours au port.

LOTHARIO.

Ah! je dois fuir, sans doute;
Caliste me déteste, et je pars.... Mais écoute:
Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,
Ne précipite point un hymen odieux;
Attends le jour auguste où mes mains fortunées
Tourneront vers ces bords nos pouppes couronnées,
Ou que ce même ami qui doit suivre mes pas

A ta fille vengée annonce mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt....

LOTHARIO.

Connois ce funeste mystere:
Je l'aime; tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chere:
Tremble qu'à mon retour, amant fier et jaloux,
Je n'immole avec toi deux perfides époux.
Adieu.

SCENE IV.

SCIOLTO.

Quel jour affreux a passé dans mon ame!
Il brûle pour Caliste, et j'ignorois sa flamme!
A-t-il un seul instant humilié son cœur!
L'aveu de son amour est un cri de fureur;
Mais ce front paternel sous les rides de l'âge
De ses coupables feux ne ressent point l'outrage.
Caliste le déteste, et cent fois son courroux
Voulut sur le perfide appesantir mes coups.
Oui, je dois le punir; il y va de ma gloire.
Quoi! j'allois m'enchaîner au char de sa victoire?
Ah! changeons mes desseins. Banni de nos climats,
Qu'on l'entraîne à l'exil et non plus aux combats:
Sachons mettre à profit l'ambition d'un traître.
Lothario, Frégose, et l'esclave et le maître,

Ennemis de l'état sous des noms différens,
Connoîtront aujourd'hui si je hais les tyrans.

SCENE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE, DORIA, ET AUTRES GÉNOIS.

ALTAMONT.

Protecteur d'Altamont, ô mon auguste pere!
Il luit enfin ce jour si lent pour ma colere,
Ce jour où par l'honneur mon courage excité
Au sénat avili rendra sa majesté:
Ordonnez, disposez.

SCIOLTO.

Héros, l'espoir de Genes,
Craignons en les brisant d'ensanglanter nos chaînes.
Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
Du trône et de l'autel profane usurpateur,
Frégose, pour punir des peuples infideles,
Fait sortir de nos ports ses légions cruelles.
L'affreux Lothario, son invincible appui,
Sous le même prétexte est éloigné de lui.
Doria, sur la flotte accompagnez le traître;
Écartez-le à jamais des murs qui l'ont vu naître:
Les chefs de nos vaisseaux, instruits de mes desseins,
Contre ce fier mortel seconderont vos mains.
Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire.

Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
Force enfin ma justice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je sauve et ma gloire et l'état.

ALTAMONT.

La peine de l'exil suffit-elle à ses crimes?
Qu'il périsse, ou craignons d'être un jour ses victimes.
Sans vos ménagemens, sans vos ordres sacrés
J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
Des murs de ce palais il repassoit l'enceinte;
Sur son front menaçant l'audace étoit empreinte:
Je ne sais; mais, seigneur, j'ai cru voir sur ses pas
Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
Qu'on accuse aisément un mortel qu'on déteste!
Mon pere, enveloppé dans un piege funeste,
Par un bras inconnu mourut assassiné.
Je hais Lothario, lui seul est soupçonné:
Ah! seigneur! ah! pourquoi le soustraire à ma rage?
Pourquoi la politique où suffit le courage?
Commandez; ce colosse appesanti sur nous,
Renversé, dispersé, périra sous mes coups;
Et Frégose, avec lui couché sur la poussiere,
N'osera plus ici lever sa tête altiere.

SCIOLTO.

Non, mon fils. Apprenez des desseins importans;
Connoissez mes motifs et les malheurs des tems.
Gênes, toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein

Une noblesse, un peuple indociles au frein;
Deux partis opposés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée,
Mais qui, d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés.
Les nobles, décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différens ont été les arbitres:
Les ducs anéantis, les comtes ont régné;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,
Entre les grands et lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat,
Et fit asseoir près d'eux ses tribuns au sénat.
Heureux jours, Altamont, où les aigles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gênes,
Où des débris fumans du trône des Césars
Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts!
Hélas! tout fut détruit; et les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumerent nos villes.
Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
Gênes à ses voisins mendia des tyrans;
Et l'on vit dans nos murs le François et l'Ibere
Établir tour-à-tour leur puissance étrangere;
Mais tous pour gouverner l'impétueux Génois
Apporterent ici d'insuffisantes lois:
Enfin parmi les cris, le meurtre, et le ravage
Un doge fut élu dans des jours de carnage;

De ce titre funeste un prêtre est revêtu.
Sur les débris épars de son siege abattu
Relevons le sénat et l'antique tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux!
N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines
Rappeler les horreurs des guerres intestines:
Vide de légions, Gênes peut aujourd'hui
Rejeter sans effort un tyran sans appui;
Enfin, pour mieux tromper sa prudence étonnée,
De ma fille avec vous célébrons l'hyménée,
Et que ces nœuds si chers préparés par l'amour
De notre liberté consacrent le retour.

ALTAMONT.

O mon pere! attendons des momens plus propices;
Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices:
Non, non, n'attachez point le sort de deux amans
A la fatalité de ces grands changemens.
Que vous dirai-je enfin? Caliste, que j'adore,
Caliste à mon bonheur ne consent point encore,
Mon pere; et ses beaux yeux, dans les larmes noyés,
Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLTO.

Depuis le jour funeste où le destin contraire
Me ravit une épouse, à ma fille une mere,
Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné,

Sous les lois d'un époux a craint d'être enchaîné:
Mais enfin j'ai mes droits; ma volonté suprême
Obtint hier l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence au sein de ce rempart
Du fier Lothario va presser le départ,
Allez; de votre amante appaisez les alarmes.
Cet heureux jour, mon fils, n'est point fait pour les larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

Eh quoi! belle Caliste, et mes soins et mes vœux,
Mes respects si long-tems opposés à mes feux,
L'intérêt de l'état, l'autorité d'un pere,
Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire?
Cependant pour l'hymen les autels sont parés;
Le jour luit, tout est prêt, hélas! et vous pleurez!

CALISTE.

Non, non; je n'irai point, épouse infortunée,
Serrer en frémissant les nœuds de l'hyménée;
Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus;
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable;
Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
Que même par honneur, insensible à vos soins,
Je dois trahir vos feux ou vous estimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entends-je? Savez-vous quels desseins on prépare?

CALISTE.

Périssent les autels et leur pompe barbare!
Je maudis le moment où le sort en courroux
Viendra vous accabler du nom de mon époux :
Ah! si l'amour pour moi vous intéresse encore,
Cet amour que je crains, mon désespoir l'implore.
Mon pere commandoit; hier j'ai tout promis:
Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis;
Je cede à mes terreurs. Par pitié pour vous-même
Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime;
Qu'entre Caliste et vous tous liens soient rompus:
Allez, priez, pressez, et ne me voyez plus.

ALTAMONT.

Quoi! madame, ce nœud si pur, si légitime...

CALISTE.

S'il m'unit avec vous, est la chaîne du crime.
Les horreurs du sommeil, les présages du jour,
Sur ce fatal hymen m'alarment tour-à-tour:
Cette nuit même encor du sein de la poussiere
J'ai vu sortir, seigneur, l'ombre de votre pere:
« Suis-moi », m'a-t-elle dit... J'hésite, mais son bras
Vers le temple aussitôt précipite mes pas :
J'y monte avec effroi, j'entre... ô trouble! ô surprise!
Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux;
C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux ;

Une lampe lugubre et des torches funebres
Mêloient un jour horrible à d'horribles ténebres:
J'avance; et tout-à-coup devenu plus cruel,
Le fantôme indigné m'écarte de l'autel;
Ses menaces, ses cris, du temple m'ont chassée,
Et vous-même, seigneur, vous m'avez repoussée.
La peur hâtoit mes pas incertains, égarés:
A peine je sortois des portiques sacrés,
Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
Sur mille malheureux soudain sont écroulées;
Et le choc imprévu de leurs vastes débris
Du plus affreux réveil a frappé mes esprits.

ALTAMONT.

Jamais la politique à ma tendresse unie
Du pouvoir paternel n'arma la tyrannie:
Altamont ne sait point l'art d'usurper les cœurs;
Il ne s'est plaint qu'à vous de toutes vos rigueurs.
Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance,
Avoient de vos mépris forcé la résistance;
Et quand le temple est prêt, je ne m'attendois pas
Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
Vous...

CALISTE.

Caliste, seigneur, vous est-elle connue?
Altamont ne peut-il sans les interpréter
Souscrire à des refus qu'il devroit respecter?
Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.

Ah! ce n'est pas à vous d'en percer le mystere!
Ils sont affreux.

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi;
Caliste, éclaircissez...

CALISTE.

Altamont, laissez-moi.

ALTAMONT.

Quel prix de mon amour!

SCENE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Il faut hâter ma perte,
Lucile. C'en est fait; ma honte est découverte:
On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs;
A la mort d'une mere on imputoit mes pleurs:
Tout est connu, te dis-je; et si ma prévoyance
A la voix d'Altamont n'eût imposé silence,
Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé;
Lothario sans doute alloit être nommé.
Cent fois dans mes transports ton bras m'a désarmée;
Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée:
Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours;
Au mépris, à la honte, on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude

Traîner ici le poids de votre inquiétude?
Pourquoi vous refuser aux soins de ma pitié?
Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce palais renfermant vos alarmes,
On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTE.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas?
On presse mon hymen, ou plutôt mon trépas!
L'instant fatal approche... eh quoi! devois-je attendre
Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre,
Que mon époux, mon pere, ardens à m'y chercher,
Les flambeaux à la main vinssent m'en arracher?
Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue,
Le front couvert de honte, à leurs pieds confondue?
Caliste, de ses pleurs les baignant tour-à-tour,
N'auroit su que maudire et l'hymen et l'amour.
Malheureuse, où traîner une vie importune?
Où fuir et dans quels lieux cacher mon infortune?
Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'univers
Habiter des rochers, des antres, des déserts!
Là, de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
Ne voir à la clarté d'un ciel chargé de feux,
Que des monstres sanglans, que des spectres hideux,
Des mânes, des tombeaux, ou quelque infortunée
Aux larmes comme moi par l'amour condamnée!
Lothario, voilà le fruit de tes forfaits,
Les remords que j'éprouve et les vœux que je fais!

LUCILE.

Les remords!... Ah! pourquoi vous imputer son crime?
L'audace avilit-elle une vertu sublime?
Non, madame; un perfide au gré de son ardeur
Ne peut dans son amante anéantir l'honneur:
L'honneur est dans notre ame; et quoi qu'on entreprenne,
C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne:
Quand un cœur noble et pur par la force est vaincu,
Sa défaite devient un titre de vertu.

CALISTE.

Le ciel m'en est témoin, l'ennemi de ma gloire
Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire;
Le triomphe odieux surpris par sa fureur
Fut celui d'un tyran et non pas d'un vainqueur:
Mais je mourrai, Lucile, et sans doute l'envie
Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
D'un sexe qu'on adore injurieux destin!
On se fait de nos maux un plaisir inhumain:
Ce monde séducteur qui nous vantoit nos charmes,
Empoisonne bientôt la source de nos larmes;
Et satisfait de voir nos fronts humiliés,
Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
Lucile, c'est à toi de conter ma disgrace,
De venger ma vertu des transports de l'audace:
Dis que Lothario dans ces murs élevé,
A la main de Caliste en secret réservé,
Dévoila tout-à-coup son affreux caractere,
Qu'il outragea la fille, et poursuivit le pere;

Ne dissimule point que son cœur déguisé
Fut cher (et j'en rougis) à mon cœur abusé.
Dans quel tems, par quel art le fourbe m'a trompée!
De soins respectueux sa tendresse occupée,
L'égal empressement et de plaire et d'aimer,
Les sermens si flatteurs de toujours m'estimer,
Ma mere, qui, près d'elle élevant notre enfance,
De nos premiers penchans approuvoit l'innocence,
Entre l'ingrat et moi les nœuds les plus sacrés,
Les droits de la vertu, toujours si révérés;
Tout m'abusoit, Lucile; et mon ame charmée
S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux....

CALISTE.

Quoi! porter mes affronts pour dot à mon époux!
Dans le sein des vertus la fortune ennemie
Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie;
Et moi j'ajouterois, par des nœuds pleins d'horreur,
Au crime involontaire un crime de mon cœur!
De tant de maux, Lucile, amassés sur ma tête,
Le plus cruel sans doute est l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Eh bien! je l'avouerai, moi-même j'en frémis;
Mais un pere commande, et vous avez promis.

CALISTE.

Hélas! tu le connois; sévere en ses tendresses,
De l'amour et du sang il n'a point les foiblesses:

En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs;
Sa fiere volonté résistoit à mes pleurs:
Hier même à travers un silence farouche
Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche;
A ce nom menaçant j'ai pâli, j'ai cédé:
Un refus m'eût trahie et j'ai tout accordé.

LUCILE.

Cent fois vous m'avez lu la lettre attendrissante
Que vous remit, madame, une mere expirante:
Vous aviez dans son ame épanché vos malheurs;
Elle en prévit dès-lors la suite et les horreurs;
A son superbe époux cette lettre adressée,
Pour le fléchir un jour en vos mains fut laissée:
Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus;
La nature a ses droits.

CALISTE.

Espoir que je n'ai plus!
La nature, crois-moi, dans le sein d'une mere
Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un pere.
Eh! comment annoncer au plus fier des mortels
Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels?
Vengeant à cet aveu l'honneur de sa famille,
Du crime de l'amant il puniroit sa fille:
Que dis-je? ce n'est pas sa fureur que je crains;
Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains!
Je tremble de porter dans son ame abattue
Ce desir de la mort, ce poison qui me tue;
Je crains son désespoir à ma douleur égal,

Et son courroux vengeur à lui-même fatal.

LUCILE.

Sans doute il est affreux, sans avoir part au crime,
D'en avouer la honte à ceux que l'on estime;
Mais enfin le tems presse, et bientôt sur ses pas
Sciolto... Vous pleurez!... Vous ne m'écoutez pas!

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déja l'on m'environne;
Aux feux de son rival un traître m'abandonne.
Mais ne m'as-tu pas dit que ce monstre odieux
Tantôt par sa présence a profané ces lieux?
Dans ce séjour de pleurs quel motif le ramene?
Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine?
Si jaloux... lui jaloux!... il le fut, mais, hélas!
Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
Cependant à quel but a-t-il revu mon pere?
S'il avoit de ma honte éclairci le mystere?
Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir.
Quoi! sentir mille maux, et toujours en prévoir!

SCENE III.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE.

SCIOLTO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre.
Le sombre désespoir où ton ame se livre,
Le refus d'un hymen consacré par mon choix,

Tes vains retardemens, le trouble où je te vois,
Tout m'offense.

CALISTE.

Seigneur !

SCIOLTO.

D'où naissent tes alarmes?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... pardonnez à mes larmes !

SCIOLTO.

Quel secret ! quelle horreur que je ne conçois pas !
Altamont éperdu s'est jeté dans mes bras ;
Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même ;
Il consent de te perdre, et cependant il t'aime !
Je suis trop indigné d'essuyer ces refus :
Viens.

CALISTE.

Quoi ! vous ordonnez...

SCIOLTO.

Ne me résiste plus.

CALISTE.

Non, non; j'ose embrasser les genoux de mon pere :
Malgré votre courroux Caliste vous est chere ;
C'est de vous, c'est pour vous que j'ai reçu le jour ;
Quel bienfait, s'il n'est point un gage de l'amour !
Oui, seigneur, vous m'aimez ! pour émouvoir votre ame
Ce sont les droits du sang que ma douleur réclame.
Caliste n'a jamais, indocile à vos lois,
En faveur d'un amant combattu votre choix :

Ce n'est point Altamont, c'est l'hymen que j'abhorre.
Qui? moi, me séparer d'un pere que j'adore!
De vos nobles destins ne me détachez pas:
Mon pere, je vivrai, je mourrai dans vos bras;
Que m'importe un époux et le reste du monde?

SCIOLTO.

Leve-toi... sors enfin de ta douleur profonde.
Va, je t'aime toujours... mais vois si ma bonté
Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.
Un monstre dans ces murs opprime ma vieillesse;
Non content de trahir, de punir ma tendresse,
Sa haine, enveloppant l'état dans ses forfaits,
A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
Ma fille, tu frémis! Lothario...

CALISTE.

Ce traître!
On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
L'ingrat! que vouloit-il?... Ah! mon pere, combien
Mon cœur a redouté ce fatal entretien!

SCIOLTO.

A l'oubli de mes dons il ajoute l'outrage;
Il t'aime.

CALISTE.

Lui!... l'amour s'unit-il à la rage?
Ah! qu'importe, après tout? dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure! Punissez et ses feux et sa haine;
Vengez l'état et vous.

SCIOLTO.

Loin de nous on l'entraîne:
J'ai marqué son exil au bout de l'univers.
Aux Corses mutinés il croit porter des fers;
Il va partir... il part.

CALISTE.

Tombe sur moi la foudre!
Il part!... vous l'ordonnez... il a pu s'y résoudre!

SCIOLTO.

Qu'entends-je? Me trompé-je? Où s'égarent tes vœux?

CALISTE.

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux;
Qu'il périsse!... à ma honte, à la vôtre il respire!
Du fond de ses déserts il peut encor vous nuire;
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

SCIOLTO.

Réserve à nos tyrans cette noble fureur:
O ma chere Caliste! ô toi, l'espoir de Gêne,
Poursuis ma fille, et prends l'ame d'une Romaine,
L'ame de ces héros, de ces grands citoyens,
La gloire de nos murs, mes aïeux et les tiens.
Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie,
Que d'un doge odieux l'ambition punie
Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'état?
De notre liberté ton hymen est le gage;
Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage:
Déja même Altamont, pour prix de sa vertu,

Du rang de sénateur vient d'être revêtu.
Fiesque, Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les conjurés que l'honneur t'associe:
Marche d'un pas superbe à côté des héros;
Sois mon sang, sois ma fille, et viens finir nos maux.

CALISTE.

Jour affreux!

SCIOLTO.

Dans une heure aux autels on s'assemble;
Ton hymen célébré, le fer brille.

CALISTE.

Je tremble!

SCIOLTO.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garans.
Ah! sans doute il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le sanglant appareil de cette horrible fête!
Dieux! parmi les combats, les flammes, les débris..
Vous me glacez d'effroi!

SCIOLTO.

Tu sauves ton pays.
J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs, ta résistance;
Mais j'attends plus de zele et plus d'obéissance;
Il y va de ta gloire, il y va de tes jours:
Je suis las de souffrir ces éternels retours;
Enfin, parmi les soins dont mon ame est remplie,
Songe que les plus grands sont ceux de la patrie,

Et qu'un républicain qui se livre à ta foi,
Si tu trahis l'état, le vengera sur toi.
Je te laisse y penser: dans une heure on t'appelle.

SCENE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Dans une heure, Lucile! ô disgrace cruelle!

LUCILE.

Madame, désormais quels affronts craignez vous?
Lothario banni fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime?
Va, cet exil ajoute au malheur qui m'opprime;
Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des pieges nouveaux soient sans cesse entraînés.
Quels sont donc ces projets de haine et de vengeance?
On s'arme dans le temple; on attend ma présence;
C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins!
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains!
Viens: il est des momens où notre ame égarée
Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
Je ne sais qui m'arrête... Ah! ce fatal départ...
Mais s'il étoit encore au sein de ce rempart?

LUCILE.

Madame, quel projet ! dieux ! et qu'osez-vous dire?

CALISTE.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire ;
Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir?
Allons, Lucile, allons; suivons mon désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

Non, je ne puis souffrir le départ du perfide.
Ne me demandez point quel intérêt me guide ;
Ce monstre malgré moi préside à mes destins :
Qu'il demeure.... il le faut.

MONTALDE.

Madame, que je crains...

CALISTE.

Il fuit !

MONTALDE.

Déja la voile aux vents abandonnée....
Mais de quel soin votre ame est-elle importunée?
Ah! que Lothario quitte à jamais ces bords!
Cruel dans ses forfaits, il l'est dans ses remords.

CALISTE.

Quel discours!

MONTALDE.

Pardonnez... votre vertu... son crime...

CALISTE.

J'entends; il a comblé le malheur qui m'opprime!
De son lâche triomphe il a semé le bruit!
On ose m'en parler! Montalde en est instruit!
Ah! du moins, inconnue au milieu de mes peines,
Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes;
Mais qu'un monstre aux affronts dont il put m'accabler
Ajoute encor celui d'oser les révéler,
Qu'il veuille que Caliste, en spectacle livrée,
Aux yeux du monde entier vive déshonorée,
Qu'il m'oblige à souffrir, dans ces momens d'horreurs,
L'offensante pitié du témoin de mes pleurs:
C'en est trop! je succombe à cet excès d'injure!

MONTALDE.

Le repentir....

CALISTE.

N'est point dans son ame parjure.
O ciel! et sur nos bords j'allois le retenir!
Non, non; je m'abandonne à mon triste avenir.
Ah! tout cede au tourment de le voir, de l'entendre!
Qu'eût-il fait, après tout, et qu'en pouvois-je attendre?
Sa haine et son amour ont d'égales fureurs.
Oui, qu'il fuie et me livre à toutes mes douleurs:
Le regret n'a point part au courroux qui m'anime;
Il est affreux d'aimer ceux que l'on mésestime.

MONTALDE.

Lothario....

CALISTE.

Qu'il parte.... Il est un ciel vengeur!
Sur ces mers, où déja l'entraînoit son malheur,
Que son vaisseau, brisé par l'effort des orages,
Le laisse sans secours éloigné des rivages!
Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers
Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers,
Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le sein des ondes,
Le consume englouti sous leurs vagues profondes!
Vous, foible et digne ami du tyran que je hais,
Vous m'avez fait rougir... ne me voyez jamais!

MONTALDE.

Respectons sa douleur.

SCENE II.

CALISTE.

Cruelle destinée,
Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée!
Du gouffre de mes maux de quel côté sortir?
Quoi! par-tout des forfaits! par-tout le repentir!
Dans le temple où m'entraîne un pere inexorable
Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable;
Il faut à mon pays sacrifier l'honneur!
Tout, jusqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur!

D'un sexe impérieux esclaves que nous sommes,
Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes?
Dans eux les noms sacrés et de pere et d'époux
Nous cachent des tyrans, ou des maîtres jaloux;
Heureuses cependant lorsque notre imprudence
Des titres de l'amour n'accroît point leur puissance!
Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
Sous le faux nom d'amans sont encor plus cruels.

SCENE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Qu'a-t-on dit? que sais-tu? n'est-il plus d'espérance?

LUCILE.

Madame, le tems fuit, et le moment s'avance.

CALISTE.

Altamont et mon pere?

LUCILE.

Ils sortent de ces lieux;
Le courage et l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie,
Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

SCENE IV.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LOTHARIO.

Non, je ne reçois point ses barbares adieux.
(*à Montalde qui se retire.*)
Ami, veille sur nous.

CALISTE.

Où suis-je? hélas!

LOTHARIO.

Tes yeux
Ne peuvent soutenir ma funeste présence:
Au ciel épouvanté tu demandes vengeance;
Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, soutiens-moi.

LOTHARIO, *présentant un poignard à Caliste.*

Prends ce fer vengeur, frappe et calme ton effroi.

CALISTE.

C'est moi qui veux la mort, moi qui vis méprisable:
Cruel! Montalde sait....

LOTHARIO.

Que je suis seul coupable.
Toi, mourir!... Si je fus et barbare et jaloux,
Si la peur de te perdre égara mon courroux.

Tremble! n'augmente point le trouble où je me livre :
Ton cœur est innocent, il est pur; tu dois vivre;
Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas! ces tristes jours
Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours
A de nouveaux perils tu les livres encore.
Mon pere...

LOTHARIO.

Le barbare! Ah! combien je l'abhorre!
A mes vrais sentimens garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton pere!... va, sans lui l'amour t'eût respectée :
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix, qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux,
Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine:
Le crime de l'amour fut commis par la haine.
Ne crois pas que je veuille excuser mes transports;
Tremblant, désespéré, suivi de ses remords,
L'amant impétueux qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur et de rage :
Tu le connois; pardonne, et crains de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter:
Ah! si de la pitié la voix plaintive et tendre
A ton ame inflexible eût pu se faire entendre,
Ton bras auroit fini mes jours infortunés,

Mes lamentables jours au mépris destinés !
Tant d'affronts, tant de maux, n'ont-ils pu te suffire?
Penses-tu m'émouvoir, penses-tu me séduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportemens,
Prestige accoutumé des vulgaires amans?
C'est en vain que ta rage, au comble parvenue,
Sous le nom de remords se déguise à ma vue ;
Au travers de ce voile, utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuses douleurs,
Barbare ! qui peut-être, en implorant ta grace,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace:
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu respires ma honte, et ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée !... arrête ! cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure:
Amant audacieux, sans honneur et sans foi,
J'ai mérité ce titre, et je l'attends de toi;
Mais nier mon amour, désavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangere à mon ame
Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir,
Ne voir dans mes douleurs que des peines légeres,
Dans des larmes de sang voir des pleurs volontaires;
C'en est trop ! tu m'as fait par ces nouveaux transports
Souffrir plus que mon crime et plus que mes remords.

CALISTE.

Fuis donc, et loin de moi remplis ta destinée;

Pars.

LOTHARIO.

Ah ! qu'ordonnes-tu ?

CALISTE.

Laisse une infortunée:
Je me livre à mon sort, je t'abandonne au tien;
Fuis, dis-je... Je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble !

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gênes;
Crains mon pere, crains-moi, ne revois point ces lieux:
Va, pars, meurs, je mourrai; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point! à ces cris, à ces larmes,
A la mort dont les traits défigurent tes charmes,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher:
Ton ame dans mon sein n'ose les épancher;
Mais j'en crois ce courroux, ces plaintes, ces menaces.
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgraces:
Sciolto... son nom seul glace mes sens d'effroi !
Que fait-il, et d'où vient qu'il s'éloigne de moi?
Peut-être, t'accablant du poids de sa colere...
Ah ! je cours me venger !

CALISTE.

Et de qui?

LOTHARIO.

De ton pere.

Tu pleures ! Ah ! pardonne au trouble où tu me vois !
Malheureux, je menace et supplie à la fois;
Indigne de t'aimer je sens que je t'adore:
Je redoute un rival, ou plutôt je l'abhorre.
Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas :
Que sais-je ? je craindrois d'ensanglanter mon bras.
Eh bien ! ose venger l'amour et la nature !
Caliste, que ce fer teint du sang d'un parjure
Atteste au monde entier mes remords, tes vertus;
Préviens un furieux qui ne se connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, ingrat, j'ai desiré ta perte:
A mes vœux empressés les mortels l'ont offerte;
Le ciel moins équitable a pu la négliger;
Que dis-je ? il m'intéresse à ton propre danger.
Je n'envisage, hélas ! dans ma triste vengeance
Qu'un malheur plus certain, des maux sans espérance;
Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas,
Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
Tout se présente à moi sous un aspect barbare :
Ces armes... ces soldats... ces vaisseaux qu'on prépare...
Dans le piege où tu cours mes pas embarrassés...
Que sais-je ?... Mes sanglots doivent t'en dire assez.
Quelle femme jamais fut plus infortunée !
De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée ?
L'instant qui doit les rompre est horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange discours ! acheve, explique-toi :

Ces mots interrompus...

CALISTE.

Dans ma douleur extrême
Sais-je ce que je dis? je m'ignore moi-même.

LOTHARIO.

Ah! détermine...

CALISTE.

Eh bien! je n'ai plus qu'un espoir,
D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir;
Voudras-tu le remplir?

LOTHARIO.

O doute qui m'offense!
Quel est-il? parle, et cede à mon impatience;
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaisse ta fierté;
Viens aux genoux d'un maître et d'un pere irrité;
Suis mes pas, tu le dois: viens m'épargner un crime;
Mais jure...

LOTHARIO.

Que dis-tu? le tyran qui m'opprime
Me verroit à ses pieds baisser un front soumis!

CALISTE.

Quoi! tu peux balancer?

LOTHARIO.

Il est vrai, je frémis;
Mais tu le veux... je cours... Quel crime!... Ah! le perfide!
Que lui dirai-je, hélas!

CALISTE.

Laisse à ma voix timide,
Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir :
Va, ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir,
Malheureux, qui t'armant des bienfaits de mon pere,
Ravis à son amour la fille la plus chere :
Dissimule ta haine, et du moins à ses yeux
Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaissement l'amour va me réduire !
Ta bouche me l'ordonne, et je dois y souscrire ;
Mais après cet effort sur mon orgueil, sur moi,
Puis-je implorer ma grace et l'obtenir de toi ?

CALISTE.

Qu'oses-tu demander ? dans ta fureur extrême
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même ?
Méprisable à tes yeux, aux yeux de l'univers,
J'irai loin de ces murs, dans l'ombre des déserts,
Ensevelir ma vie, et ton crime, et ma honte :
Heureuse si le ciel par la mort la plus prompte
Retranche au gré des vœux de ce cœur opprimé
Les jours où je te hais et ceux où je t'aimai !
Mais le tems presse, viens.

LOTHARIO.

Oui, je te suis.

SCENE V.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE.

MONTALDE.

Arrête!
Au fer des assassins vas-tu porter ta tête ?
De gardes, de soldats ce palais est rempli :
Je te sauve à regret.

LOTHARIO.

Mon sort est accompli;
Je péris trop heureux.

MONTALDE.

Eh! quoi? loin de te plaindre...

LOTHARIO.

Va, ma mort est trop belle, et je ne puis la craindre.
Caliste, il est donc vrai, tu plaignois mes malheurs:
Ton pere veut ma tête, et tu verses des pleurs!

CALISTE.

Qu'entends-je? jour affreux!

LOTHARIO.

Qu'il vienne et me punisse:
Je mourrai... tu vivras... on nous rendra justice.

SCENE VI.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE,
UN GÉNOIS DE LA SUITE DE SCIOLTO.

LE GÉNOIS.

(*à Caliste.*) (*appercevant Lothario.*)
Madame... Vous, seigneur, tranquille en ce palais!
Doria, sur la flotte accusant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage:
On vous attend; volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage!

LE GÉNOIS, *à Caliste.*

Vous, madame, aux autels allez joindre un époux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit!

LE GÉNOIS.

Altamont...

CALISTE.

Laisse-nous.

(*à Lothario.*)
Eh bien! tout est connu! Tu vois ma destinée!

LOTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée!

CALISTE.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits:
Heureuse cependant si ta haine...

LOTHARIO.

Poursuis,
Ou plutôt cours, ingrate, aux autels du parjure :
Va, tu n'entendras plus ni plainte ni murmure.
(*après un silence.*)
C'est donc à ce dessein qu'on pressoit mon départ?
La fête commençoit, et je fuyois trop tard;
On craignoit que mes mains, vengeant tes perfidies,
Ne troublassent le cours de ces noces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a consenti!
Le temple... tout est prêt... Que ne suis-je parti!
Non, non, je ne veux point rompre cet hyménée;
Va rejoindre l'époux à qui tu t'es donnée:
Ma juste inimitié se ranime aujourd'hui;
Que ta honte me venge et retombe sur lui!

CALISTE.

Oui, j'embrasse en mourant l'écueil où je me brise :
Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise ;
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
O ciel! quel vain prestige avoit pu m'aveugler!
A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
Je frémis à ta vue et frémis de t'entendre.
N'importe, viens au temple, et là d'un œil serein
Observe si mon cœur suit le don de ma main.

LOTHARIO.

Moi, souffrir cet hymen! tu l'espères peut-être?
Tu me hais... Mais enfin je veux punir un traître:
Si jamais à l'amour un plaisir fut égal,

Je le sens, c'est celui d'immoler son rival,
D'arracher de son cœur le cœur de son amante :
Ah ! je vais le goûter ! et ma rage contente
Dans ce jour de terreur ne suspendra ses coups
Qu'après avoir uni ton pere à ton époux.

CALISTE.

Barbare !

LOTHARIO.

C'en est fait.

SCENE VII.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, GARDES.

SCIOLTO, *à Lothario.*

Toi dans ces murs, perfide !
Viens-tu pour m'y braver ? Quelle fureur te guide ?
Au palais des tyrans porte tes pas impurs ;
Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reste dans nos murs ;
Tremble !

SCENE VIII.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLTO.

Parle; à tes yeux quel motif le ramene?

CALISTE.

Ne connoissez-vous pas son amour et sa haine?
Caliste à vos projets cesse de s'opposer;
Mon pere, de ma main vous pouvez disposer.
Lothario vous brave, et sa rage égarée
Ose encor menacer votre tête sacrée:
Donnez, seigneur, donnez, ou retenez ma foi;
Songez à vous sauver; vengez-vous, vengez-moi.

SCENE IX.

SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Que dois-je présumer? ô pere déplorable!
Quoi! mon sang! quoi! ma fille!... elle seroit coupable!
Tant de soins, tant d'amour n'auroient... Ciel!

SCENE X.

SCIOLTO, ALTAMONT, GARDES.

SCIOLTO.

Ah! mon fils,
Lothario demeure, et nous sommes trahis!

ALTAMONT.

Je le sais; mais Caliste à vos ordres soumise,
Va nous suivre aux autels, et tout nous favorise :
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penser.

ALTAMONT.

A d'illustres desseins pourquoi donc renoncer?
Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne?
Ah! qu'il reste en ces lieux: je sens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde;
Un peuple libre et fier dans ces murs nous seconde;
Fiesque et Doria commandent dans le port;
Nos heureux conjurés sont les maîtres du fort;
Enfin n'avons-nous pas pour venger la patrie
Ces braves habitans des monts de Ligurie
Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains,
Fondent sur les tyrans et changent nos destins?

SCIOLTO.

Oui, j'embrasse un parti cruel, mais nécessaire.
De nos desseins peut-être on connoît le mystere ;
Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés ?
Dans des tems orageux ces murs fortifiés
Du moins à leur abri nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.
Au temple et dans ces lieux disposez mes soldats :
Mon fils, puisqu'il le faut, soyons prêts aux combats.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCILE.

O TRIOMPHE du crime! ô jour épouvantable!
Plus d'honneur, plus de gloire, et Caliste est coupable!
Caliste est dans le temple; elle même a voulu
L'hymen que rejetoit son cœur irrésolu.
Tantôt, malgré mes pleurs, inflexible et sévere,
Sa vertu résistoit aux volontés d'un pere;
Et lorsque Sciolto veut révoquer ses lois,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois!
Mais pourquoi sa douleur plus sombre et plus tranquille
Vient-elle d'éloigner sa fidele Lucile?
Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas?
Ces apprêts de la mort, cet hymen, ces combats,
Caliste, qui peut-être éperdue, égarée,
Saisit l'instant d'armer sa main désespérée;
Tout me remplit d'effroi... Seule dans ce palais,
Je frissonne... je cours et ne sais où je vais.

Mais quel mortel ici fond et se précipite?
Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite?

SCENE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! Montalde!

MONTALDE.

Caliste est-elle dans ces lieux?
Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous?

MONTALDE.

Parlez, au nom des cieux!
Venez, guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliste est aux autels.

MONTALDE.

Non, non, plus d'hyménée.

LUCILE.

O ciel! se pourroit-il?...

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,
Ce choc tumultueux d'armes et de débris?
Caliste!... son malheur m'arrache encor des larmes!
Ah! si vous l'aviez vue au milieu des alarmes

Embrasser les autels pour l'hymen préparés,
Frapper, meurtrir son sein... Lucile, vous pleurez!
Oui, pleurez... voyez-la, victime involontaire,
Aux genoux d'Altamont, aux genoux de son pere,
Loin d'oser prononcer de coupables sermens,
Ne pousser que sanglots, que longs gémissemens;
Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées.
Du temple cependant les portes sont brisées:
Lothario paroît suivi de ces vengeurs,
De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs;
Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire;
Mon criminel ami d'une main sanguinaire
Saisit Caliste aux yeux du pontife en courroux:
Que d'affreuses clameurs! que d'effroyables coups!
Sciolto, qui sans doute avoit prévu l'orage,
Menace, et donne enfin le signal du carnage;
Des antres du trépas, de ces noirs souterrains
Où la mort sous le marbre enferme les humains,
Soulevant tout à coup ces tombes révérées,
Sortent des légions au combat préparées.
Figurez-vous Caliste au milieu des poignards,
Le front pâle, l'œil sombre et les cheveux épars,
Courir et s'élancer, se jeter pour barriere
Entre Lothario, son époux et son pere,
Retenir tour-à-tour leurs bras ensanglantés,
S'écrier en pleurant: « Arrêtez! arrêtez!
« C'est Caliste, c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie!
« Moi qui vous trahis tous, qui déteste la vie »!

On répond à ses cris par ces cris différens,
« Vive la liberté! périssent les tyrans!
Frégose alors, Frégose, en prêtre sacrilege,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilege;
Le beau-pere, le gendre, et son cruel rival,
Gêne entiere combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste
Que fait Caliste?... hélas! que m'importe le reste?

MONTALDE.

Et voilà le motif qui m'amene en ces lieux;
J'ai cru que ce palais l'offriroit à mes yeux.
Pendant ces mouvemens du temple elle est sortie:
Lothario suivoit sa marche appesantie;
Peut-être épioit-il l'instant de l'enlever.

SCENE III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE, LUCILE.

(*Lothario poursuit Caliste, et l'arrête lorsqu'elle est vers le milieu de la scene. Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.*)

MONTALDE.

Arrête!

LOTHARIO, *furieux.*

Laisse-moi!

MONTALDE.

Non, je veux t'observer.

LUCILE.

Courons vers Sciolto.

CALISTE, *se jetant dans un fauteuil.*

Suis-je assez confondue?
Quoi! tu poursuis encore une femme éperdue,
Monstre! sors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non, ne l'espere pas:
La vengeance et l'amour m'attachent sur tes pas:
De ton hymen ici je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien! venge-toi, frappe, épuise enfin ta rage!

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide! tu n'as plus
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même:
Je viens de t'arracher des bras de ton époux;
Le crime désormais est égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi! j'étois réservée à ce comble d'horreur!
Du moins en l'arrachant n'avilis point mon cœur!
Tu m'accuses, barbare! et, si l'on veut t'en croire,

J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur et ma gloire,
Moi-même de ces nœuds je formai le tissu;
Tigre, que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tantôt lire ma résistance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence?
Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi.
Cruel, j'ai souhaité qu'il fût rompu par toi,
Par toi qui, n'inspirant ni l'amour ni l'estime,
Aux vertus d'Altamont n'opposes que ton crime,
Qui n'as sur ton rival que l'avantage affreux
D'avoir trompé le cœur qu'il voulut rendre heureux.
Ta haine pour mon pere inflexible, obstinée,
Au pied de nos autels malgré moi m'a traînée;
J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,
T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains;
J'ai cru que dans le trouble où Gênes est plongée
Je serois aisément ou perdue ou vengée;
Le ciel anéantit et l'un et l'autre espoir,
Je vis encore et vis soumise à ton pouvoir:
Non que de mon hymen la honte prévenue
Te rende désormais plus coupable à ma vue;
Mais que t'a fait mon pere, et pourquoi ta fureur
L'a-t-elle environné du glaive destructeur?
Hélas! il ignoroit que tes feux sacrileges
Avoient sur Altamont de honteux privileges!
Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui
Que pour l'assassiner et me perdre avec lui?

J'espérois....

LOTHARIO.

Connois donc le pouvoir de tes larmes:
Cette ville est en proie au tumulte des armes;
On attaque, on repousse; une égale valeur
Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur;
La victoire, étendant ses ailes incertaines,
Plane sans se fixer sur les remparts de Gênes:
Je puis seul décider des destins de l'état,
Favoriser le doge ou servir le sénat;
Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
Pourroit.... N'irrite point un mortel né farouche;
Et si de Sciolto tu veux sauver les jours,
Viens, suis-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux? parle, achève et j'y cours.

LOTHARIO.

A ces mêmes autels parés pour mon injure
Viens me jurer la foi que mon amour te jure;
Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel,
M'épouser, en un mot.

CALISTE.

T'épouser? toi, cruel!

LOTHARIO.

Ton pere à ce prix seul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire;

Il m'en désavoueroit.

LOTHARIO.

Ingrate! que dis-tu?

CALISTE.

Je ne me pare point d'un faste de vertu.
Voici l'affreux moment où tu dois me connoître:
Perfide, je t'aimai, j'en rougis; mais peut-être
Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
A celui de te plaire et de t'aimer toujours:
Mais tu sais quel affront j'ai reçu de ta rage...
Et ma main deviendroit le prix de cet outrage!
Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux,
Dût Caliste elle-même en ce jour odieux
Sur les restes fumans de sa famille entiere
Mourir de mille morts et mourir la derniere,
J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
Qui me put avilir ne m'estimeroit plus,
Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander sa foi?
Les tiens ne sont fondés que sur la violence,
Malheureux, qui toujours opprimant l'innocence,
Crois par des attentats justifier tes droits,
Qui places sous ses yeux, pour contraindre son choix,
Près des flambeaux d'hymen la torche funéraire,

Et mets encore à prix la tête de son pere!

LOTHARIO.

La cruelle! ses vœux vont être satisfaits:
Pour la premiere fois je sens que je la hais.
S'il lui restoit encor quelques droits sur mon ame,
C'est dans des flots de sang que j'éteindrai ma flamme:
Je vais punir....

CALISTE.

Eh bien! par mes funestes jours,
De tes assassinats commence ici le cours!
De mon pere irrité sauve-moi les approches;
Épargne-moi ses cris, ses plaintes, ses reproches;
Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
Le secret de l'état, sa tendresse et ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'ame la plus constante et la plus magnanime:
Mets un terme aux tourmens de mon cœur éperdu!
Je tombe à tes genoux; que mon sang répandu...

SCENE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

SCIOLTO.

Lucile, il n'est plus tems!... Que vois-je? quoi! ma fille
Aux pieds de ce barbare avilit sa famille!
Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux!

CALISTE.

Mon pere!

SCIOLTO.

Fuis, perfide! et fuis loin de ces lieux,
Tu m'as trahi!

CALISTE.

Mon pere!

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue.

CALISTE.

Ne désespérez point votre fille éperdue!

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, et le doge a vaincu;
Frégose enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu?

SCIOLTO.

Va de ce vil tyran partager la victoire:
Il triomphe, il est vrai, mais sans honneur, sans gloire;
Ministre audacieux, du haut de ses autels
Il inspire la crainte aux timides mortels:
Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne;
A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
Ce monstre fait servir à son ambition
Les dehors imposans de la religion.
Le crédule Génois tremble sous l'anathême:
J'ai vu ce peuple esclave, ennemi de lui-même,
Quitter mes étendards, revoler dans les fers,

Adorer à genoux le tyran que tu sers.
Va, cours, vole, te dis-je... Et toi, fille infidele,
Dévoile à mes regards la vérité cruelle;
Apprends-moi des forfaits que j'ai dû soupçonner:
Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

LOTHARIO.

Caliste!

CALISTE.

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse,
Que la honte du moins soit ton premier supplice.
Vous mon pere, croyez qu'il en coûte à mon cœur
Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur,
Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abyme
Où j'ai caché long-tems les outrages du crime;
Mais il le faut... Hélas! mon silence a produit
Les maux accumulés dont la foule nous suit!
Cette lettre fatale...
(*elle tire de son sein la lettre dont il est question au second acte, et dont le contenu est indiqué.*)

LOTHARIO.

Arrête!

CALISTE.

Non, perfide!
De ton sort et du mien que ce moment décide.
Seigneur, dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

SCIOLTO.

Donne... Quoi! tu frémis!

CALISTE.

Vous-même frémissez!

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouse adorée.
(*il lit.*)

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'est livrée!

CALISTE.

O terre, entr'ouvre-toi! que ton obscurité
Me dérobe aux regards d'un pere épouvanté!
Ah! Lucile, où fuir?

SCIOLTO, *tirant son épée, et s'élançant vers Lothario.*

Frappe, ou donne-moi ta vie!

LOTHARIO, *tirant aussi son épée.*

Fier et foible ennemi, que prétend ta furie?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, *se jetant entre son pere et Lothario.*

Arrêtez, inhumains!
Ah! tournez contre moi vos parricides mains!
(*elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)
Je succombe à mes maux.

SCIOLTO.

Que ce palais s'embrase!
De ces murs écroulés que la chûte m'écrase!
O ma fille!... ce nom ne fait plus naître en moi

Que d'affreux sentimens de douleur et d'effroi.
Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux pere!

LOTHARIO.

L'un et l'autre étouffons une aveugle colere:
Sans m'excuser ici sur ta propre fureur,
Je m'offre à réparer mon crime et ton malheur.
Ah! du moins prends pitié de ta fille expirante!
Qu'un lien plus heureux...

SCIOLTO.

Quoi! ta bouche insolente
Ose attester des droits acquis par des forfaits!
Va, tu peux me haïr autant que je te hais:
Ce cœur sait mieux que toi ce que l'honneur commande;
Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande,
C'est ta mort; entre nous il n'est que ce traité.
Si la loi des tyrans, si la nécessité
Entraînoit aux autels ma fille infortunée,
N'en doute point, cruel, ma main déterminée
Sur le marbre du temple orné pour vous unir
Immoleroit Caliste, et sauroit t'en punir.
Va, l'honneur offensé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre et mes crimes.
J'allois finir tes maux, et je vais les combler:
Tu demandes du sang, et le sang va couler;
Que dis-je? je connois ton orgueil inflexible;
Lui seul en ces instans rend ton ame sensible:
Eh bien! pour te punir il faut t'humilier.

J'avois caché ta honte, il faut la publier;
Je veux que mon rival de tes bienfaits rougisse,
Et qu'immolé pour toi, lui-même te maudisse.

SCENE V.

SCIOLTO, CALISTE, *évanouie*, LUCILE.

SCIOLTO.

Quoi! le barbare encore insulte à ma douleur!
Où va-t-il? Je frémis!... Dieu puissant, dieu vengeur,
Veille sur Altamont, et punis le coupable!
Cher et fatal objet, ô fille déplorable,
Caliste! je devrois dans ce fatal moment
Où son cœur oppressé se ferme au sentiment,
Je devrois... Quoi! faut-il m'armer pour son supplice?
Épargne-moi, grand dieu! ce sanglant sacrifice;
Ou si l'ordre éternel le réserve à mon bras,
Donne-moi des vertus que je ne connois pas.

CALISTE.

Où suis-je, et quelle voix me rappelle à la vie?
O mon pere, est-ce vous?

SCIOLTO.

Ton funeste génie
Nous abandonne au glaive; et je crains qu'égorgé...

SCENE VI.

SCIOLTO, ALTAMONT, *entrant l'épée à la main*, CALISTE, LUCILE.

ALTAMONT.

Nature, amour, honneur, enfin tout est vengé.

CALISTE.

O ciel! Lothario...

ALTAMONT.

Je triomphe, il expire.
Ah! de quels attentats sa voix vient de m'instruire!
Ma trop juste fureur le cherchoit dans ces lieux;
Je l'apperçois... le crime étoit peint dans ses yeux:
Je fonds sur le perfide, et lui-même il s'élance;
J'ai plongé dans son sein le fer de la vengeance:
Il ne lui reste plus dans les bras de la mort
Que le poids des forfaits, et l'horreur du remord.

SCIOLTO, *regardant Caliste, et voulant pénétrer ses sentimens.*

Tu pleures! tu le plains!

CALISTE.

Vous observez mes larmes,
Barbares... Laissez-moi me saisir de ces armes.
(*elle se jette sur l'épée d'Altamont qui s'oppose à ses efforts.*)
Ah! finissez les maux à mes jours attachés!

Je l'aimois!

SCIOLTO.

Quel aveu!

CALISTE.

C'est vous qui l'arrachez.
N'en doutez point, cruels, sans votre tyrannie,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur:
L'ombre de la retraite environnoit ma vie;
Dans son obscurité vous m'avez poursuivie;
On m'a rendue au jour; et mes yeux effrayés
N'ont vu qu'un vaste abyme entr'ouvert sous mes pieds.
A l'opprobre, aux affronts, j'ai préféré le crime;
J'ai trahi vos desseins... frappez votre victime:
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,
Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.
Il n'est plus! soit amour, soit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.
(*elle sort.*)

SCIOLTO.

Oui, sans doute, et c'est là que je dois vous unir.
Mais il faut disposer ton cœur au repentir;
Va, j'en sais un moyen.

SCENE VII.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, *au Génois.*

Quel trouble vous égare?

LE GÉNOIS.

A forcer le palais le doge se prépare;
Lui-même aux assiégeans prescrit l'ordre fatal,
Et de Lothario le nom sert de signal :
On l'appelle à grands cris.

SCIOLTO.

Oui, je vais le leur rendre,
Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
Malheureux! nos vengeurs vont recevoir des fers!
Nos fronts, chargés du joug, d'opprobres sont couverts!
Fille ingrate, c'est toi qui combles nos murailles
De ruines, de feux, d'horribles funérailles!
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi! vous pourriez, seigneur...

SCIOLTO.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur.
La nuit vient, et déja ses épaisses ténebres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funebres;
De l'ombre et du silence empruntons le secours :
Au fond de ce palais, à l'abri de nos tours,

Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire;
Au sein de l'infamie expirons avec gloire.
Ce poignard dans mes flancs est prêt de s'enfoncer ;
Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous? ô trop malheureux pere!

SCIOLTO.

Ah! je ne le suis plus! ce nom me désespere!

ALTAMONT.

Quels funestes desseins il me laisse entrevoir!
Volons : pour les sauver il me reste un espoir.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre est tendu de noir, et n'est que foiblement éclairé; une lampe pend au milieu : à l'un des côtés est une espece de lit funebre où est le corps de Lothario; de l'autre on voit une table sur laquelle est une coupe empoisonnée.

SCENE PREMIERE.

CALISTE, LE GÉNOIS DE LA SUITE DE SCIOLTO.

CALISTE, *au Génois qui la conduit.*

ECLAIRCISSEZ mon sort, parlez; rien ne m'étonne:
(*le Génois sort.*)
Où me conduisez-vous?... Il fuit!... il m'abandonne!
(*Caliste, après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve.*)
Ces terribles objets dont mes sens sont frappés,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau dont le jour pâle et sombre
Luit à peine et s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre,
Ce sinistre appareil, le silence, la nuit,

Tout convient aux forfaits dont l'horreur me poursuit.
Qu'il est dur cependant que la main paternelle
Ait disposé pour moi cette pompe cruelle !
Ah ! pour m'épouvanter étoit-il donc besoin
Que de ces noirs apprêts mon œil fût le témoin ?
Mon pere, accables-tu ta fille désolée ?
(*appercevant le tombeau de Lothario, et levant le voile qui le couvre.*)
Mais qu'entrevois-je encor ? quel est ce mausolée ?
Hélas ! pour qui ce deuil, ces festons odieux ?
Auroit-on préparé... Lothario ! grands dieux !
Fantômes de la nuit, redoutables ténebres,
O spectres, qui traînez vos dépouilles funebres,
Des enfers avec vous dût sortir la terreur,
Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur !
Voyez-vous sur ce front, où se peignoit l'audace,
Cette pâleur livide, et ce froid qui le glace ?
Est-ce là le mortel dont le fatal amour
Me coûte l'innocence, et la gloire, et le jour ?
De quel spectacle affreux me vois-je environnée !
(*elle s'éloigne du tombeau, et se trouve près de la table sur laquelle est la coupe.*)
Mais à qui cette coupe est-elle destinée ?
(*elle s'avance auprès de la table.*)
Ah ! c'est à moi sans doute.... Il est tems que mon cœur
S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur.
Dans le fond de mon ame osons porter la vue.
Mes malheurs, mes combats, ma honte inattendue,

Mes sentimens de haine, et ceux de ma pitié,
La pesanteur du joug où mon sort fut lié,
L'illusion, l'amour, mon hymen déplorable,
Mon infortune enfin me rend-elle coupable?
Oui, Caliste, tu l'es... Le sénat dispersé,
Dans son propre palais Sciolto menacé,
Frégose, ce barbare égorgeant ses victimes,
Ton pays dans les fers; tremble: voilà tes crimes!
Viens donc, ô mort, entends mon lamentable cri!
(*elle porte la main à la coupe.*)
Viens, mes jours sont à toi!... Mon pere!

SCENE II.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

La voici:
O soutien des héros, amour de la patrie,
Étouffe dans mon sein la nature attendrie!
Qu'un pere qui punit a besoin de vertu!

CALISTE.

Relevons à ses yeux mon courage abattu;
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille;
Soyons digne de lui.

SCIOLTO, *froidement.*

Tu fus jadis ma fille!

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux et sacré!

SCIOLTO.

Sais-tu que dans la nuit, retenus par la crainte,
Nos tyrans pour forcer cette fatale enceinte
N'attendent que l'instant où dans l'obscurité
L'aurore répandra sa premiere clarté?
Sous nos murs démolis, sous nos tours embrasées,
Ils vont ensevelir nos têtes écrasées,
Ou, croyant te payer mes secrets découverts,
En vainqueurs dédaigneux te proposer des fers:
Le mépris ou la mort, voilà notre espérance.
J'oppose à nos destins une vaine prudence;
Altamont, loin de nous par son zele entraîné,
Peut-être en ces instans expire assassiné.
As-tu prévu ces maux?

CALISTE.

Ah! pourquoi me les peindre?
Je les ai tous causés: je vois ce qu'il faut craindre;
Et ma honte...

SCIOLTO.

La honte est un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets ni les pleurs;
Involontaire ou libre, apprends qu'on mésestime
Et celui qui la souffre et celui qui l'imprime.
Dis-moi, de tous les biens dispensés par le sort
Quel bien préferes-tu?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix... Ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage?

CALISTE.

Oui, mon pere; et sans vous ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe;
L'œil mesure en tremblant l'abyme de la tombe;
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie, et l'horreur de mourir;
Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien! frappez vous-même;
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO.

Quand je compare, hélas! à des jours plus sereins
L'horreur de cette nuit et nos cruels destins,
Quand la pitié rappelle à ma triste mémoire
Le tems de tes vertus et celui de ma gloire,
Ce tems où ma fierté rendoit graces aux cieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux,

Incertain, déchiré, je flotte et délibere;
Je n'ose te punir, et frémis d'être pere.
Tumultueux combat où d'une égale voix
La nature et l'honneur se disputent leurs droits!
Ma fille!... Ah! malheureux!

CALISTE.

Quoi! vous versez des larmes!

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeunesse, tes charmes,
Hélas! tout m'attendrit!

CALISTE.

La mort est mon espoir.

SCIOLTO, *portant la main à son poignard, et lui présentant la coupe en détournant les yeux.*

Eh bien! je vais... mais, non; tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah! j'y consens!

SCIOLTO.

Arrête! ô nature! ô tendresse!
O ma chere Caliste, épargne ma foiblesse!
Hélas! je me croyois un cœur plus inhumain:
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain;
Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille,
En juge indifférent j'ai condamné ma fille:
Ma farouche vertu se borne à cet effort;
Mes yeux ne seront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir? vos mains...

SCIOLTO.

Non, fille infortunée;
Que ta seule vertu regle ta destinée !
Le danger presse... entends ces cris sourds et confus.

CALISTE.

O mon pere !

SCIOLTO.

Je sors, et ne te verrai plus.
Adieu, Caliste, adieu !

CALISTE.

Suis-je encor votre fille?

SCIOLTO.

Oui, je t'aime toujours et te plains.

CALISTE.

Le fer brille,
Fuyez ! de nos tyrans évitez le courroux.

SCIOLTO.

Je mourrai de ta mort, ou mourrai par leurs coups ;
N'importe.

CALISTE

Ayez pitié de ma douleur amere.

SCIOLTO.

Pour la derniere fois viens embrasser ton pere.

CALISTE, *en se jetant dans ses bras.*

O joie !... ô désespoir !

SCIOLTO.

Adieu !... je vais mourir !

SCENE III.

CALISTE.

Oui, je n'aspire plus qu'au moment de périr.
Mais quelle solitude enferme la victime!
Hélas! le remords seul accompagne le crime!
Le plus vil des humains au terme de ses jours
Voit d'autres malheureux lui prêter des secours,
Et moi, seule en ces murs, tremblante, et consternée,
De l'univers entier je meurs abandonnée!
Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler;
(*regardant le tombeau de Lothario.*)
Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler!
L'autel est après tout digne du sacrifice!
Non, non; la mort pour moi ne peut être un supplice.
(*elle prend la coupe.*)
Que sais-je? en préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon pere y mêla quelques pleurs:
Ah! cette douce idée affermit mon courage!
(*elle boit le poison, et dit après un silence:*)
C'en est fait, et la mort est enfin mon partage:
Déja d'un voile épais mes yeux sont obscurcis:
Où vais-je? où reposer mes pas appesantis?
Où me traîner?... Je cede... et ma force succombe.
(*en s'égarant, elle est arrivée au pied du tombeau, où elle se précipite.*)
Mais où suis-je?... ah! grands dieux! au pied de cette tombe!

Infortuné mortel, que je n'ose nommer,
Dont j'ai plaint le trépas... que mon cœur put aimer,
Au fond de ton cercueil tu triomphes encore:
Plus coupable que moi, c'est toi que je déplore!

SCENE IV.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O pere impitoyable autant que malheureux!
(*s'élançant vers Caliste.*)
Ah! madame!

CALISTE.

Il est fait ce sacrifice affreux.
Lucile, arrache-moi de ce tombeau funeste;
Mourir près de mon pere est l'espoir qui me reste.

LUCILE.

Il n'est plus.

CALISTE.

Il n'est plus!

LUCILE.

Vainqueur de nos tyrans,
Altamont l'eût sauvé du fer des assiégeans;
Le fidele Altamont venoit, couvert de gloire,
Partager avec lui les fruits de sa victoire,
Et suivi des héros les soutiens de l'état,

Triomphant et vengé le conduire au sénat:
Mais l'auteur de vos jours a craint de vous survivre;
Il a cherché la mort.

CALISTE.

Mon ame va le suivre.
Honore ma mémoire en plaignant mes malheurs:
Victime de l'amour, de la vertu... je meurs.

FIN DE CALISTE.

EXAMEN

DE CALISTE.

Cette tragédie offrit pour la premiere fois sur notre scene l'imitation fidele d'une piece angloise. M. de Voltaire, en adoptant quelques conceptions générales de Shakespear, les avoit introduites avec art dans deux de ses ouvrages, les avoit embellies, et ne s'étoit point écarté des convenances et des regles suivies par Corneille et par Racine : Colardeau voulut essayer davantage ; entraîné par le faux système de quelques écrivains modernes qui trouvoient de la monotonie et de l'uniformité dans nos chefs-d'œuvre dramatiques, il peignit, d'après Rowe, toutes les fureurs, toutes les violences d'une passion criminelle ; sans garder aucun ménagement, il offrit à des spectateurs habitués à une extrême décence de mœurs dans la tragédie, le tableau d'une femme déshonorée par un scélérat, qu'elle a encore la foiblesse d'aimer après son crime. Cet exemple de secouer le frein que la délicatesse de nos grands poëtes avoit mis aux écarts de l'imagination et au délire des passions ne fut que trop imité par la suite ; et, comme il arrive toujours, les imitateurs de Colardeau pousserent beaucoup plus loin que lui cette dangereuse innovation.

Comme ce genre, où la frénésie est substituée aux passions dramatiques, conserve encore quelques partisans, nous allons, en examinant les rôles principaux de la tragédie de Caliste, chercher si ce sujet peut par lui-même inspirer un grand intérêt, abstraction faite des convenances que l'auteur a sacrifiées.

Lothario, noble Génois, a été élevé chez le sénateur Sciolto : devenu amoureux de Caliste, dont il est aimé, il apprend que son pere la destine à Altamont ; furieux de cette préférence, il surprend la fille de son bienfaiteur, il la viole, et il se jette dans la faction opposée à Sciolto. Caliste confie sa honte à une mere dont elle éprouve l'indulgence, qui meurt peu de tems après, et qui laisse un écrit par lequel elle justifie sa fille en accusant Lothario. Sciolto forme une conspiration contre la faction de ses ennemis : il est essentiel pour le succès de l'entreprise d'éloigner Lothario, l'un de ses plus redoutables adversaires ; il lui fait donner le commandement d'une armée destinée à soumettre les Corses. Caliste, instruite que Lothario va partir, et prête à recevoir un autre époux de la main de son pere, se livre au plus affreux désespoir : l'amour qu'elle témoigne pour Lothario blesse toutes les lois de la décence et de la vraisemblance ; à supposer même qu'elle conserve au fond de son cœur quelque penchant pour ce monstre, doit-elle se l'avouer à elle-même ? doit-elle en parler à son amie ? après un pareil aveu, peut-elle, malgré son repentir, inspirer de l'intérêt ?

Cependant Lothario ne part point; il se présente aux yeux de Caliste, qui frémit à cette horrible entrevue : loin de chercher à l'appaiser, il l'outrage encore; ce n'est point sa passion pour elle qui l'a emporté au plus criminel excès, c'est sa haine pour Sciolto :

A mes vrais sentimens garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton pere!... va, sans lui l'amour t'eût respectée :
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix, qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux,
Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine :
Le crime de l'amour fut commis par la haine.

Cette excuse est un raffinement de scélératesse indigne de la tragédie : cependant la trop foible Caliste propose encore à Lothario de fléchir son pere. Sciolto force sa fille à le suivre à l'autel; Lothario entre dans l'église à main armée, saisit Caliste, et la ramene dans son palais; là il lui fait les reproches les plus cruels et les plus injustes, et il veut qu'elle l'épouse sur-le-champ à ces mêmes autels d'où il vient de l'arracher : Caliste lui répond avec une dignité trop rare dans tout son rôle :

Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux,
Dût Caliste elle-même en ce jour odieux,
Sur les restes fumans de sa famille entiere
Mourir de mille morts, et mourir la derniere,

J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
Qui me put avilir ne m'estimeroit plus,
Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

Ce morceau est un des plus beaux du rôle de Caliste ; les sentimens en sont nobles et vrais, et il est très convenable à la situation.

Sciolto surprend sa fille avec Lothario : elle répond aux reproches qu'il lui fait en lui montrant la lettre de sa mere qui révele sa honte. Cette scene est la plus révoltante de la piece : est-il possible qu'une femme en présence de tant de témoins dévoile un pareil secret ? ce sont de ces objets que le poëte doit cacher aux yeux du spectateur ; d'ailleurs quelle sera la suite de cette révélation ? une haine plus forte entre les deux partis, et peut-être la mort de Lothario et de Sciolto. Le dénouement de la piece est pénible, sans être pathétique. On voit que dans cet ouvrage tout est forcé, hors de nature, et que la beauté soutenue du style peut seule faire excuser les vices de la combinaison.

On pourra nous demander les raisons qui nous ont décidés à admettre dans ce recueil une piece si défectueuse : le suffrage constant du public toutes les fois qu'elle a été remise a dû nous déterminer, indépendamment des motifs que nous aurions pu avoir pour la rejeter ; ensuite elle est, comme nous l'avons dit, la premiere et la meilleure piece qui ait été faite dans

ce genre ; et sous ce rapport elle fait époque dans l'histoire du théâtre françois : elle présente d'ailleurs de très beaux détails de poésie que les amateurs liront toujours avec plaisir ; de ce nombre sont le tableau du gouvernement génois, où l'auteur a su présenter en raccourci tous les malheurs des discordes civiles, et la scene du cinquieme acte où Sciolto condamne sa fille à mort.

FIN DE L'EXAMEN DE CALISTE.

LE
SIEGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE

De DE BELLOY,

Représentée pour la premiere fois
le 13 février 1765.

Vestigia græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta.
Hor.

NOTICE

SUR DE BELLOY.

Pierre-Laurent Buirette de Belloy naquit à Saint-Flour en Auvergne, le 17 novembre 1727, d'une famille ancienne et distinguée par une longue probité. Ayant perdu son pere à l'âge de six ans, il fut élevé par un oncle paternel, avocat au parlement de Paris, homme d'une bonté parfaite à l'égard des siens, et cependant d'une sévérité excessive lorsqu'il croyoit rencontrer l'ingratitude où il avoit droit d'attendre de la reconnoissance.

M. de Belloy fit ses études au college Mazarin avec le plus grand succès : un jugement droit, une mémoire extraordinaire, beaucoup d'aptitude au travail unie à un caractere réservé, laissoient espérer à son oncle qu'il se distingueroit un jour au barreau ; ce fut à cette profession qu'il le destina. Cet avocat célebre, qui lui-

même avoit des enfans, et qui sans doute ne faisoit que peu d'estime des lettres considérées comme moyen d'existence, s'opposa constamment aux dispositions que son neveu annonçoit pour la poésie. Le jeune de Belloy se cachoit pour faire et déclamer des vers; mais comme il est impossible de dissimuler un goût qui dans la jeunesse a souvent toute la force d'une passion, il suffisoit de l'écouter parler pour être convaincu que ses plus douces comme ses plus profondes réflexions l'entraînoient au théâtre. Incapable de supporter une contrainte dont il ne voyoit pas le terme, il abandonna la maison de son bienfaiteur, et sous le nom de Dormont de Belloy, qui lui est resté, il s'expatria, joua la comédie dans plusieurs cours du Nord, et ne se fixa long-tems qu'en Russie.

M. de Belloy a prouvé qu'avec des vertus on peut manquer à ses devoirs, et qu'avec un caractere élevé il est possible de se résoudre à embrasser un état qui de tous paroît le plus incompatible avec la fierté. Il étoit jeune. Il se fit chérir par son esprit et respecter par la pureté de ses mœurs:

toute sa vie il porta le regret d'avoir manqué à la reconnoissance qu'il devoit à un oncle, qui dès ce moment devint son ennemi.

Un desir insurmontable de gloire tourmenta M. de Belloy dès sa plus tendre jeunesse. On doit regretter que les circonstances l'aient forcé de prendre une route si pénible et si détournée pour arriver au but qu'il s'étoit proposé : il lui en coûta la santé et le bonheur. Ce fut pour éviter un désagrément à sa famille qu'il changea de nom ; car il ne se dissimuloit pas les conséquences de la résolution qu'il prenoit. Il abandonna à sa mere la foible portion qui lui revenoit dans l'héritage de son pere : et cette femme respectable, qui vécut assez pour voir les succès de son fils, prouva en mourant qu'elle ne lui avoit pas vendu le pardon accordé dès le premier jour de sa fuite ; elle eut soin de placer chaque année le modique revenu de la part que son fils lui avoit léguée en partant ; et lorsque M. de Belloy eut le malheur de la perdre, il s'apperçut avec attendrissement qu'elle n'avoit accepté ses dons que pour les lui conserver.

Il passa plusieurs années à la cour de Pétersbourg, sous le regne de l'impératrice Elisabeth, à laquelle il adressa souvent des vers que l'éditeur de ses œuvres nous a conservés, et qui font plus d'honneur à M. de Belloy comme François que comme poëte : en effet, presque toujours ces vers célebrent un évènement qui intéresse également la France et la Russie, et jamais l'auteur ne dissimule la préférence qu'il accorde à sa patrie. Loin de ressembler à ces faiseurs de systêmes qui jouissant à Paris de tous les charmes de la société, qui, comblés des graces de la cour, et mille fois mieux accueillis des grands qu'ils ne méritoient de l'être, ne parloient de la France qu'avec mépris, et des nations étrangeres qu'avec admiration; loin de ressembler à ces riches étourdis qui ne parcouroient l'Europe que pour y mettre leur frivolité en spectacle et pour en rapporter de nouveaux ridicules qui trouvoient bientôt de nombreux imitateurs, M. de Belloy, pauvre et comédien, sut toujours faire respecter le nom françois : transfuge lui-même, il avertissoit cependant les étrangers de ne point

nous juger par cette foule d'intrigans qui vont chercher au loin la fortune, ou cacher la honte qu'ils ont méritée dans leur pays. « La France, « leur disoit-il, ne vous envoie que les sujets « qu'elle n'a pas intérêt de conserver, ou si le « mécontentement la prive malgré elle de citoyens « utiles, si quelque erreur politique l'engage à « s'en priver elle-même, vous en serez instruits « par la renommée: profitez alors de nos fautes, « tandis que j'en gémirai; mais ne jugez pas de la « France par des sujets obscurs ou coupables « qu'elle désavoue, et qui après avoir surpris un « moment votre estime, vous forceront au mépris, « ou même à la sévérité ». Ces vers du Siege de Calais sont sortis du cœur de M. de Belloy:

> Ah! de ses fils absens la France est plus chérie:
> Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

Combien de fois n'ont-ils pas été prononcés depuis avec amertume!

En 1758 il quitta la Russie pour venir à Paris faire jouer sa tragédie de Titus, imitée de Métastase, qui lui-même avoit composé sa piece d'imi-

tations de scenes françoises. Jamais peut-être aucun auteur ne mit de plus chers intérêts sur les chances d'une représentation : un succès, en ranimant toutes les espérances de M. de Belloy, lui auroit permis de rester dans sa patrie, de l'aveu même de son oncle, qui, en possession d'une lettre-de-cachet, étoit obligé de n'en point faire usage tant que son neveu ne monteroit point sur la scene comme acteur ; une chûte au contraire le privoit de toutes ressources, et le renvoyoit comédien dans un climat contraire à sa santé. Si on n'oublie pas combien M. de Belloy chérissoit sa patrie et la gloire, on se fera une idée de tout ce qu'il dut souffrir en voyant le public repousser son premier essai. On suppose que son oncle contribua à accélérer la chûte de cette tragédie ; et l'auteur, qui restoit inconnu même à ses anciens amis, qui par conséquent n'avoit ni protecteurs ni partisans, ne put rien opposer à la cabale, en admettant qu'il y en eût une. La fierté de son ame fut sa seule ressource ; malgré les instances des comédiens, il ne voulut pas tenter le sort d'une seconde représentation,

et il retourna en Russie remplir les engagemens qu'il avoit contractés.

M. de Belloy défendit sa piece dans une lettre qu'il adressa à M. de Voltaire ; mais toutes les raisons qu'un auteur trouve avec abondance pour justifier ses conceptions ne peuvent faire illusion sur le défaut principal de cette tragédie : Titus est plus que clément, il est foible ; et M. de Belloy auroit dû savoir que si tous les cœurs applaudissent dans Cinna à la clémence d'Auguste, c'est que tous les esprits se rappellent qu'Auguste savoit se venger et d'une maniere terrible. Si Emilie pousse Cinna au meurtre d'Auguste, sa main doit être la récompense du meurtrier triomphant ; dans la supposition contraire, elle mettra sa gloire et son bonheur à périr avec lui : Vitellie au contraire aime Titus, qui n'en sait rien ; c'est par jalousie qu'elle médite de le faire assassiner ; et elle confie le soin de ce meurtre à un homme qui est amoureux d'elle, mais qu'il lui est impossible de payer de retour : combinaison fausse qui empêche de s'intéresser à aucun personnage, parcequ'il n'en est aucun qui, même en accom-

plissant tout ce qu'il médite, puisse arriver à un résultat qui satisfasse le spectateur. Ajoutons qu'entre Titus et Cinna il y a cette grande différence théâtrale, que dans Titus on ne sait où aboutiroit le succès de la conspiration, et que dans Cinna il n'est question de rien moins que de rétablir cette immense et vieille république romaine dont les souvenirs sont encore récens. Au reste la tragédie de Titus est écrite avec pureté, souvent même avec élégance, et fait regretter que M. de Belloy ait été assez infortuné pour ne pouvoir suivre dès ce moment une carriere dans laquelle il devoit s'illustrer. La scene entre Titus et son favori, qui a conspiré contre lui, est fort belle; et les amateurs des lettres en ont retenu ces vers imités de Métastase, mais que le traducteur a embellis:

Siam' soli, il tuo sovrano
Non è presente; apri il tuo cuore a Tito,
Confida all' amico; io ti prometto
Ch'Augusto nol' sapra.

Nous sommes seuls ici; César n'y veut point être:
Ne vois qu'un tendre ami, ose oublier ton maître;

Dans le fond de mon cœur viens épancher le tien ;
Sois sûr qu'à l'empereur Titus n'en dira rien.

La mort de son oncle permit à M. de Belloy de revenir à Paris plutôt qu'il ne s'y attendoit : le souvenir des bienfaits qu'il en avoit reçus lui eût fait desirer de n'y rentrer jamais à ce prix ; car il ne fut point ingrat ; il étoit persuadé d'ailleurs que son oncle n'avoit jamais cessé de l'aimer, et que, dans la persécution qu'il lui suscita, le chagrin de l'espérance trompée l'animoit plus que tout autre sentiment.

Dans son premier voyage à Paris, M. de Belloy avoit eu plus d'une occasion de remarquer que le goût du public s'éloignoit de cette noble simplicité qu'on admirera éternellement dans Corneille et dans Racine ; le développement des passions ne suffisoit plus à des spectateurs blasés, et les auteurs trouvoient plus facile d'accumuler des coups de théâtre que de beaux vers : on oublioit que les coups de théâtre n'ayant de mérite que celui de la nouveauté, puisque leur effet dépend de la surprise, il arriveroit que les faiseurs de

pantomimes et de mélodrames useroient promptement ce ressort, et parviendroient, ainsi qu'on peut s'en convaincre aujourd'hui, à mettre toutes les grandes situations de toutes les tragédies modernes dans une piece de boulevards ; au lieu que les beaux vers et le développement des passions ne vieillissent jamais. Dans sa tragédie de Zelmire, M. de Belloy se conforma au goût du public de son tems ; aussi obtint-il le succès le plus décidé : l'impression fut si forte à la premiere représentation, qu'un spectateur avertit un des personnages en scene qu'il se trompoit en prenant son assassin pour son libérateur, et son épouse pour son assassin. Nous le répétons, ces surprises, ces effets qui dépendent entièrement d'un jeu de théâtre sont usés aujourd'hui, même pour le peuple ; et c'est ce qui nous a engagés à ne point admettre dans ce Recueil Zelmire, qui ne roule que sur un fracas d'évènemens bizarres appuyés sur des suppositions incroyables. Toutes ces pieces, qui finiroient à chaque scene si un seul des personnages s'avisoit de dire ce qu'il doit raisonnablement penser dans la situation

où il se trouve, ne passeront jamais à la postérité, quoique souvent les contemporains leur prodiguent des applaudissemens d'abord refusés à Athalie.

Le succès de la tragédie de Zelmire fut trop brillant pour que l'auteur pût rester caché sous le nom qu'il avoit pris : on connut sa famille, ses torts, ses malheurs, ses qualités dignes d'un meilleur sort ; et plusieurs seigneurs voulurent se l'attacher. M. de Belloy oublia qu'être homme de lettres c'est avoir une qualité et non un état, et que la prétendue indépendance d'un poëte sans fortune est peut-être le plus dur de tous les esclavages ; il refusa cette aisance qu'il auroit trouvée dans la maison d'un protecteur qui, en lui donnant un titre, ne cherchoit, suivant l'usage, qu'une occasion de lui être utile : les évènemens lui prouverent qu'il avoit fait un faux calcul ; l'inquiétude continuelle du lendemain fut mille fois plus pénible pour lui que n'auroit pu l'être le travail léger attaché au secrétariat d'un grand seigneur, puisque ces secrétariats n'étoient et ne pouvoient guere être que des bé-

néfices sans charge. Il est toujours malheureux d'être réduit à fonder son existence sur les productions de son esprit : mais quand on se livre à un pareil sort par choix, il faut du moins savoir le supporter sans murmure ; M. de Belloy ne se plaignit jamais.

Le maréchal de Duras, desirant le servir selon ses goûts, lui donna l'idée de traiter le Siege de Calais, sujet digne d'être proposé par un ancien François à un auteur qui ne mettoit que la gloire de sa patrie au-dessus du besoin d'une grande gloire personnelle. Les représentations de cette tragédie font époque dans la politique plus encore que dans la littérature.

Depuis long-tems une secte qui gouvernoit l'opinion publique s'occupoit sans relâche de tourner l'admiration nationale vers les étrangers, et de jeter du ridicule sur toutes nos institutions : les hommes qui par leur naissance et leurs places étoient intéressés à s'opposer à cette fausse direction de l'esprit public la secondoient avec un zele vraiment inconcevable ; un faux enthousiasme pour l'humanité entiere bri-

soit les liens qui attachent l'homme à sa famille et le citoyen à son pays ; l'héroïsme militaire n'étoit pas même à l'abri de la raison de ce tems-là ; et c'étoit une chose à-peu-près convenue qu'à moins d'être Grec, Romain, ou Anglois, c'étoit une folie que de se piquer de sentimens généreux. La tragédie du Siege de Calais alla chercher au fond des cœurs tout ce qu'il y avoit encore d'amour de la patrie : les François paroissoient à la fois enchantés et surpris de retrouver en eux une admiration pure pour l'héroïsme de leurs ancêtres ; et cette vive admiration leur faisoit sentir qu'ils n'étoient pas aussi dégradés qu'on avoit essayé de leur faire croire. Les militaires sur-tout se firent un point d'honneur de protéger cette tragédie : on la joua dans tous les corps ; les soldats en déclamoient les plus beaux vers ; elle fut représentée au Cap-François, où M. le comte d'Estaing la fit imprimer et distribuer gratis ; en un mot l'enthousiasme fut tel qu'on ne permettoit aucune discussion sur le mérite littéraire de l'ouvrage ; et politiquement les enthousiastes raisonnoient mieux

que les critiques. Mais les apôtres de la philosophie moderne ne perdirent pas courage : ils savoient par expérience que des écrits peuvent changer le caractere d'une nation en détruisant peu-à-peu les anciennes bases de la morale, en donnant à chacun le courage de se livrer à ses passions et de les justifier, tandis que les plus belles tragédies du monde ne rétablissent rien quand une fois les mœurs sont perdues. Ils travaillerent avec tant d'activité qu'en peu de tems il fut ridicule d'admirer le Siege de Calais ; et du moment que les prétendus oracles du goût eurent décidé que les vers étoient durs, on devine bien que personne n'osa plus les citer pour les sentimens patriotiques qu'ils exprimoient si bien. M. de La Harpe, dans son Cours de Littérature, dit, en parlant du succès extraordinaire du Siege de Calais : « Je me souviens que c'étoit un « des reproches qui venoit le plus souvent à la « bouche de Voltaire, et l'un des souvenirs qui « lui donnoient le plus d'humeur ». L'humeur du vieillard de Ferney fut partagée par tant de personnes, que M. de Belloy crut nécessaire pour

sa tranquillité de désavouer publiquement toute application des vers suivans :

Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde,
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité
Pour ne la point servir dans leur propre cité :
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

Nous ne voulons point accuser : nous sommes historiens, nous devons rapporter les faits en ayant soin de les appuyer sur des preuves irrécusables. Pour bien connoître le parti qui ne put voir qu'avec humeur le succès du Siege de Calais il ne suffit pas de la phrase que nous venons d'extraire du Cours de Littérature ; Diderot, en rendant compte du salon de l'année 1767, parle ainsi de l'apothéose de M. de Belloy, gravure de M. L'Empereur : « Quant à l'apothéose « de M. de Belloy, tant que Voltaire n'aura pas « vingt statues en bronze et autant en marbre, il « faut que j'ignore cette impertinence : c'est un « médaillon présenté au génie de la poésie pour

« être attaché à la pyramide de l'immortalité. « Attache, attache tant que tu voudras, pauvre « génie si *vilement* employé ; je te réponds que « le clou manquera, et que le médaillon tom- « bera dans la *boue.* Une apothéose ! et pour- « quoi? pour une mauvaise tragédie (le Siege « de Calais) sur un des plus beaux sujets et des « plus féconds, d'un style boursouflé et bar- « bare, morte à n'en jamais revenir ! cela fait « hausser les épaules. Pour le portrait de de « Belloy, mauvais de tout point; j'en suis bien « aise. »

Conçoit-on une si grande colere pour une gravure? Comment Diderot pouvoit-il pousser la haine contre un homme qui n'avoit jamais offensé personne jusqu'à se réjouir de ce que son portrait étoit manqué? l'amour des lettres ne produit ni tant d'animosité ni tant de petitesse; nous laissons à la sagacité du lecteur le soin de découvrir le sentiment qui guidoit le critique philosophe.

Louis XV, qui, en 1758, avoit fondé une médaille pour les auteurs qui obtiendroient trois

succès au théâtre, voulut que le Siege de Calais fût compté pour deux à M. de Belloy : il est le seul qui ait obtenu cette distinction, et le seul aussi à qui la médaille ait été accordée. On sait que la ville de Calais l'adopta pour citoyen, et lui en fit parvenir le titre dans une boîte d'or aux armes de la ville, avec cette inscription :

Lauream tulit, civicam recipit.

Malgré ces distinctions, si douces quand elles sont méritées, M. de Belloy éprouvoit tous les désagrémens attachés à la pauvreté ; aussi cette grosse partie du public qui ne conçoit jamais qu'un écrivain serve sa patrie sans calcul, fut toute surprise de voir l'auteur du Siege de Calais réduit pour vivre à faire imprimer Gaston et Bayard et Gabrielle de Vergy avant la représentation. La même nécessité l'avoit contraint à livrer à l'impression plusieurs mémoires historiques faits avec beaucoup de soins sur la maison de Coucy, sur la dame de Fayel, et sur Eustache de Saint-Pierre, cet étonnant bourgeois dont on nioit l'existence depuis qu'on ne se sentoit plus la force

de l'admirer. C'est ainsi que M. de Belloy, pour se procurer des ressources présentes, ôtoit à ses tragédies le charme si puissant de la nouveauté, et se privoit d'une partie des avantages qu'elles lui promettoient à la représentation. On demandera comment la cour, si prodigue envers des écrivains qu'elle redoutoit, négligeoit un auteur qu'elle avoit si bien accueilli; c'est qu'il vivoit solitaire, qu'il forçoit à l'estime, et que de toute éternité les graces appartiennent à ceux qui amusent ou qui flattent. Louis XV, seul véritable protecteur de M. de Belloy, ne connoissoit pas la position malheureuse de cet écrivain : des détails de ce genre ne peuvent arriver jusqu'à ceux qui gouvernent que par un intermédiaire ; et en pareille circonstance les amis les plus zélés se taisent lorsqu'ils sont puissans en fortune et en crédit; car que pourroient-ils dire qui ne les accusât eux-mêmes d'égoïsme, ou tout au moins d'indifférence? On avoit créé pour le gentil Bernard la charge de secrétaire des dragons aux appointemens de vingt mille livres: il étoit dans l'ordre que les ministres ne

trouvassent rien pour l'austere et patriote de Belloy.

Le succès de Gaston et Bayard lui ouvrit les portes de l'académie, et le rappela au souvenir du roi, qui lui accorda de nouvelles graces; mais toutes ces faveurs réunies ne lui procurerent jamais cette aisance dont il avoit plus besoin que personne, le séjour qu'il avoit fait en Russie ayant altéré sa santé. Il travailla toujours au milieu des privations et des souffrances, et toujours ses écrits eurent pour but d'apprendre à ses concitoyens à aimer leur patrie, à s'estimer assez pour mériter l'estime de l'Europe. Toutes les fois qu'on veut juger M. de Belloy comme auteur on ne peut s'empêcher de l'estimer comme particulier, de l'admirer comme François: sa réputation eût été égale à ses vertus si par sa conduite et par ses principes il n'eût pas fait un si grand contraste avec le parti dominant des hommes de lettres de son siecle.

La tragédie de Gabrielle de Vergy arrivoit à son tour et devoit procurer un nouveau triomphe à l'auteur: malheureusement pour lui ma-

demoiselle Clairon ayant quitté le théâtre, il n'osa confier le rôle de Gabrielle à des actrices dont la réputation n'étoit pas encore assurée ; il préféra faire jouer Pierre le Cruel. Une représentation tumultueuse, des plaisanteries aussi ignobles que déplacées, et qui pour ceux même qui les faisoient ne pouvoient avoir de mérite que s'ils supposoient entièrement dépourvu de bon sens un auteur qui avoit donné des preuves de talent et de combinaison ; en un mot tout ce que l'envie humiliée de longs succès peut inventer se réunit pour accélérer la chûte de cette tragédie, qui a été accueillie depuis la mort de l'auteur, quoiqu'elle ne mérite point de passer à la postérité. On y trouve souvent de beaux vers, des tirades pleines de mouvement, et toujours cette expression d'amour de la patrie qui distingue M. de Belloy. Lorsque Blanche de Bourbon, mariée à Pierre le Cruel, raconte ses malheurs à Édouard, elle s'écrie :

Ah ! prince, qu'à ma sœur je dois porter envie !
Elle mourra Françoise au sein de sa patrie ;
Et moi, dans d'autres cours destinée à régner,

L'hymen m'offroit par-tout mon malheur à signer.

. . . . . .

Cet hymen, dont Paris chantoit les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires;
La cour, le peuple entier saisi d'un sombre effroi,
Cherche en tremblant mon sort dans les yeux de son roi:
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche;
Sort du temple, et soudain par des détours secrets
Se dérobe à la cour, et me fuit pour jamais.

. . . . . .

De prison en prison cachée à sa famille,
Je n'eus pour soutenir mes misérables jours
Que l'aliment du pauvre... et ne l'eus pas toujours.

Il y a peu de scenes d'exposition qui offrent plus d'intérêt. Cet intérêt ne se soutient pas; et c'est la faute de l'auteur qui ayant voulu réunir trop de grands personnages, n'a pu les subordonner assez les uns aux autres pour qu'ils ne se nuisissent pas. L'admiration comme la sensibilité s'affoiblit en se partageant: cette réflexion n'avoit point échappé à Corneille. Pierre le Cruel, abandonné de tout le monde, trouve un serviteur qui lui est resté fidele; il s'écrie:

. . . . il est un cœur que j'ai pu conserver...

J'en avois tant, hélas ! dont j'ai su me priver !
Ils voloient au-devant de ma débile enfance :
Vingt ans je m'en suis vu l'amour et l'espérance ;
J'aurois pu, répondant à leurs tendres souhaits,
Compter autant d'amis que j'avois de sujets.

Ce regret d'un tyran forcé de faire un retour sur lui-même est plein de vérité et d'une simplicité d'expression qui ajoute à son effet. Lorsque Pierre le Cruel se voit libre de tout danger il se croit dégagé de toute reconnoissance, et demande à Édouard son bienfaiteur de quel droit il ose le rappeler à son devoir ; celui-ci lui répond :

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie !
Tu m'oses demander quel droit m'amene ici ?
Je suis fils d'un monarque, et je vins comme ami
Pour t'offrir un secours dont je te croyois digne :
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus insigne ;
La vengeance est son droit, le mien, et je m'en sers :
Je puis combattre un roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon pere, à ceux de ma naissance
J'unis cent titres saints sur ta reconnoissance :

Tu ne regnes, ne vis, n'existes que par moi :
Songe au tems où tu vins, plein de honte et d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne et des mépris du monde,
N'ayant dans l'univers d'autre asyle que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un pêcheur,
Et par-tout repoussé par la haine et l'horreur ;
Tu pleuras à mes pieds : ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devoit m'être le gage.

La fin de cette tirade est fort belle, et fait regretter qu'il y ait un peu d'embarras dans le commencement.

M. de Belloy ne se fit aucune illusion sur les motifs qui avoient décidé la chûte de sa tragédie : aussi ne voulut-il point permettre une seconde représentation ; mais il n'eut pas la force de cacher le découragement qu'il éprouvoit : il languit deux années encore, incapable d'aucun travail suivi, comptant les amis qui le négligeoient, et leur pardonnant avec cette facilité qui prouve combien peu on tient à la vie. Il mourut le 5 mai 1775 sans avoir vu représenter à Paris Gabrielle de Vergy qui avoit eu le plus grand succès sur le théâtre de Rouen. Il dut à

Louis XVI de ne manquer d'aucuns secours dans sa derniere maladie.

La place de censeur de la police lui avoit été offerte une année avant sa mort: malgré ses besoins, il la demanda pour le fils de Crébillon qui l'avoit occupée long-tems, et il réussit à la lui faire obtenir. On ne peut que louer l'extrême délicatesse de M. de Belloy; mais il est étonnant qu'on regardât une place pareille comme une partie de succession, et plus étonnant encore qu'on érigeât en censeur l'auteur des *Egaremens du cœur et de l'esprit*, du *Sopha*, et de *Ah! quel conte!* On a reproché à M. de Belloy beaucoup d'amour-propre, reproche que les hommes vains pour des petites choses adressent volontiers aux écrivains qui discutent contre eux avec tout l'avantage que donnent des études profondes dirigées sur un seul objet. M. de Belloy a fait un traité sur la Langue et la Poésie françoises, et un essai sur l'Art dramatique, qui ne laissent aucun doute sur ses connoissances en littérature. Le théâtre des Grecs lui étoit aussi familier que le théâtre de Corneille et de Racine:

l'estime qu'il avoit pour ces deux grands tragiques fait croire qu'il les auroit pris constamment pour modeles s'il fût né dans un tems où il étoit permis de les préférer à tout; mais la scene avoit déja perdu de sa simplicité à l'époque à laquelle il travailla, et il n'étoit pas assez indépendant par sa fortune pour risquer de lutter contre le goût dominant: il le suivit au contraire avec toute la force de son génie; ses combinaisons se dirigerent vers ce qu'on appelle les coups de théâtre: ce fut un malheur, il pouvoit mieux.

Il évita de prendre parti dans les querelles littéraires qui devoient avoir une si grande influence sur la politique et la religion; tous ses vœux se bornoient à voir les apôtres de la tolérance mettre à leur usage les maximes qu'ils débitoient: il desiroit encore que les philosophes ne fussent ni persécutés ni persécuteurs; c'étoit beaucoup vouloir: mais il croyoit par-dessus tout qu'il faut aimer sa patrie. Avec un sentiment si vif et si constant sur cet objet, si aucune secte ne put l'attirer à elle, ne faudroit-il pas en con-

clure que parmi toutes les sectes qui divisoient alors la France M. de Belloy n'en avoit reconnu aucune qui fût véritablement françoise : alors on peut dire de lui qu'il devina comme l'histoire prononcera un jour.

PRÉFACE.

Voici peut-être la premiere tragédie françoise où l'on ait procuré à la nation le plaisir de s'intéresser pour elle-même. J'ai dû à cet avantage de mon sujet un succès que je n'aurois pu mériter à d'autres titres. Les étrangers se demandent comment il est possible que chez un peuple qui est en possession depuis plus d'un siecle de l'emporter sur tous les autres peuples dans l'art dramatique on ait si peu puisé dans son histoire les sujets dont on a enrichi son théâtre. Le grand homme qui depuis quarante années soutient la gloire de la scene françoise avec tant d'éclat est le seul qui y ait fait entendre quelquefois des noms chers à la patrie; mais un intérêt national, fondé sur un évènement purement historique, étoit encore un sujet que le Sophocle françois n'avoit pas traité.

Cependant la plupart des tragédies angloises sont tirées de l'histoire d'Angleterre. Les Grecs n'empruntoient guere aux étrangers les grandes actions qu'ils célébroient dans leurs drames; nous voyons singulièrement dans la tragédie des

Perses, dans celle des Suppliantes, et dans celle d'Oedipe à Colonne, que la gloire des Athéniens y fut le premier objet d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide: mais les Grecs n'avoient pas eu avant eux d'autres peuples célebres, et sur-tout des Romains, dont l'histoire pût leur fournir comme à nous tant d'évènemens dignes du cothurne.

D'ailleurs on a grand soin dans notre enfance de nous instruire aussi peu de notre histoire que de notre langue: nous savons exactement tout ce qu'ont fait César, Scipion, Titus; nous ignorons parfaitement les actions les plus fameuses de Charlemagne, de Henri IV, du grand Condé: demandez à un enfant qui sort du college quel fut le général vainqueur à Marathon ou à Trébie, il vous répondra sur-le-champ; demandez-lui quel roi ou quel général françois gagna la bataille de Bovines, d'Ivri, de Fornoue, ou de Ravenne, il restera muet.

Imitons les anciens en nous occupant de nous-mêmes; et sans vanité nous en valons bien la peine. Que le brave Eustache de Saint-Pierre n'étoit-il bourgeois d'Albe ou de Préneste! tous les poëtes de la république romaine auroient chanté son courage intrépide; ils ne se seroient pas embarrassés si le nom de ce généreux citoyen pouvoit prêter au ridicule: les Romains ne rioient

pas quand on leur nommoit Régulus, dont le nom cependant ne devoit pas être bien majestueux à Rome, puisqu'il signifie un roitelet. Accoutumons-nous à dresser des monumens aux vertus de nos compatriotes. C'est en excitant la vénération de la France pour les grands hommes qu'elle a produits qu'on parviendra à inspirer à la nation une estime et un respect pour elle-même qui seuls peuvent la rendre ce qu'elle a été autrefois. L'ame est entraînée par l'admiration à imiter les vertus, sur-tout quand elle ne les voit pas absolument hors de sa portée. Qu'on ne dise plus sans cesse en sortant de notre théâtre, Les grands hommes que je viens de voir représenter étoient Romains; je ne suis pas né dans un pays où je puisse leur ressembler : mais que l'on dise au moins quelquefois, Je viens de voir un héros françois; je puis être héros comme lui.

Voilà le nouveau genre que je desirois de voir introduit sur notre scene, et que j'ai eu le bonheur de faire goûter à ma nation. Le premier de mes vœux, celui qui sera le plus facilement rempli, c'est de me voir surpassé dans la nouvelle carriere où je suis entré. Les graces que le roi a daigné répandre sur moi, les bontés dont le public m'accable, ne doivent être regardées que comme un encouragement qu'ils donnent à ceux qui sont

en état de les mériter mieux. J'ai voulu être utile à ma patrie; elle m'a su gré du projet: que ne doivent pas attendre les génies heureux qui l'exécuteront! Du moins ai-je donné occasion aux François de prouver encore aux étrangers que la légèreté de notre esprit n'ôte rien de la force de notre ame, et qu'il ne faut qu'une étincelle pour enflammer à l'instant ces semences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connoître ma nation; je l'ai bien étudiée: voilà pourquoi je l'aime si passionnément.

Venons au sujet particulier de cette tragédie. Je le regarde comme un des plus grands évènemens de notre histoire. La couronne de France disputée à l'héritier légitime par le monarque le plus illustre que l'Angleterre ait vu sur son trône; la politique profonde et insinuante de l'ambitieux Édouard qui déployoit tous ses talens et toutes ses graces pour séduire les grands et le peuple; la généreuse résistance des citoyens de Calais que les armes ni les bienfaits ne purent vaincre; le courage héroïque de ces six bourgeois qui se dévouerent au supplice pour la gloire de l'état, pour le salut de leurs concitoyens, et pour le soutien des lois fondamentales de la monarchie: voilà sans doute les plus belles sources de ce pathétique sublime qui pénetre l'ame sans l'amollir,

et qui l'éleve en l'attendrissant. Je suis très surpris qu'aucun de nos grands maîtres ne se soit emparé avant moi d'un champ si vaste et si fertile : eh ! que de beautés n'en auroit pas tiré le génie profond de l'auteur de Cinna, ou le génie brillant de l'auteur de Brutus ! La force du sujet a soutenu ma foiblesse ; l'amour de la patrie a donné à mon ame un essor qui l'a élevée au-dessus d'elle-même. Tout mon mérite, s'il y en a quelqu'un dans cet ouvrage, a été de me bien pénétrer de mon sujet et de l'appercevoir dans toute son étendue.

Ceux qui n'avoient pas approfondi cette époque si intéressante de notre histoire n'attendoient dans ma tragédie que la peinture d'une action courageuse faite dans un siege ordinaire, pour dérober au ressentiment du vainqueur un peuple malheureux et soumis. Sous ce point de vue même le sujet offroit déja de grandes beautés; et c'est ainsi qu'il a été présenté par tous nos historiens, et par le roman ingénieux que l'on relit encore avec tant de plaisir. Mais lorsque je regardai cette action dans son principe, dans ses suites, et entourée pour ainsi dire de tout l'appareil de ses circonstances, je conçus une bien plus haute idée de mon sujet et des richesses qu'il sembloit me prodiguer de toutes parts: je m'applaudis

sur-tout d'y voir réunis ces deux objets utiles que le citoyen de Geneve et l'auteur du Journal étranger se plaignoient de ne rencontrer dans aucune de nos tragédies; je veux dire la peinture des mœurs de notre nation, et l'avantage de lui faire aimer par cette peinture même ses lois et son gouvernement.

Je commençai donc par défendre à mon imagination de travailler au plan de la piece. Il auroit été bien mal-adroit, dans un ouvrage qui devoit être entrepris pour l'honneur de la nation, de prêter aux François des exploits imaginaires, ou des vertus supposées. Je voulus que les évènemens même épisodiques fussent tirés de l'histoire; et je trouvai heureusement dans les tems voisins de ce fameux siege quelques faits qui pouvoient se marier avec l'action principale.

Tel est l'épisode du comte d'Harcourt. Ce seigneur, qui commandoit la premiere ligne de l'armée angloise à la journée de Créci, trouva mort sur le champ de bataille son frere, Louis ou Jean d'Harcourt, qui combattoit contre lui pour les François: il fut tellement frappé de ce malheur terrible qu'il abandonna le camp d'Édouard et vint se jeter aux pieds de Philippe de Valois, qui lui pardonna. J'ai reculé de quelques mois ce fait si intéressant pour le lier à mon sujet; et j'ai cru

que les remords violens de ce seigneur rebelle formeroient un contraste agréable avec la vertu tranquille des fideles bourgeois de Calais.

Les propositions qu'Édouard fait à la fille du comte de Vienne pour l'attirer dans son parti, elle et son pere, ne lui ont pas été faites réellement, puisque le personnage d'Aliénor est le seul que l'imagination ait placé dans ma piece; mais ce prince avoit négocié et même conclu de pareils traités avec plusieurs grands du royaume, notamment avec Godefroi d'Harcourt; il avoit gagné le comte d'Eu, connétable de France: et que pouvoit-il avoir promis à un homme revêtu de la premiere charge de l'état si ce n'est le rang de vice-roi, ou de lieutenant-général du royaume, qu'il avoit déja offert au duc de Brabant?

Je pourrois donc dire de cette piece ce que le grand Corneille a dit de sa tragédie de la Mort de Pompée, qu'il n'y a guere de drames *où l'histoire soit plus conservée, et en même tems plus falsifiée.* En général tous les évènemens de ma tragédie sont vrais, mais ils sont souvent revêtus de circonstances différentes de celles qui les ont réellement accompagnés. On sait que c'est là le droit de la poésie dramatique. Une tragédie n'est pas une histoire: le poëte est obligé de plier les faits historiques aux regles du théâtre; et cela est

peut-être plus difficile que de créer une fable nouvelle que l'on peut remanier à son gré et selon ses besoins. Aussi avouerai-je avec franchise que, tout simple que puisse paroître le plan de cette piece, il m'a beaucoup plus coûté que celui de Zelmire.

Quelques personnes trouveront extraordinaire que je n'aie point fait paroître le gouverneur de Calais. Jean de Vienne * étoit, je l'avoue, un des plus braves et des plus habiles officiers de son tems; mais la valeur et la prudence qu'il avoit fait briller pendant le cours du siege devinrent des vertus inutiles au moment de la capitulation. Édouard voulut que le gouverneur et la garnison restassent prisonniers de guerre; et sa colere ne demanda le sang que des seuls bourgeois. Il auroit donc été très peu avantageux de faire paroître Vienne uniquement pour consoler ou exhorter les héros de Calais, qui n'avoient besoin ni de

---

* La maison de Vienne est une des plus anciennes de Bourgogne: on sait par quels noms glorieux on y distinguoit autrefois trois illustres familles; les nobles de Vienne, les preux de Vergy, et les barons de Beaufremont. Le fils de Jean de Vienne, gouverneur de Calais, fut amiral de France. Cette tige fameuse a encore des rejetons dignes d'elle et de leur patrie. (*Note de l'auteur.*)

conseil ni d'encouragement. J'aurois pu feindre peut-être qu'il se voulût dévouer avec eux; mais c'étoit contredire trop formellement une histoire si connue: d'ailleurs Jean de Vienne, en se dévouant le premier, auroit ôté tout le mérite de cette action héroïque au généreux Eustache de Saint-Pierre, qu'il seroit odieux de priver d'une gloire si légitime; et Vienne se dévouant en second eût été un personnage dégradé: on auroit pu dire avec raison qu'il devoit donner l'exemple et non le recevoir. J'ai trouvé plus à propos de me borner à parler de lui comme en parle l'histoire, et de ne le point montrer dans un moment où sa vertu ne pouvoit point agir. Je lui ai donné une fille qui le remplace à quelques égards, et qui, n'étant pas liée par les mêmes devoirs, peut paroître plus grande que lui, même en faisant moins qu'il n'auroit fait.

On m'a reproché d'avoir employé pour vaincre la fureur d'Édouard un autre ressort que celui de l'histoire: mais si j'ai conservé à la reine d'Angleterre l'honneur d'avoir demandé la grace des bourgeois de Calais, je n'ai pu mettre ce fait en action, ni en faire le dénouement de ma piece, parceque le personnage de la reine ne pouvoit jamais être lié dans l'intrigue, et qu'un rôle comme celui de Livie dans *Cinna* n'auroit sûre-

rement pas été du goût de notre siecle. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'employer contre la colere d'Édouard cette ressource si touchante dont se sert Priam dans Homere pour attendrir l'impitoyable Achille; imitation qui m'a paru d'autant plus heureuse que les circonstances rendent ce moyen plus fort sur le cœur d'Édouard qu'il ne pouvoit être sur celui d'Achille même. Pélée n'avoit que l'âge de commun avec Priam ; le sort ne lui avoit jamais fait éprouver des malheurs semblables à ceux dont gémissoit le roi de Troie. Ici Édouard s'est trouvé à-peu-près dans la même situation que le fils d'Eustache de Saint-Pierre. C'est cette conformité intéressante qui m'a fait saisir avec joie l'occasion de mettre sur la scene un des morceaux les plus pathétiques de toute l'Iliade. Il est même encore surprenant que l'on ne m'ait pas prévenu depuis que l'on fait des tragédies, et sur-tout dans celle où nous avons vu représenter Priam redemandant à Achille le corps d'Hector. *

Il y a des gens qui ont prétendu que cette imitation d'Homere affoiblissoit la fin de ma piece, qu'Édouard se rendoit trop tard, que le seul re-

---

* Cette piece fut jouée il y a cinq ans. (*Note de l'auteur.*)

tour des bourgeois devoit le déterminer à la clémence, et que l'image de son pere mourant étoit un petit moyen. Le ressort de la nature un petit moyen! je ne conçois rien à cette façon de sentir. Il me paroît que ce n'est pas connoître la marche du cœur humain que de vouloir qu'Édouard se rende à une action de générosité moins sublime que celles auxquelles il a résisté depuis le commencement de la piece; car il y avoit bien plus d'héroïsme aux six bourgeois de s'être dévoués quand rien ne les y forçoit, quand ils pouvoient attendre sans honte la décision du sort, qu'il n'y a de grandeur à se remettre dans les fers quand ils savent qu'on les en a délivrés par un artifice qu'ils ne pourroient pas seconder sans infamie. Je crois donc que l'ame violente d'Édouard s'étant roidie longtems contre le sentiment de la générosité, ce sentiment devient un ressort usé qui n'a plus de prise sur elle; au lieu qu'elle peut céder tout-à-coup à un autre mouvement imprévu, peut-être plus foible en lui-même, mais que la seule nouveauté rend plus fort pour le moment. Ainsi Achille n'est que surpris, qu'interdit à l'aspect de Priam qui vient seul au milieu d'un camp ennemi baiser les mains sanglantes du meurtrier de son fils; mais à ces mots, *Achille, souvenez-*

vous de votre pere, il est attendri, les larmes coulent de ses yeux cruels. Voilà la nature : Homere en est le plus grand peintre.

A l'égard des critiques que l'on a faites contre le fond de cette piece en soutenant que ce n'est pas une tragédie, que les caracteres n'en sont point tragiques, et qu'elle est contre toutes les regles du théâtre, j'avouerai que j'ai quelque honte de réfuter des idées aussi évidemment fausses. Quoi ! l'action de ces six généreux citoyens qui se dévouent à la mort pour sauver leurs compatriotes, ce pathétique qui suit partout leur héroïsme, ces larmes d'admiration qu'ils arrachent à quiconque lit leur histoire, tout cela n'est point tragique ? Ce seroit un grand malheur pour notre art si l'on n'y vouloit plus admettre ce genre d'admiration, ce genre de Corneille, dont l'impression est aussi forte et plus agréable que celle des autres genres. Il n'y a personne qui ne se sache plus de gré de pleurer à la mort héroïque de Gusman, ou à ces mots, *soyons ami, Cinna*, qu'à la reconnoissance de Rhadamisthe, ou à l'assassinat de Zopire.

Je vois que depuis quelques années on répand dans des préfaces et dans des journaux que la tragédie n'est faite que pour le développe-

ment des passions. Quand cette erreur seroit une vérité, l'amour de la patrie porté jusqu'à l'enthousiasme devroit être mis au rang des grandes passions :

> Passion des grands cœurs, amour de la patrie!
> VOLTAIRE.

Mais ceux qui débitent cette morale rétrécissent bien cruellement la sphere de l'art dramatique. Les anciens Grecs, les François du dernier siecle disoient que la tragédie doit développer les *sentimens*, et non pas les seules passions. Aussi n'y a-t-il aucune passion dans l'*Oedipe* de Sophocle, ni dans l'*Athalie* de Racine. Est-ce par les passions que le caractere de Mérope ou celui du vieil Horace émeuvent si puissamment l'ame des spectateurs ?

Il y auroit bien des choses à dire sur tous les dogmes nouveaux que l'on débite aujourd'hui : chacun se fait sa petite poétique particuliere ; on veut réduire la vaste carriere de l'art au petit coin que l'on y occupe ; on s'attache à une branche, et on prétend qu'il n'y en a point d'autres; on juge les tragédies de ses confreres d'après la derniere tragédie que l'on a faite soi-même. Je n'entends rien à cette logique; plus j'ai étudié nos grands maîtres, plus j'ai voulu

approfondir mon art, et plus j'en ai découvert l'immense étendue.

Je sens qu'il devient absolument nécessaire de ramener les esprits du public dont *le goût est égaré par tous nos raisonneurs.* Je me propose de donner incessamment un ouvrage sur la tragédie, dans lequel, en rappelant les grands exemples qu'on cherche à faire oublier, je tâcherai de raffermir les principes fondamentaux que l'on ébranle à force de discussions. Cet ouvrage est le fruit de douze années d'étude; et j'espere y prouver que je sais aussi bien les regles du théâtre que les auteurs qui m'accusent de les ignorer. En attendant je peux dire à plusieurs autres de mes critiques ce que Racine disoit, d'après un ancien, à des courtisans qui soutenoient qu'une de ses tragédies blessoit toutes les regles : *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces regles-là mieux que moi !*

Au reste je ne suis pas assez aveugle pour prétendre que ma tragédie soit sans défauts; mais quand elle seroit aussi voisine de la perfection qu'elle en est éloignée, je prétendrois encore moins qu'elle dût plaire à tout le monde. *Phedre*, le chef-d'œuvre du génie, fut sifflée par le duc de Nevers et par madame Deshou-

lieres ; c'étoient cependant des personnes de beaucoup de mérite, des beaux-esprits très célebres dans leur tems : mais ce n'est pas le bel-esprit, c'est le sentiment qui doit juger le génie. Pour moi, trop foible disciple de Racine, je n'aspire pas follement à me voir mieux traité que mon maître ; au contraire je me tiendrai fort honoré si je parviens à mériter des censeurs aussi illustres que les siens.

AU ROI.

SIRE,

De tous les peuples de la terre, le vôtre est celui qui sait le mieux aimer, et vous êtes le roi qu'il a jugé le plus digne de son amour. Pere de la patrie, daignez agréer un ouvrage entrepris pour elle. Ce drame, tout foible qu'il doit paroître, a été l'occasion des nouveaux témoignages de tendresse mutuelle que la France et son maître viennent de se donner. Dès que l'on parle à ma nation de ce zele ardent qui l'a toujours enflammée pour ses souverains, avec quel secret plaisir, avec quels doux transports tous les cœurs se tournent vers VOTRE MAJESTÉ! *Calais a rappelé Metz, époque à jamais attendrissante, devenue l'éloge immortel du monarque et de son peuple. Ah!* SIRE, *que vous sentez vivement tout ce que méritent de tels sujets! mais aussi que ne doit pas attendre d'eux un prince qui leur fait adorer sur le trône l'ame la plus vertueuse de son empire! le cri public*

ajoute, la plus modeste ; et ce mot m'avertit que le silence est mon devoir.

Je suis, avec la vénération profonde que je dois à votre personne sacrée, et la reconnoissance respectueuse qu'exigent vos bienfaits,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble, très obéissant,
et très fidele serviteur,
DE BELLOY.

ACTEURS.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre.
GODEFROI D'HARCOURT, l'un des généraux de l'armée angloise.
ALIÉNOR, fille du comte de Vienne, gouverneur de Calais.
MAUNI, chevalier anglois.
LE COMTE DE MELUN, chevalier françois.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, maire de Calais.
AURELE, son fils.
AMBLÉTUSE, bourgeois de Calais.
UN OFFICIER ANGLOIS.
TROUPE DE CHEVALIERS anglois.
TROUPE DE BOURGEOIS de Calais.
UN HÉRAUT D'ARMES.
GARDES d'Édouard.
FEMMES d'Aliénor.

La scene est à Calais.

Les trois premiers actes et le cinquieme se passent dans la salle d'audience du palais du gouverneur; le quatrieme dans la prison, qui est un souterrain du même palais.

Perin del. *Gault de St Germain sculp.*

Pars: accepte ce fer; rends l'honneur à mes armes!

Acte IV Sc VIII.

LE

SIEGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

Quoi! le comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre avec vous m'enchaîne en son palais?
Il combat pour nos jours, et sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive?
Prêts à voler soudain aux postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés;
Mais l'Anglois, prodiguant de trompeuses alarmes,
Pour affoiblir nos coups a divisé nos armes...

(*à part.*)

O patrie! ô tourment pour un vrai citoyen!
Je vois ton sang versé sans y mêler le mien!
De ce fier gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O maire de Calais, modérez vos douleurs:
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs;
Mais vous avez un fils que Vienne vous envie,
Qui peut aux champs d'honneur mourir pour la patrie:
Près de Vienne et d'Harcourt, par ses exploits naissans,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans;
Pendant ce siege affreux son zele et son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage:
Quel bonheur si ce jour, consommant nos travaux,
Joignoit son nom vainqueur aux noms de nos héros;
S'il obtenoit ce prix le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux François, l'estime de son maître!

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur;
Par un trouble inconnu malgré moi je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espere tout, ami, des destins de l'état:
Malheur aux nations qui, cédant à l'orage,

Laissent par les revers avilir leur courage,
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et pour dernier affront cessent de s'estimer!
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils;
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays;
Et si nos citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'état c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;
Croyez qu'ils béniroient leur chûte avec transport
Si Calais en tombant pouvoit sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyions introduit
Le secours qu'à grands pas le roi même y conduit:
Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,
Qui, nous environnant d'immenses boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne et le roi, que l'ennemi sépare,
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare?
Du vainqueur de Créci le fatal ascendant
Du succès d'Édouard est le triste garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidele,
Contre un frere proscrit vient signaler son zele;
Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,

Long-tems l'espoir des lis, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,
Accable la valeur sous l'effort du génie;
Pour ses yeux pénétrans l'art n'a plus de secrets:
La France doit sa perte aux talens d'un François.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable:
Innocent et plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas! des erreurs d'un héros,
La vengeance égara son ardente jeunesse;
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse:
Aux rigueurs du ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'état.

SAINT-PIERRE, *entendant le bruit du canon.*

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,
Et dont le seul Anglois effraye encor la terre,
Mais qui, des nations réglant bientôt le sort,
Dans le monde étendra l'empire de la mort,
Monument infernal d'un siecle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science?

(*à part.*)
Grand dieu, c'est pour punir les crimes des humains
Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains;
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos freres!
(*à Amblétuse, en n'entendant plus le bruit du canon.*)
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu!

AMBLÉTUSE, *à part, après avoir écouté un moment.*
O silence effrayant!

SAINT-PIERRE, *regardant au dehors.*
Ami, tout est perdu!
Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire
Qui devoit sur la tour m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.
Il n'en faut point douter, nos guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.
S'il est vrai, je frissonne! Ah! mon fils n'est donc plus?
Il n'a jamais su fuir!... sa chaleur indiscrete
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite.
(*à part.*)
Il est mort; et mes pleurs... Que fais-je? ô mon pays!
Quand je t'aurai sauvé je pleurerai mon fils.
Amour de la patrie, ô pure et vive flamme,
Toi, mere des vertus, toi, l'ame de mon ame,
Rallume dans mon sein tes transports généreux;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux!

C'est mon pays, mon roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle.
(*à Amblétuse.*)
Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.
(*Amblétuse sort.*)

SCENE II.

SAINT-PIERRE.

Voici donc le moment que j'ai su pressentir!
De tant de jours cruels voici l'heure derniere!
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carriere;
C'est l'instant du héros... Rien ne paroît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir? Du haut de nos murailles
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles;
Et Vienne, qui toujours rentroit ici vainqueur,
Ne vouloit point survivre à son premier malheur...
(*voyant paroître Aliénor.*)
Elle approche.

SCENE III.

ALIÉNOR, *suivie de ses femmes*, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes, à Saint-Pierre.*

O mon pere!

SAINT-PIERRE, *à part.*

A peine elle respire...

(*à Aliénor.*)

Madame, eh! quoi! vos pleurs...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvoient nous accabler,
Le destin contre nous sauroit les rassembler.
Le roi, mon pere, Harcourt, d'une ardeur incroyable
Ont assailli par-tout ce camp si redoutable:
J'ai vu périr Harcourt; on dit le roi blessé,
Et mon pere est captif d'un vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançoient dans un calme terrible;
Soudain tonne l'airain jusqu'alors invisible,
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instrumens de mort qu'il porte dans ses flancs:
Nos braves chevaliers et mon pere à leur tête
De cent globes de fer ont bravé la tempête,
Quand sous des coups mortels son coursier chancelant
L'entraîne et se débat sur mon pere sanglant;

Plus prompts que tous mes cris qu'ils ne pouvoient entendre,
Les François éperdus volent pour le défendre:
Combien l'amour encore embrasoit leur valeur!
Pour leur pere commun ils avoient tous mon cœur;
Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuisable entasse ses victimes;
Et nos rangs écrasés par ses feux renaissans,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumans;
Sur les restes épars de ce vaste carnage
Le glaive a de la flamme achevé le ravage;
Et des Anglois vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon pere enfin reçoit des fers et des secours:
C'est au fils d'Édouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort!... Autant que vous je m'en dois affliger;
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus pere... Ah! ce combat funeste
M'enleve-t-il encor le seul fils qui me reste?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu malgré lui porté par nos soldats
Qu'il inondoit du sang qui couloit de son bras;
Tant qu'il a pu combattre il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire, et son sang a coulé pour la France!
(*à part.*)
Double faveur des cieux qui se répand sur moi:
J'ai donc un fils encore à donner à mon roi!

ALIÉNOR, *à part.*

Dieu! l'admiration a suspendu mes larmes!...
(*à Saint-Pierre.*)
O cœur vraiment françois! ô transport plein de charmes!
Quand Vienne me quittoit pour ses devoirs cruels
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels;
Je le revois toujours dans votre ame intrépide:
Quel cœur auprès de vous peut être encor timide?

SAINT-PIERRE, *voulant sortir.*

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR, *l'arrêtant.*

Demeurez; c'est un soin qu'Aurele a déja pris:
L'Anglois est retiré; son camp paroît tranquille;
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon pere il faut nous occuper:
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins ma frayeur et mon zele
Députent vers l'Anglois un écuyer fidele...
Pardonnez; ses périls, présens à mes douleurs,
Ébranlent mon courage et m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage et brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du trône d'Angleterre,
Veut encor dans Paris hériter de nos rois;
De sa mere avec faste il réclame les droits:
Valois même à ses yeux n'est qu'un prince rebelle...
S'il va punir mon pere en sujet infidele?

SAINT-PIERRE.

Édouard des François cherche à gagner les cœurs,

Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs:
Mais si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre pere éleva comme un fils,
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée,
Lui, l'auteur de vos maux, qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce roi que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul François parjure à son vrai maître!
Que j'aurois à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom est mon opprobre; et ses perfides mains
Ont brisé dès long-tems tous les nœuds les plus saints.
Il outragea l'amour... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie et qui le déshonore:
Quand j'acceptai son cœur il méritoit le mien;
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien:
Mes feux n'empruntoient pas ces ombres du mystere,
Des coupables amours réfuge nécessaire;
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'univers avouer son vainqueur;
Soit que dans les tournois, école de la gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la victoire,
Soit que son bras, vengeur des chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les lis,
Mes chiffres, mes couleurs ornoient toujours ses armes:
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes.

Ah! ce sang étoit pur! En plaignant son malheur
L'amour étoit du moins consolé par l'honneur;
Mais il me faut pleurer dans son triomphe impie
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCENE IV.

SAINT-PIERRE, ALIÉNOR, AMBLÉTUSE.

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Il n'est plus d'espérance, et j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris :
A travers la pâleur qui couvroit son visage
Ses yeux étinceloient du feu de son courage;
A peine de son sang on arrête les flots
Qu'au-devant de la mort il retourne en héros;
Et du brave Mauni repoussant les bannieres,
Il a pour la retraite assuré nos barrieres.
Il vouloit plus; nos soins retiennent sa chaleur;
Imprudence excusable à sa jeune valeur...
(*voyant paroître Aurele.*)
Le voici.

SCENE V.

SAINT-PIERRE, ALIÉNOR, AURELE, *le bras en écharpe, et soutenu par un bourgeois*, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE, *à Aurele, en allant à lui et l'embrassant.*

Viens... Reçois le prix de ton courage,
Mon cher fils ! de mon sang tu fais un digne usage !
(*le pressant sur son cœur.*)
Du plaisir de le voir noblement répandu
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon pere, en ces momens funestes,
Assez pour honorer et vendre cher ses restes,
Et pour tenir peut-être à nos fiers ennemis
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis...
De mes sens trop émus excusez la foiblesse...
(*il s'assied ; son pere le serre dans ses bras.*)
Vos yeux baignent mon front de larmes d'alégresse...
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras,
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas,
Donner, en vrai François, à mon heure derniere,
Mon sang à ma patrie, et mes pleurs à mon pere!
(*à Aliénor.*)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur?

Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur :
Je défendois Harcourt mourant sur la poussiere ;
Un guerrier m'a blessé... J'ai reconnu son frere :
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...
Jugez si le mourant est le plus malheureux !

ALIÉNOR, *à part.*

Ciel, tu veux lui choisir les plus cheres victimes !
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes !

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre, en voyant de loin arriver les chefs des bourgeois.*

Ami, les chefs du peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE, *faisant signe qu'on les laisse entrer.* (*à Aliénor.*)

Rendez-leur votre pere en gouvernant leur zele ;
Que votre sexe en vous ait toujours un modele :
Souverain des François, il peut tout sur leurs cœurs ;
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs ;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la patrie il nous la rend plus chere.
D'un peuple sans espoir éclairez la valeur :
Vous êtes son oracle ; il consulte l'honneur.

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, AURELE, ALIÉNOR, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE, *aux chefs des bourgeois.*

Défenseurs de Calais, chefs d'un peuple fidele,
Vous, de nos chevaliers l'envie et le modele,
Faudra-t-il pour un tems voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines
Depuis que d'Édouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.
La valeur des François dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois, de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglois de l'autre aurore appeloit le retour,
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombans méditoit son passage;
Le jour reparoissoit, et ses regards surpris
Trouvoient un nouveau mur formé des vieux débris:
Ses pieges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin malgré lui contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts, qui n'ont pu vous lasser:
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,

De l'humaine foiblesse ennemis invincibles:
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrieres,
La disette, la faim nous ont ravi nos freres;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux;
Le plus vil aliment, rebut de la misere,
Mais aux derniers abois ressource horrible et chere,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la derniere infortune
Ne nous avoit réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrois avec vous résoudre ma vertu;
Mais l'injuste Édouard nous ordonne le crime;
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime,
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilege autorise ses droits;
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes états
Cet exemple honteux... qu'ils n'imiteroient pas;
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,

Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zele:
Nous mourrons pour le roi pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous ;
Je vous laisse l'honneur de tracer la carriere,
Content que ma vertu s'y montre la premiere.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un chef si généreux.
Mon pere projetoit un noble sacrifice...
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse !
Ah! j'en rends grace au ciel! Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la patrie en cendre:
Songez que cette nuit le vainqueur furieux
Peut au premier assaut se voir maître en ces lieux ;
De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un foible rang couronne nos murailles:
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées
Traîne vos fils sanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur!
Que la mort soit du moins l'asyle de l'honneur!
Vous verrez comme moi vos épouses fideles
Encourager vos mains heureusement cruelles ;
Et pressant dans leurs bras leurs peres, leurs époux,

Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous...
Qu'Édouard n'ait conquis dans une année entiere
Qu'un stérile monceau de cendre et de poussiere;
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnoisse les cœurs dont il s'est séparé;
Qu'il en meure de honte, et que mon digne pere
Me pleure en m'admirant, comme il pleura mon frere;
Enfin qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins que, sans changer de maître,
Cessant d'être François, Calais a cessé d'être.

AURELE, *à part.*

O noble emportement! désespoir de l'honneur
Qui ranime mes sens et passe dans mon cœur!
(*aux bourgeois.*)
Oui, d'un œil inquiet la France nous contemple,
Et son sort désormais dépend de notre exemple!
Il faut, pour relever ses peuples abattus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant insulaire,
Pour ravir notre sceptre à sa race étrangere,
Prouvons-lui que son bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, et non nous asservir.
L'Anglois nous enviera nos sépulcres de flamme:
Si d'une foible argile il affranchit son ame,
S'il brave la nature et l'ose surmonter,
Notre amour pour nos rois peut aussi la domter.

(*il veut sortir, mais il prend la main de son pere et s'arrête.*)

Courons... Mais je verrai par des flammes cruelles
Dévorer cette tête et ces mains paternelles!...
Je ne le verrai point... ils en frémissent tous...
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.

(*il veut encore sortir.*)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

(*aux bourgeois.*)

Demeure... O mes amis, c'est le ciel qui m'inspire:
Vous vivrez; j'ai sauvé des héros que j'admire!
Au monarque, à l'état conservez vos grands cœurs.

(*à Aliénor.*)

Déclarons à l'Anglois vos projets destructeurs;
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,
Et l'or, et ces dépôts de richesse inutile,
S'il nous laisse partir, guerriers, femmes, enfans,
Et porter tous au roi nos services constans.
Je conçois d'Édouard la rage frémissante...
Pour sauver sa conquête il faut qu'il y consente.
Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?
Abandonnons pour lui nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie:
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;
Qu'il remette en nos mains aux combats exercées
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées;

Et qu'en nous y trouvant les Anglois rebutés
Reconnoissent Calais dans toutes nos cités.
(*montrant les bourgeois.*)
Madame, à ce discours vous voyez que la joie,
Comme sur votre front, dans leurs yeux se déploie:
(*à Amblétuse.*)
Partez, brave Amblétuse; allez en sûreté
Au conquérant anglois proposer ce traité.
(*aux bourgeois.*)
Nous, annonçons au peuple un bonheur qu'il ignore.
(*à part.*)
Quel présent je vais faire au maître que j'adore!
(*Amblétuse sort d'un côté, Aliénor et les chefs des bourgeois sortent d'un autre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'HARCOURT.

Dans mes sens soulevés quel tumulte confus!
Je rougis de moi-même et ne me connois plus!
Cité, que je remplis d'infortune et de gloire,
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire....
Cher Harcourt! ô mon frere, à mes yeux immolé!
O mortel vertueux!... à qui j'ai ressemblé;
Sans cesse autour de moi je vois ton ombre errante;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante;
Que de devoirs sacrés, méconnus si long-tems,
Rentrent tous dans mon ame à tes derniers accens!
Ils frappent par ta voix mon oreille éperdue;
Ton sang de tous côtés les retrace à ma vue:
La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlans fermentent dans mon cœur;
Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.

O toi, dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume et d'horreur,
Si la vengeance habite en ton ame outragée,
Viens jouir de mes maux; ils t'ont assez vengée!

SCENE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLOIS.

HARCOURT.

Eh bien! qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas,
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT, *à part.*

Je brûle de la voir... et tremble à son approche:
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.
(*il fait signe à l'officier de se retirer, et l'officier sort.*)

SCENE III.

ALIÉNOR, HARCOURT.

ALIÉNOR, *du fond du théâtre marchant vers le comte sans l'envisager ni le reconnoître d'abord.*

Seigneur, je l'avouerai, d'un monarque vainqueur
Je n'osois point attendre un tel excès d'honneur:
Quoi! pour me rassurer sur le sort de mon pere

(*à part.*) (*haut.*)
Il m'envoie... Ah! grand dieu! c'est Harcourt! Téméraire,
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir?

HARCOURT, *aux genoux d'Aliénor.*

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir:
Ah! calmez un moment cette ardente colere!

ALIÉNOR.

Obéis à ton roi... Parle-moi de mon pere.

HARCOURT.

Édouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR.

Ah!... je peux donc cesser d'entendre tes discours!
(*faisant quelques pas pour sortir.*)
Adieu.

HARCOURT, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine:
Mon amour furieux servira votre haine...
(*l'arrêtant.*)
Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.
(*il met la main à son épée.*)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquoit pour les couronner tous;
Malheureux! meurs encor sans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer, c'est mon unique envie:
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur forcené jusque dans ses remords;
Ce choc tumultueux des remords et du crime

Va m'égarer peut-être au sortir de l'abyme :
Un regard sur moi-même obscurcit ma raison;
Opprobre de l'amour, fléau de ma maison,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire....

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le nom d'Harcourt flétri? Lâche! oses-tu le croire?
Va, le nom des héros par un traître porté
N'arrive pas moins pur à l'immortalité;
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer sans en être obscurcie:
Ta honte est à toi seul; et tes fils glorieux
Oublieront ton néant pour nommer leurs aïeux.
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déja tu couvrois d'une splendeur nouvelle:
De ces fameux Harcourts les mânes empressés
S'attendoient à l'honneur de se voir surpassés;
Ton cœur a démenti sa promesse sublime;
Tu fais de cent vertus les instrumens du crime:
Avec moins de talens ton frere, plus humain,
Lui qui vient de périr peut-être sous ta main,
Offroit à notre amour par un rare assemblage
Le citoyen, l'ami, le guerrier, et le sage;
Utile à sa patrie et fidele à ses rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits;
Contre lui, contre Vienne armant tes bras perfides,
Tes victoires étoient autant de parricides.
Acheve... Ose, cruel! sous ces murs malheureux
Me voir plonger vivante en des torrens de feux;

Cueille ces vils lauriers que l'Anglois veut te vendre
Trempés du sang d'un frere et couverts de ma cendre!

HARCOURT.

Ah! quels traits déchirans vous plongez dans mon sein!
Que d'horreurs! Quoi! mon frere expirer par ma main!
Non... mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrace!
L'ascendant que sur moi vous donnoient vos appas
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas:
En me privant de vous on me rendit rebelle;
Exilé de la France et soupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah! de ses fils absens la France est plus chérie!
Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.
C'est pour elle et pour vous que j'ai tout entrepris;
Ma valeur en vous deux voyoit son plus doux prix!
Édouard sut flatter mon amour, ma vengeance;
Édouard me parut le vrai roi de la France:
Mais le trépas d'Harcourt terrassant ma fureur,
Vient par un coup de foudre éclairer mon erreur.
Sur des morts entassés me frayant un passage
Mon courroux poursuivoit les débris du carnage;
Je m'entends appeler d'une mourante voix:
(*à part.*) (*à Aliénor.*)
Je m'arrête... O mon frere!... A mes pieds je le vois
Me tendant une main déchirée et tremblante;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante;

Ses cheveux tout trempés et sur son front épars
Me laissent avec peine entrevoir ses regards:
Viens, qu'au dernier soupir, viens qu'un frere t'embrasse!
Puisse ma mort du moins m'obtenir une grace!
Le roi perd un soldat; qu'il trouve plus en toi:
Va lui rendre un héros; meurs un jour comme moi.
Je l'embrasse, et son sang est lavé par mes larmes;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes:
On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs:
Votre nom prononcé dans ces momens terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne, et ses durs mépris, tout confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux;
Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la nature!

ALIÉNOR.

Eh bien! ose venger nos maux et tes forfaits.
Je peux tout oublier... viens délivrer Calais;
Rends un malheureux pere à sa fille tremblante,
Et la gloire et la vie à la France expirante:
De quelle ardeur j'irois te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes chevaliers!
Mais, hélas! vaine erreur! songe de l'espérance!
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance;
La faim vient d'énerver un reste de soldats;
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras:
D'ailleurs de tous nos chefs la promesse sacrée

De ces murs à l'Anglois offre déja l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connois l'abyme où je suis entraîné :
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres,
J'ai mis entre elle et moi d'invincibles barrieres;
Mais je puis des François rejoindre les drapeaux...
Que dis-je? eh! pensez-vous qu'à mes sermens nouveaux
L'inflexible Valois rende sa confiance?
Édouard a des droits sur ma reconnoissance;
Sa fidele amitié me livra ses secrets:
Irai-je contre lui m'armer de ses bienfaits,
Moi qui, malgré la voix de son sénat auguste,
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste?
Ah! le comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord;
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son maître!

ALIÉNOR, *voyant paroître beaucoup de monde.*

Qui s'avance en ces lieux? Je vois de toute part
Les chefs des citoyens...

HARCOURT, *appercevant Mauni avec les chefs des bourgeois.*

C'est l'ami d'Édouard,
C'est le brave Mauni que cette garde annonce,
Et qui vient de son prince apporter la réponse.

SCENE IV.

HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI, *aux chefs des bourgeois.*

Rebelles, qui bravez dans Édouard vainqueur
Les droits de sa naissance et ceux de sa valeur,
Si ma main n'arrêtoit les traits de sa colere,
Les supplices seroient votre commun salaire,
A la fureur du glaive il vous livreroit tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleroient sur vous;
Mais il dédaigne enfin une foule insensée
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des lois d'un héros ignorant la douceur
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez: prenez encor l'usurpateur pour maître;
Mais sachez qu'un tel roi n'a pas long-tems à l'être,
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.
D'Édouard cependant la sévere justice
Exige, et j'en frémis, un sanglant sacrifice!
Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
Et par l'impunité j'invite aux attentats;
Le châtiment du crime en détruira l'exemple.
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple...

(*avec embarras.*)

Aux glaives des bourreaux il vient de condamner
Six de vos citoyens, qu'il faut m'abandonner;
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre:
Allez; c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits?

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits!

HARCOURT.

Ah! Dieu!

SAINT-PIERRE, *à part.*

Soutiens, ô ciel, la vertu malheureuse!

AURELE.

O de la cruauté recherche industrieuse!
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même avec le jour veut nous ravir l'honneur!
L'Anglois va doublement repaître sa furie
Du sang de nos guerriers et de notre infamie.
C'est peu pour Édouard d'immoler six héros;
Il veut qu'en les livrant nous soyions leurs bourreaux!
Nous, placer sous le fer les têtes les plus cheres,
Un pere, des amis, nos enfans ou nos freres!
Ah! je frémis d'horreur qu'on ose à des François
Prescrire insolemment de si lâches forfaits!...

(*à Mauni.*)

Qui peut les ordonner les commettroit sans doute;
C'est la honte en ces lieux, non la mort qu'on redoute:

D'un peuple vertueux le courage éprouvé
Par un an de combats doit vous l'avoir prouvé;
Et ses derniers momens vont encor vous l'apprendre.
(*aux bourgeois.*)
Tombons, braves amis, sous notre ville en cendre!
(*à Aliénor.*)
Vous nous l'aviez bien dit, c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre ennemi par cet effort insigne
Du fruit de ses exploits dont il se rend indigne...
(*à Mauni.*)
Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des François ait offert à leur maître.
(*les bourgeois font un pas pour sortir.*)
HARCOURT, *aux bourgeois en les retenant.*
Non, braves citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir;
Je prétends envers vous expier ma victoire,
Et chéri d'Édouard, je vais sauver sa gloire:
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus;
J'emploirai tous mes droits, tout... jusques à mes larmes.
(*avec dépit.*)
C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes;
Mais s'il me rejetoit, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvoit fermer son cœur,

Je confondrai mon sang au sang des six victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des héros...
(*à Aliénor.*)
Mon cœur en vous perdant regrettera la vie;
Mais mon dernier regret sera pour ma patrie.
(*il sort.*)

SCENE V.

MAUNI, ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, AUTRES CHEFS DES BOURGEOIS.

MAUNI, *aux bourgeois.*

Qu'il fléchisse Édouard, il comblera mes vœux!
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer sous un front moins funeste
L'ame d'un chevalier et d'un vainqueur modeste.
Des fureurs de mon roi je gémis plus que vous;
Vingt fois pour les calmer j'embrassai ses genoux;
Sa cour, qu'attendrissoit le respect et l'estime
Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime
En vain pour le fléchir secondoit mes efforts;
Rien ne peut appaiser sa haine et ses transports:
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une loi d'état, un devoir politique;
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,

En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh bien ! le désespoir éclaire mon courage:
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage ?
En courant à la mort d'un visage affermi
Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi ?
Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa patrie:
Un aveugle courage est-il une vertu ?
Qui ne sait que mourir ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglois la fureur nous entraîne;
Allons ensanglanter leur victoire inhumaine;
De notre perte encor forçons-les à gémir:
Si l'on ne peut les vaincre il faut les affoiblir;
Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,
Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe.
Expirons dans leur sang; et que notre pays
En perdant ses vengeurs compte moins d'ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus: vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en héroïnes;
L'épouse d'Édouard et l'altiere Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort:
Allons; il faut armer vos compagnes chéries,
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais
Seront lancés par nous sur le camp des Anglois.
Ah ! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,

Harcourt y mêlera sa fureur légitime...
(*à Mauni.*)
Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la justice enfin ramener le bonheur.
(*les bourgeois veulent encore sortir.*)

SAINT-PIERRE, *retenant les bourgeois.*

François, où courez-vous? quel transport vous égare?
L'héroïsme en vos cœurs ne peut être barbare!...
(*à Aliénor et à Amblétuse.*)
Pardonnez, votre avis est par moi combattu:
Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu;
Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille:
Elle perd quelque éclat et devient plus utile...
(*aux bourgeois.*)
Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre roi;
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi;
Comptables de nos jours au monarque, à la France,
Irons-nous dans l'ardeur d'une altiere imprudence
Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des François à qui l'honneur nous lie;
Mais pour fuir cette honte il est un choix permis:
Je livre le premier... moi-même.

AURELE, *vivement.*

Et votre fils!

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton pere.

AURELE, *en se jetant aux pieds de son père.*

Grand Dieu, qu'en ce moment ma naissance m'est chere !

AMBLÉTUSE.

Patrie, ah ! tombe aux pieds de ton libérateur...
Que dis-je? en la sauvant il lui perce le cœur.
O sacrifice affreux plein d'horreur et de charmes !
(*à Saint-Pierre.*)
En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes...
(*à Mauni.*)
Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels
Aux yeux de votre roi sont les plus criminels;
Ce sont eux les premiers que sa haine menace :
(*montrant Saint-Pierre et Aurele.*)
Après ces deux héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu ! que ne suis-je né dans les murs de Calais !

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglois..
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple;
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple :
Oui...

SAINT-PIERRE.

Madame, arrêtez ! Je conçois votre espoir :
De nos sexes ici distinguez le devoir;
Je puis sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre;
Ceux qui le fer en main défendoient ce rempart
Ont tous droit avant vous aux rigueurs d'Édouard.

(*à Mauni, en lui rendant son épée.*)

De mes jours dévoués, seigneur, voici le gage:
Ce glaive cinquante ans seconda mon courage;
Mais l'âge alloit m'en faire un frivole ornement:
Pouvois-je le quitter dans un plus beau moment?

(*à son fils qui donne aussi son épée à Mauni.*)

La France attendoit plus du tien, mon cher Aurele!
Mais tu vécus assez puisque tu meurs pour elle.

(*Amblétuse remet son épée à un écuyer de Mauni. Tous les chefs des bourgeois mettent la main à leur épée, et paroissent prêts à la donner aussi.*)

Que vois-je, mes amis? à ce concours jaloux
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous!
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du peuple a des droits légitimes:
Venez; à votre gloire il faut qu'il soit admis:
Vos débats généreux au sort seront remis;
En consacrant trois noms, sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix et l'honneur d'y prétendre.
Ce choix fait, vers son roi tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Édouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête...

(*à Aliénor.*)

Adieu. Voyez mon maître, et qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Édouard en ces lieux vous prescrit de l'attendre,

Madame; de vos soins leur grace peut dépendre.
J'ignore ses desseins; mais...

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi?...

(*à Saint-Pierre.*)

Magnanime héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie
Que par des actions que ta grande ame envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur!
Bravez plus que la mort en bravant le malheur!
(*les chefs des bourgeois sortent d'un côté, et Aliénor et Mauni sortent d'un autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLOIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe ville!
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile,
Et je puis dans son sein rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles François:
Les rives d'Albion glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles;
Les vaisseaux ravisseurs, dans ce port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée!
De mes nouveaux états c'est la plus digne entrée!
C'est d'ici que César, triomphant des Morins,
Étonna l'Océan sous l'aigle des Romains,
Et joignit aux Gaulois par le droit de la guerre
Ces Bretons séparés du reste de la terre;

C'est dans le même port que le roi des Anglois
Réunit leur empire à l'empire françois:
Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise;
Confondons pour jamais la Seine et la Tamise...
(*à un chevalier.*)
Vous, au sénat de Londre annoncez mes exploits;
Qu'il juge s'il préside aux triomphes des rois.
(*à tous les chevaliers et aux gardes.*)
Sortez tous.
(*les chevaliers et les gardes sortent, et Edouard retient Harcourt qui faisoit quelques pas pour sortir aussi.*)

SCENE II.

EDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Je te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête;
Ton zele de mon fils guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talens au feu de sa valeur.
Écoute: il faut qu'ici dans l'essor de ma joie
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que sur son trône abandonnant mes droits
J'approuvai le décret qui couronna Valois?
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau prince exigeoit mon hommage:

Devoir honteux dont rien ne pouvoit m'affranchir!
J'en rougis; mais les tems me forçoient de fléchir.
Je parus... Mon rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire:
L'éclat de son empire avec faste étalé
Me montra tous les biens dont j'étois dépouillé;
Mes yeux voyant de près et son peuple et son trône,
De mes pertes confus, dévoroient sa couronne;
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une ame ambitieuse!
Quel tableau! Je sortois de mon isle orageuse,
Climat toujours sanglant par la nécessité
Des querelles du trône et de la liberté;
Où le peuple, rival et tyran de son maître,
Veut qu'il le rende heureux et refuse de l'être:
Dans leurs jaloux débats le prince et les sujets
Divisent par honneur leurs communs intérêts;
Bientôt leur défiance est mere de la haine.
Le chef, pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du corps de l'état néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un sénat téméraire
De son trône avili précipiter mon pere,
Charger, couvrir d'affronts son monarque enchaîné,
Pour recevoir des lois d'un enfant couronné?
Mais que voyois-je en France? un roi, maître suprême,
En qui vous révérez la divinité même;

Des grands que son pouvoir a seul rendus puissans,
Du bras qui les soutient appuis reconnoissans;
Un peuple doux, sensible... une famille immense
A qui le seul amour dicte l'obéissance,
Qui laisse tous ses droits à son pere asservis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils.
(*à part.*)
Valois, trop fortuné! quel roi digne du trône
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne?
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir!
Pour te faire adorer tu n'as qu'à le vouloir!

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous est chere;
De ses peuples aimés vous voulez être pere;
Et je vois sur Calais votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il est dédaigné l'amour devient fureur.
Eh! pourrois-je inventer un supplice trop rude
Pour punir tant d'affronts et tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais à ma poursuite a dérobé Valois;
J'ai perdu sous ses murs la fleur de mon armée,
Et la saison de vaincre en projets consumée:
Aujourd'hui ces vaincus refusant ma bonté,
Haïssent plus mes lois qu'ils n'aiment leur cité;
Et quand j'y vais régner, abjurant leur patrie,
Jusques à l'embraser poussoient la barbarie!
J'allois à leur fureur les livrer sans effroi...

Les dangers d'Aliénor m'ont alarmé pour toi,
Et ces six criminels borneront ma vengeance:
C'est en vain que pour eux tu pressois ma clémence.

HARCOURT.

Eh quoi! vous me flattiez qu'en généreux vainqueur...

ÉDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur!
Ce peuple de mourans, ces déplorables restes
Des foudres de la guerre et des fléaux celestes
Conservoient leur fierté dans des yeux presque éteints;
Sous la paleur encor leurs fronts étoient sereins:
Leur joie a consterné mon armée immobile:
Ils sembloient triompher en fuyant de leur ville:
Un seul tournoit vers elle un regard désolé:
On lui nomme son roi, je le vois consolé.

SCENE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*les six bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI, *à Edouard.*

Par votre ordre, seigneur, j'amene vos victimes.

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

Perfides! qui, long-tems illustrés par vos crimes,

Outragiez le vainqueur et le roi des François...

AURELE, *l'interrompant.*

Vous, leur roi?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des sujets.

(*à Edouard.*)

Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber; ton supplice s'apprête:
Sois sûr que l'échafaud où tu seras livré
Du trône qui m'attend est le premier degré.
Traître! c'est donc par toi, par ta perfide audace
Que ma victoire ici devient une disgrace?
Je veux gagner des cœurs; eh! quel prix est le mien?
Une vaste cité sans un seul citoyen,
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense!

SAINT-PIERRE.

Dans Londre à vos vertus tous les cœurs vont s'offrir,
Valois n'en laisse point en France à conquérir!
Le peuple de Calais instruit votre prudence:
Dussent tous les François s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos cités vous servir
De nouveaux citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zele,
Et bientôt la terreur glace un peuple rebelle.
Mais qui sont ceux de vous dont le sort a fait choix?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wissans, noms obscurs autrefois,
Maintenant immortels aux fastes de l'histoire,
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire
Dont tous nos citoyens se montroient si jaloux.

ÉDOUARD, *avec une surprise mêlée d'admiration.*

Quoi! c'est là ta famille?

AMBLÉTUSE.

Oui, quel honneur pour nous!
Valois sans vos rigueurs n'auroit pu nous connoître;
Et nous allons mourir pleurés par notre maître!

AURELE, *à Édouard, avec vivacité.*

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inouï
Dont par vous seul, seigneur, nos regards ont joui
Quand ce peuple, quittant des demeures si cheres,
L'espoir de ses enfans, les tombeaux de ses peres,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportoit à nos pieds tant d'hommages divers?
O mélange touchant de douleur, d'alégresse,
D'envie et de pitié, d'horreur et de tendresse!
Les femmes, les vieillards nous serroient dans leurs bras;
Leurs fils venoient baiser la trace de nos pas;
Nos visages, nos mains se trempoient dans leurs larmes!
Ah! seigneur, la victoire eut pour vous moins de charmes!

ÉDOUARD, *à part.*

Tout m'étonne et m'irrite! Ah! c'est trop me braver!
De ma juste fureur rien ne peut les sauver!

HARCOURT.

J'en appelle à vous-même, et je prends leur défense.
Vous aviez à mon choix remis ma récompense
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laissoient quelques regrets;
Eh bien! n'ordonnez pas hors des champs de la gloire
Que le sang des François souille encor ma victoire;
C'est là l'unique prix que je veux obtenir
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours! un exil?

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux sont dessillés par la mort de mon frere:
Ah! mon zele pour vous m'a fait son assassin;
Je commandois au bras qui lui perçoit le sein;
Doublement parricide, hélas! ma barbarie
Frappe depuis trois ans le sein de ma patrie;
Les feux qui dévoroient nos moissons, nos cités,
Ont éclairé par-tout mes pas ensanglantés.
Envers vous et Valois pour n'être plus perfide
Je retourne aux climats où le remords me guide;
Je vais près du Jourdain rejoindre ces guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers;
Et le mien...

ÉDOUARD.

Quel transport de votre ame s'empare?

Dans quel oubli honteux la douleur vous égare?
Pleurez la mort d'un frere, et sur-tout ses erreurs.
La patrie à mes yeux coûtoit aussi des pleurs...
Mais quoi! c'est en son chef, en moi qu'elle réside,
(*montrant les bourgeois.*)
Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect que je dois prévenir,
Si j'épargnois pour vous ce maire et ses complices
Je voudrois par leur grace enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas: votre noble remord,
S'il vous rend à mon roi, paye assez notre mort!

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*
(*à des soldats.*)

Sortez... Dans la prison qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.
(*les six bourgeois sortent avec des soldats qui les emmenent.*)

SCENE IV.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à d'autres soldats.*
(*à Mauni.*)
Appelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
Priez-la de vous suivre et de se rendre ici.
(*Mauni sort.*)

SCENE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

HARCOURT, *à Edouard.*
Quoi! seigneur, Aliénor..
ÉDOUARD.
Dans le trouble où vous êtes
Vous répondriez mal à mes bontés secretes;
J'attendois ce grand jour pour les faire éclater:
Vous serez bien ingrat si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut avec prudence
Régler dans vos destins les destins de la France,
Et décider du sort de ces vils citoyens
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.
HARCOURT.
Vous espérez en vain...

ÉDOUARD, *l'interrompant en voyant paroître Aliénor.*

Je la vois.

SCENE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à Harcourt et à Mauni.*

Qu'on nous laisse:

Allez.

(*Harcourt et Mauni sortent. Les gardes se retirent dans le fond.*)

SCENE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ÉDOUARD.

Tant de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célebre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus:
Je viens vous les offrir; ils sont dignes, madame,
Et du profond génie et de la grandeur d'ame
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,

Les miens, ceux de l'état, d'un amant et d'un pere;
Enfin les jours proscrits de ce coupable maire.
(*ils s'asseyent.*)
La victoire, fidele au plus juste parti,
Va traîner à son char mon peuple assujetti.
Déja, laissant par-tout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordonne, et la Seine, et la Loire;
Avant que ma valeur triomphât dans Créci
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli;
Encore une bataille et Paris me couronne:
Mais les premiers François qui, m'appelant au trône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnoissance:
Vous avez sur un pere une entiere puissance;
Son exemple et le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés:
Je mets à ce service un prix inestimable;
J'éleve votre pere au rang de connétable;
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un souverain,
Et vice-roi de France il reçoit votre main.
Londres plus que Paris exige ma présence;
Vous serez mon égale et reine en mon absence.
C'est au trône en un mot que vous pouvez monter:
Mon estime vous l'offre; osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, seigneur... Mais sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un pere.

ALIÉNOR.

Moi, seigneur?
Je ne l'outrage point; j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille;
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerois mon pere et servirois mon roi.
Pour Harcourt, il m'est cher: il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour maître;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre:
Votre maître au respect devoit du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon maître, et vous savez nos lois:
Je respecte Édouard, s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles lois, ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mere?
Est-ce à vous de citer comme loi de l'état
Un abus condamné dans tout autre climat,
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,
Qui pour tout votre sexe est un affront insigne,

Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté
Qui sert également la gloire et la beauté,
Qui, du rang de ses rois bien loin de vous proscrire,
Au-dessus de leur trône éleve votre empire?
Ah! vous nous surpassez dans l'art de gouverner:
Ma mere est le héros qui m'apprit à régner;
De vos trois derniers rois cette sœur magnanime
M'a transmis sur les lis un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais?
Quel autre doit régner sur la France?

ALIÉNOR.

Un François.
Lorsqu'en nommant un roi nos généreux ancêtres
Ont nommé dans ses fils la race de nos maîtres,
Quand des soldats vainqueurs portoient sur un pavois
Le plus vaillant soldat, pere de tous nos rois,
D'un peuple libre et fier qui se donnoit lui-même,
Tel fut le premier vœu, la loi juste et suprême
Que son sceptre en tout tems aux François réservé
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé;
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,
De ce trône à mon sexe interdit l'héritage,
C'est de peur que l'hymen qui doit nous engager,
Ne couronne en nos fils les fils de l'étranger.
Avant vous cette loi contre vous fut portée;
Écrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers
Par trois races de rois et neuf siecles entiers.

Le François dans son prince aime à trouver un frere
Qui né fils de l'état en devienne le pere:
L'état et le monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De là cet amour tendre et cette idolâtrie
Qui dans le souverain adore la patrie;
Sublime passion d'un peuple impétueux,
De l'empire des lis fondement vertueux,
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent souverains envier nos monarques!

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé!
(*à part.*)
C'est moi qu'à cet excès j'aurois dû voir aimé,
Peuple ingrat!... Mais il faut que ta haine fléchisse,
Ou que juste à la fin, la mienne t'en punisse...
(*à Aliénor.*)
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable:
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse vertu, ce préjugé des lois
Qui traite en étranger le pur sang de vos rois,
Vous livrez à la mort ces citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles;
L'honneur de conquérir et votre pere et vous
M'alloit faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, seigneur, la renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe alarmée :
Autant vous déployez de grace et de douceur
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur,
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible :
Mais je ne peux changer. Ces braves citoyens,
Qui mourant pour l'état en sont les vrais soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon ame porte envie ;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie :
Plus qu'eux-même, il est vrai, leur mort me fait frémir,
Je verrai leur courage, il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare ?...
(*aux gardes.*)
Gardes, que sans tarder l'échafaud se prépare.
(*des gardes sortent.*)

SCENE VIII.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, TROUPE DE SOLDATS.

ALIÉNOR, *à Harcourt, en le voyant entrer avec des soldats.*

Ah ! de nos citoyens viens défendre les jours :
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours.

Toi seul les as perdus; et s'ils meurent j'expire.

HARCOURT, *vivement à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire?
La valeur de ce maire et ses rares vertus...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(*à Edouard.*)

Ton arrêt... Jamais à son courage
Je n'aurois pu tracer une leçon plus sage!
Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter;
Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je? votre armée où je porte mes pleurs,
Vous fera malgré vous abjurer vos fureurs;
Ses chefs ne voudront pas que de votre injustice
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse;
Que l'univers accuse un peuple de héros
D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux:
L'Anglois n'obéit plus lorsque son roi l'outrage.
(*à Harcourt.*)
Toi, vers nos citoyens que ta foi se dégage:
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrois vainqueurs, et vainqueurs plus humains.

Songe si de la mort ton bras ne les délivre
Que tu m'as fait serment de ne leur point survivre.
(*elle sort.*)

SCENE IX.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

ÉDOUARD, *à part.*
Quoi! je veux pardonner, on me force à punir!
Je vois par mes bontés tous les cœurs s'endurcir!
(*à Harcourt.*)
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulois vous nommer vice-roi de la France,
Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur:
Elle a refusé tout.

HARCOURT.
Elle l'a dû, seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas! de sa vertu sévere?
Si j'accepte vos dons je vends le sang d'un frere.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort;
Sauvez ces malheureux pour qui mon frere est mort:
Leur supplice est ma honte, et mon cœur le partage.
La mort de Régulus déshonora Carthage...
(*très vivement.*)
Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui:

Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui;
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la patrie.
Vous, sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même, ou vous les admirez:
Votre ame en les perdant gémira la premiere.
Vous démentez le cours de votre vie entiere.
De cet égarement n'osez-vous revenir?
Quel faux honneur encor semble vous retenir?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable.
Un prince y peut tomber sans devenir coupable;
Il l'est si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter et croyez me fléchir?
Vous pensez pour autrui désarmer ma vengeance
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence?
Non, non; avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, ingrat! que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat!... Qu'ai-je reçu pour prix de mes services?
J'aspire à vous sauver d'horribles injustices;
Écoutez ma priere, et c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter
Qu'en défendant, seigneur, ces illustres victimes,
Sur elles près de vous j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grace à refuser ici?

ÉDOUARD.

C'en est trop! réprimez cette audace importune.
Vous avois je mandé lorsque votre infortune
Vint par mes prompts secours relever ses débris?
Vos services dès-lors sont des devoirs remplis;
Votre sang appartient au véritable maître
Qu'un serment libre et saint vous force à reconnoître:
Je le suis, et je sais contraindre au repentir
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir!
(*il sort.*)

SCENE X.

HARCOURT.

Quelle confusion, et quel reproche infâme!
Je ne vis plus... La honte est le néant de l'ame!
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'étranger!
Sitôt qu'il peut déplaire on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte;
La faveur disparoît; les flétrissans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays;
Et, tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure il dévore l'outrage!...
On est juste... Ah! j'invite à marcher sur mes pas:
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats?

Tremblez, foibles sujets qui trahissez vos maîtres !
Un roi punit toujours ceux qu'il a rendus traîtres !
Mais allons voir ce maire, et partageons son sort ;
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort ;
Qu'on dise en apprenant cet effort magnanime :
Il seroit mort moins grand s'il eût vécu sans crime !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente la prison.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, *tous enchaînés.*

SAINT-PIERRE, *à Aurele et aux autres bourgeois.*

O MON fils, mes amis, qui l'eût pensé jamais
Que nous habiterions ce séjour des forfaits?
Ah! sans doute avant nous ces chaînes flétrissantes
Ont courbé sous leur poids les vertus gémissantes!
Mais combien de mortels voudroient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!
(*à part.*)
Que je te dois d'encens, souverain de mon être!
Pour quels brillans destins ta bonté me fit naître!
Si dans l'obscurité tu plaças mon berceau,
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau!
Je vois ce noble éclat étendu sur la France

Des siecles reculés franchir l'espace immense,
Et Calais recevant de vingt peuples jaloux
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
(*à son fils et aux autres bourgeois.*)
Jouissons, mes amis, de notre heure derniere,
Et des fruits qu'elle laisse à la patrie entiere;
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE, *se jetant dans les bras de son pere.*

Ah! que né d'un tel pere un fils s'en applaudit!
Mon ame entre vos bras s'enflamme et s'agrandit:
Voilà comme aux vertus guidant mes pas dociles
Vous saviez m'applanir leurs sentiers difficiles!
J'ai vu leur front sévere avec vous s'embellir;
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir!
Dieu qui place ma mort si près de ma naissance
Vous donne de vos soins la digne récompense!
Que me desiriez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours:
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre.
(*aux autres bourgeois.*)
Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre!
Aux victimes d'état qui livrent leur grand cœur
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur!

SAINT-PIERRE, *lui montrant les bourgeois.*

Ah! j'y crois voir leur sang, le tien qui se confondent;

A tes derniers sanglots mes entrailles répondent...
(*à Amblétuse en montrant Aurele.*)
Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau?
(*avec chaleur à tous les autres bourgeois.*)
Vous qui me connoissez, pardonnez ce murmure;
On pleure sa victoire en domtant la nature:
Jamais un cœur françois ne la peut étouffer;
Mais il en est plus grand d'oser en triompher:
Dans ces combats affreux tout son sang se souleve;
Il marche au sacrifice, il frémit... et l'acheve.

SCENE II.

MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE
ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre en lui prenant la main.*
Je viens, digne François, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'auroit pas attendus:
Nos chevaliers anglois, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage;
S'ils n'offensoient leur prince, au fond de ces cachots
Tu verrois à tes pieds cette cour de héros;
Mais, libre en t'admirant comme en jugeant son maître,
Londres va desirer de t'avoir donné l'être...
(*aux autres bourgeois.*)
Votre amour pour vos lois et pour votre pays

D'un peuple juste et fier enchante les esprits.
L'Anglois est citoyen; et sa raison suprême
Veut qu'une nation se chérisse elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les humains
Se serre en chaque état par d'autres nœuds plus saints.
Je sais que mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre;
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils :
Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde,
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité
Pour ne la point servir dans leur propre cité;
Fils ingrats! vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être!

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons sans fard, mourant pour les François,
Nous espérons laisser des noms chers aux Anglois :
Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'est pas un titre infructueux :
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux.
L'épouse d'Édouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Écossois rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor a pris votre défense,

Et d'un époux qui l'aime implore la clémence.
Vous avez vu leur fils, qui dès ses premiers jours
Éclipse Édouard même au plus haut de son cours;
Héros dans le combat, homme après la victoire,
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire:
Son pere, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci;
La nature et l'amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURELE, *à Saint-Pierre avec transport.*

Mon pere!... ah! vous vivrez!

MAUNI.

Après son noble effort
Vivant, il jouira de l'honneur de sa mort...
(*appercevant Aliénor.*)
Mais je vois Aliénor et ses vives alarmes...

SCENE III.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE ET LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Illustres malheureux, pardonnez à mes larmes:
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens à mes derniers adieux.
Dans la cour du palais, au-dessus de vos têtes,

J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt pâle, tremblant, et les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés;
Sa voix et ses sanglots expiroient dans sa bouche;
Ce seul mot a rompu son silence farouche:
« Ils vont mourir ». Il fuit en m'arrachant le cœur!

MAUNI.

Quoi! rien n'a désarmé le courroux du vainqueur,
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la reine?

ALIÉNOR.

Eh! que peut la pitié sur cette ame inhumaine?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille et fier
Tomber des légions sous la flamme et le fer,
Des débris et des morts couvrir les mers sanglantes,
Enfin des nations pour lui seul expirantes?
Son orgueil s'accoutume à compter les mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels:
Vous mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes:
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprit à s'endurcir?

MAUNI, *à part.*

Ah! tant de résistance irrite mon audace:
Dût mon zele rigide assurer ma disgrace,
Faisons parler enfin la dure vérité;
D'un homme et d'un Anglois montrons la liberté!

SAINT-PIERRE.

Généreux ennemi, qu'allez-vous entreprendre?

Ah! daignez écouter...

MAUNI, *l'interrompant.*

Je ne puis rien entendre:
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous;
Il vous couvre de gloire, et la honte est pour nous!
(*il sort.*)

SCENE IV.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *à Saint-Pierre.*

Ah! du cœur d'Édouard c'est en vain qu'il espere;
Il est inexorable, et tout craint sa colere.
Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats
Qu'il réduit l'Anglois même à murmurer tout bas;
On blâme sa fureur, mais elle est obéie:
Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.
Hélas! votre salut en mes mains fut remis;
Mais je rougirois trop de vous dire à quel prix.

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous auroit vu faire;
N'en parlons plus. Quel est le sort de votre pere?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un foible et doux espoir:

Édouard, consommant ses affreux sacrifices,
Vouloit que ce héros partageât vos supplices...
(*voyant que Saint-Pierre et les autres bourgeois font un mouvement de frayeur.*)
Ah! cessez d'en frémir... attendri par mes pleurs,
Son fils a prévenu ce comble des horreurs;
Par ses soins près du roi mon pere se va rendre,
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connoissez Valois et le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour?
Oui, dût-il pour vous seuls céder une province,
Des sujets tels que vous valent le plus grand prince!
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens;
Et la rançon des rois est due à leurs soutiens!

SAINT-PIERRE, *à part.*

Inspire mieux mon maître, ô puissance céleste,
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste!
(*à Aliénor.*)
Partez: opposez-vous à ce dangereux soin;
Qu'on permette ma mort; l'état en a besoin.
Vous voyez cette guerre, en disgraces féconde,
De nos débris fameux couvrir la terre et l'onde:
Chez les François toujours l'excès du sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand;
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite et hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas! ils ont pensé

Que le siecle est déchu, que leur regne est passé;
Mais qu'il s'éleve enfin dans cette erreur commune
Une ame inébranlable aux coups de l'infortune,
Digne de nos aïeux et de ces tems si chers
Où les lis florissans ombrageoient l'univers,
Et vous verrez soudain par-tout ce peuple avide
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide;
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,
Son noble enthousiasme embrasera les cœurs;
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le sort par leur constance extrême,
Et peut-être à l'état rendront un plus beau jour
Que ces jours qu'ils croyoient regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va par-tout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE, *à Aliénor.*

Bien plus; si du destin les nouvelles rigueurs
Chez nos neveux un jour ramenoient nos malheurs,
Du héros de Calais l'impérieux exemple
Que la gloire à leurs yeux offrira dans son temple,
Jusques au fond des cœurs attendris et confus
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus,
Et dans les citoyens du rang même où nous sommes
Déployer le génie et l'ame des grands hommes:
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais,
Et qu'après un long cours de siecles et d'années

De sa patrie encore on fait les destinées !

ALIÉNOR.

O courage, ô vertu, dont l'héroïque ardeur,
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur !
Ils font presque approuver à mon ame ravie
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie !
Valois leur devra tout ; et souvent en effet
Le sort des souverains dépend d'un seul sujet.
Harcourt trahit son prince et d'Artois l'abandonne ;
Un maire de Calais raffermit sa couronne !...
Quelle leçon pour vous, superbes potentats !
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui sous l'oppresseur loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire...
(*aux bourgeois.*)
Malheureux ! fiez-vous aux fureurs d'Édouard,
Les offres de Valois arriveront trop tard !

SCENE V.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLOIS.

L'OFFICIER, *à Aliénor.*

Madame, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a signé cet arrêt exécrable :

(*montrant les six bourgeois.*)
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à la femme de sa suite.*

Fuyons... Soutenez-moi... la force m'abandonne;
L'appareil de leur mort me suit et m'environne.
(*à Saint-Pierre en se jetant dans ses bras.*)
Mon pere, pardonnez, je tombe dans vos bras:
Recevez ce doux nom que je vous dois, hélas!
Vous m'avez inspiré la vertu...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Le courage!

ALIÉNOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'usage!
Pleurer ceux qu'on admire est-ce les offenser?
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser!
Quoi! le fer va frapper le fils auprès du pere
Sur les corps expirans de leur famille entiere!...
L'horreur glace mes sens et m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la derniere fois.
(*Elle sort avec la femme de sa suite.*)

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE,
LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE, *à l'officier.*

Faut-il vous suivre?

L'OFFICIER.

Hélas! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE, *à l'officier et aux gardes qu'il voit tous en pleurs.*

Anglois! vous pleurez tous?

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiser le mien... Quel surcroît de douleurs
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs!

SAINT-PIERRE, *à son fils et aux autres bourgeois, en entendant venir quelqu'un, et en les embrassant l'un après l'autre.*

On vient. Embrassons-nous. Je marche à votre tête...
Martyrs de la patrie! allons, la palme est prête!
(*il fait quelques pas pour sortir, et s'arrête en voyant paroître Harcourt.*)
Mais que nous veut Harcourt?

SCENE VII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'officier et aux gardes.*
Sortez, braves guerriers:
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.
(*l'officier et les gardes sortent.*)

SCENE VIII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et aux autres bourgeois.*
(*à part.*)
François!... Ah! de ce nom ne pourrai-je être digne!
(*à Saint-Pierre.*)
Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne:
Oui, j'ai perdu mon frere, et vous, et mon pays...
(*montrant sa main.*)
Cette main fume encor du sang de votre fils...
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace...
(*montrant Aurele.*)
De ce jeune guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT-PIERRE, *à part, avec joie.*

Ciel !

HARCOURT.

Il seroit affreux que du commun malheur
Une seule famille épuisât la rigueur !

SAINT-PIERRE.

Quoi ! quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice?

HARCOURT, *vivement.*

Sans doute un autre y court avec plus de justice !
(*à Aurele.*)
Partez, l'échange est fait, marchez au camp françois :
Il n'est pas loin du nôtre, et vos guides sont prêts:
Allez; et renonçant à des vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles:
Vous pourrez dans une heure assurer à mon roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURELE, *à Saint-Pierre.*

(*à Harcourt.*)
Mon pere !... Non, seigneur... Qui? moi, que j'abandonne...

HARCOURT.

C'est au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne;
Partez.

AURELE, *avec fureur.*

Quel est celui dont l'injuste vertu
S'offrant pour me sauver...

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnois-tu?
C'est Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi?...

SAINT-PIERRE.

Vous-même; oui, je lis dans votre ame;
J'y surprends un projet que j'admire et je blâme:
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas...
Vous trompez Édouard... vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien! s'il étoit vrai ce projet équitable,
Qui, sauvant l'innocent, dévoueroit le coupable?...

AURELE, *l'interrompant.*

Quoi! je consentirois?...

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

Vous oseriez-penser?...

HARCOURT, *l'interrompant impétueusement en montrant Aurele.*

Il doit y consentir... vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus; j'entreprends de les vaincre.
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre,
Le tems presse; écoutez. Ce n'est point vous, hélas!
Intrépide vieillard, que j'arrache au trépas:
L'honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, et sans vous s'accomplisse;
Je le sais; mais ce fils qu'au milieu des tourmens
Un zele aveugle immole à la fleur de ses ans,
Lui que dans votre cœur réclame la nature,
Lui, ce héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos guerriers s'annonce avec éclat,

Vous devez ses vertus aux besoins de l'état.
Choisissez entre nous comme choisit la France:
Croyez-vous qu'un moment sa justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour?
Mourant sans votre fils votre gloire est la même;
Et si vous m'admettez à cet honneur suprême,
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous;
C'est un laurier de plus pour la France et pour vous.
Songez sur-tout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage:
Avec combien d'ardeur on verra nos François
Suivre aux combats le fils du héros de Calais!
Pour ses heureux talens quelle vaste carriere!
Ah! voyez-le venger sa famille et son pere;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des chevaliers,
Et fonder de héros une race nouvelle,
Digne dans tous les tems d'une source si belle,
Se vouant d'âge en âge à la gloire des lis,
Et que vous immoliez dans ce vertueux fils.

(*voyant que Saint-Pierre s'attendrit.*)

Eh bien! ce tendre espoir vous arrache des larmes...
(*avec transport, à Aurele, en lui présentant son épée.*)
Pars: accepte ce fer; rend l'honneur à mes armes!

AURELE.

Moi, tromper Édouard, fuir et me parjurer?
De mon pere expirant oser me séparer?
Moi qui m'étois flatté qu'une pitié soudaine

Voyant tomber ma tête épargneroit la sienne?

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens!

AURELE.

Je soulage mes maux en partageant les siens!

HARCOURT.

L'espoir de le venger...

AURELE.

L'horreur de lui survivre...

HARCOURT.

Te défend de mourir!

AURELE.

Me contraint à le suivre!

HARCOURT.

Malheureux!... mais nos jours sont le bien de l'état!

AURELE.

Vivez donc en héros; moi je meurs en soldat!
Les besoins de l'état demandent un grand homme:
La France vous regarde et la gloire vous nomme!

SAINT-PIERRE.

(*à Harcourt.*)

Mon fils, mon digne fils! Calmez ces vains transports:
L'aveugle désespoir égare vos remords,
Seigneur... Eh! se peut-il que votre ame séduite
Pense qu'envers mon roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'état et lui
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime!...
Ah! loin de réparer, c'est consommer le crime!

Allez sauver la France, et d'une heureuse main
Retirer tous les traits dont vous perciez son sein!
Que je rende en mourant à cette auguste mere
Le plus grand de ses fils et le plus nécessaire!
De nos jeunes François l'imprudente chaleur
Des vertus du guerrier n'a plus que la valeur;
Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,
Vous réglez d'un coup-d'œil les destins de la terre:
Par une longue étude et d'assidus travaux
Vos talens ont surpris les secrets des héros;
Ramenez dans nos camps cette noble science,
L'ame du vrai courage et l'œil de la prudence,
Cet art, qu'apprit de vous notre injuste vainqueur...
Allez; que mon pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée;
Expirez d'igne d'elle après l'avoir vengée!

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCENE IX.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*
(*montrant les bourgeois.*)

Seigneur, l'ordre est venu... Je les mene à la mort.

HARCOURT, *à Saint Pierre et à son fils.*

Vous triomphez, cruels! votre affreuse constance
Me ravit sans retour ma derniere espérance...
Mais avant votre mort venez voir mon trépas.
(*il sort furieux.*)

SCENE X.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE, *à Harcourt, qui est sorti.*
(*à Aurele.*)

Vivez pour votre roi! Viens mourir dans mes bras!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD.

J'AI pesé vos raisons, j'en conçois l'importance.
Souvent la politique invite à la clémence:
J'excuse dans Harcourt une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur;
Sans vous par son orgueil ma colere allumée
L'eût dépouillé du rang de chef de mon armée;
Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du trône de la France:
Ces superbes vaincus échappés à mes lois
Iroient par-tout apprendre à rejeter mes droits;
Sur ce maire employons mon heureuse industrie.
Je connois le vulgaire, il chérit peu sa vie
Lorsqu'en un sort obscur il la voit consumer;
Mais s'il peut être grand, il commence à l'aimer:

Je sais ses préjugés, et l'art de les détruire;
Tel brave les tourmens qu'un bienfait peut séduire;
Et les rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers humains, nés et nourris loin d'eux.
Ce maire a vu de près l'appareil du supplice;
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse...
O mon roi! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier; redoutez vos transports!
(*il sort en faisant entrer Saint-Pierre.*)

SCENE II.

ÉDOUARD, SAINT-PIERRE, GARDES.

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Viens, superbe ennemi, qui prends pour l'héroïsme
Le courage insensé d'un ardent fanatisme;
Un monarque indulgent qui chérit les vertus
Daigne dans tes pareils en respecter l'abus:
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,
Veut à ton choix enfin laisser ta destinée,
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent à t'éclairer.
Ouvre les yeux: j'ai fait recueillir dans mes tentes
De tes concitoyens les troupes défaillantes;
Victimes de la faim et d'un farouche orgueil,

Ils tomboient, les chemins devenoient leur cercueil;
Pour aller jusqu'au roi que leur cœur me préfere,
Il faut que ma bonté soutienne leur misere:
Déja ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paroissent attendris:
Tu pourrois, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville;
Tes jours sont à ce prix: ton grand cœur plaît au mien,
Et mon fils se promet d'être l'ami du tien;
Cede au tems, au vainqueur que seul tu dois connoître;
Laisse au sort des traités à fixer ton vrai maître:
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter?
Quels grands sur l'échafaud te prendront pour modele?
Va, les seuls rois heureux ont une cour fidele;
Et si je regne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un criminel obscur que la loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai desiré pour prix de mon courage
Le bien de mon pays, sa gloire, et son suffrage;
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses lois:
Vos armes cependant sont loin de les détruire;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire:
Oui, sur ma nation, sur son génie ardent
D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant:
Mais le coup est porté; si jamais ma foiblesse
De mes premiers efforts démentoit la noblesse,

Le sentier de l'honneur que mes pas ont tracé
Par mon lâche retour ne peut être effacé.
Vos bontés sur les cœurs obtiennent quelque empire;
Mais le François combat l'ennemi qu'il admire!...
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits;
Ils voudront en vainqueurs les rendre à vos sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime?...

SAINT-PIERRE.

J'aurois votre faveur, et perdrois votre estime:
Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure et sacrée
Qu'à Valois votre bouche et la mienne ont jurée?
Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir...
(*à part.*)
Dieu! que la politique avilit la couronne!
Que la probité simple honoreroit le trône!...
(*à Edouard.*)
Valois de ses sermens ne sait point s'affranchir;
Trompé par ses rivaux est-ce à lui d'en rougir?
Eh! comment à mon roi deviendrois-je infidele
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modele?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh bien! cours au trépas que tu sembles chercher:
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher!
A la rebellion tu joins encor l'outrage;

Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton fils expiré
Repaisse avant ta mort ton œil dénaturé!
Toi seul es son bourreau; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître!

SAINT-PIERRE, *tremblant, à part.*

O mon fils, quel moment pour ce cœur paternel!...
(*reprenant sa fermeté.*)
Mais tu souffrirois plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain!

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre et menace et promesse:
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse!
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'univers,
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts:
On regarde Édouard conseillant l'infamie,
Pour corrompre un sujet épuisant son génie;
Quel mortel de mon sort ne seroit pas jaloux?
Vous me forcez, seigneur, d'être plus grand que vous.

SCENE III.

ÉDOUARD, SAINT-PIERRE, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

Gardes, qu'avec les siens on le traîne au supplice!
(*quelques gardes emmenent Saint-Pierre.*)

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES, UN HÉRAUT D'ARMES, *tenant à la main une lettre.*

ALIÉNOR, *à Mauni en voyant emmener Saint-Pierre.*
Ah! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice!
(*Mauni sort.*)

SCENE V.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, UN HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Edouard.*
Par votre ordre, seigneur, je quittois ces remparts;
(*montrant le héraut d'armes.*)
Ce héraut de Valois a frappé mes regards,
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos otages:
Nous ignorons du roi le généreux dessein...
(*montrant la lettre que tient le héraut d'armes, qui la présente à Edouard.*)
Lui-même en cet écrit l'a tracé de sa main;
Mais on sait seulement qu'une offre inespérée
De ses sujets proscrits rend la grace assurée.
ÉDOUARD, *prenant la lettre et la lisant haut.*
« Toi qui, t'osant nommer le vrai roi des François,

« Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône,
« Si tu veux épargner les héros de Calais,
« Je t'offre les moyens d'acquérir ma couronne;
« Viens seul avec moi seul, par un noble combat,
« Finir tous les malheurs de nos sujets fideles:
« Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'état;
« En dignes chevaliers terminons nos querelles ».
(*à part, avec transport.*) (*aux gardes.*)
Tous mes vœux sont remplis! Qu'on brise l'échafaud!
(*montrant le héraut.*)
Que de riches présens on charge ce héraut:
Rendez-lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne...
Valois mérite enfin de disputer mon trône!...
Va; qu'il choisisse l'heure et fasse ouvrir le champ:
Cours; je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, *au héraut.*

Arrête!... Il faut apprendre aux François qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent....
(*à part.*)
Peuple, ton souverain veut s'exposer pour toi,
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi!...
(*à Edouard.*)
Non, seigneur, ce cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre empire...
(*appercevant le comte de Melun.*)
Mais Melun dans ces lieux?

SCENE VI.

EDOUARD, MELUN, ALIÉNOR, MAUNI, LE HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Melun.*

Ah! comte, savez-vous
Pour quel dessein le roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystere;
Et j'accours, sur le cri de notre armée entiere,
Désavouer du roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.
(*à Edouard.*)
Oui, prince, c'est en vain qu'il ouvre la carriere;
Tous nos cœurs à Valois serviront de barriere!
Non pas que le succès alarme nos esprits;
Mais pour mon roi vainqueur voyons-nous quelque prix?
Quand il vient hasarder le sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?
Avez-vous consulté votre sénat jaloux?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;
Mais, seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare et prodigue du sien:
D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?

Peut-il à d'autres rois transporter sa couronne,
Aux mains d'un étranger l'exposer aujourd'hui?
La loi qui fait le prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe et ses fils même,
Vainement votre front attend son diadème;
Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des François ont des droits avant vous:
Je parle au nom des grands, du peuple et de l'armée;
Mes devoirs sont remplis.

(*il sort avec le héraut d'armes.*)

SCENE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à part et furieux.*

O colere enflammée!
L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur!
Ingrate nation, qu'a chéri mon erreur,
Je vais justifier l'horreur que je t'inspire:
Qui ne peut te soumettre osera te détruire.
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble! je régnerai sur leurs sanglans débris!
C'est ici le dépôt de vengeance et de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine;
Je ferai de la France un plus affreux désert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert:

On verra sous les coups d'un vainqueur et d'un maître
Dans la flamme et le sang vos cités disparoître!
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers
Des nuages de cendre obscurcissent les airs!...
(*à Mauni.*)
Qu'immolés à l'instant ce maire et ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices!
(*il tombe dans un fauteil tout hors de lui.*)

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je.

ALIÉNOR, *à part.*

O transports pleins d'horreurs!
Altiere ambition, voilà donc tes fureurs?
Tu fais de l'homme un tigre; et ta rage effrénée...

ÉDOUARD, *s'appercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mene à la mort!

MAUNI, *avec fermeté et noblesse.*

J'ai suivi vos drapeaux
Pour guider vos soldats et non pas vos bourreaux:
Seigneur, je vous l'ai dit, et vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur je chéris votre gloire;
L'Anglois n'est point esclave en vous devant sa foi:
Vous m'avez confié la gloire de mon roi;
C'est un dépôt sacré dont j'aimois à répondre;
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

ÉDOUARD, *toujours assis.*
(*à un officier des gardes.*)
Téméraire! sortez... Vous, allez m'obéir.
(*Mauni sort d'un côté, et l'officier sort d'un autre.*)

SCENE VIII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ALIÉNOR, *à Edouard.*
Harcourt vous abandonne, et Mauni va vous fuir!
(*à part.*)
O maire de Calais, sois sûr de ta vengeance:
Ton rival de ta mort va répondre à la France!
ÉDOUARD, *se levant.*
Comment? ce vil sujet vous l'égalez à moi?
ALIÉNOR.
Un sujet vertueux s'immolant pour son roi,
Vaut bien un roi, seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrasant l'univers pour une ombre de gloire!
Vous, vassal de la France et sujet de Valois,
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux lois!
Par vos rebellions les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine!
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel!
Né pour être l'exemple et l'amour de la terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre;

Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des siecles de malheurs!

SCENE IX.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT, *à Edouard.*

Édouard, j'ai rendu vos fureurs légitimes;
Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes:
Elles sont maintenant près du camp de mon roi.

ÉDOUARD.

Perfide! oses-tu bien...

ALIÉNOR, *à part et avec joie.*

Il est digne de moi!

ÉDOUARD, *à Harcourt.*

Quoi! ces François si fiers qui bravoient le supplice
S'abaissent pour le fuir au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non:.. je les ai trompés sans paroître à leurs yeux:
A peine le héraut est entré dans ces lieux,
J'ai publié, seigneur, qu'en vos mains apportée
A l'instant leur rançon venoit d'être acceptée;
J'ai supposé votre ordre et hâté leur départ:
Avant Melun lui-même ils quittoient ce rempart;
Votre armée autour d'eux chantant leur délivrance,
Confirmoit leur erreur et servoit ma prudence...

(*on entend des cris d'alégresse.*)

Entendez-vous ces cris?... tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçois en vous.
Pour ces infortunés je vous donne ma vie :
Qui causa leur malheur pour eux se sacrifie ;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux,
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux.

ÉDOUARD.

Tu les as mérités!

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zele
Vient de vous épargner une honte éternelle,
Mais, lorsque trahissant mon prince et mon pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis...
(*à Aliénor.*)
Ah! j'en pleure de honte!... Ah! dites à mon maître
Que je meurs son sujet et digne enfin de l'être!...
(*avec transport.*)
J'abjure entre vos mains le serment détesté
Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté.

ÉDOUARD.

Traître! qui m'as promis comme au roi légitime...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le parjure est vertu quand on promit le crime!

ÉDOUARD.

Votre amour fait son crime et sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire et non à mon amour...

Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance;
Il ne fut point son guide, il est sa récompense!...
(*à Harcourt.*)
Cher Harcourt, je te rends et te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante et mourrai près de toi!...
(*appercevant les six bourgeois qui reviennent se remettre entre les mains d'Edouard.*)
Que vois-je?

ÉDOUARD, *à part.*

Ciel!

SCENE X.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'est vous?

SAINT-PIERRE.

J'ai su votre artifice...
(*à Edouard.*)
Et vous voyez, seigneur, si j'en suis le complice.
Nous marchions regrettant un glorieux trépas:
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas;
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée
De soupçons importuns ont rempli ma pensée:

J'ai pressé sa franchise : à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité...
(*à part.*)
O mon roi! quel amour! quels exemples sublimes!
(*à Edouard.*)
Tu hazardois tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,
Vous connoissez enfin le maître et les sujets.

ÉDOUARD, *à part.*

Je demeure interdit.
(*il s'appuie sur un fauteil.*)

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah! la mort nous rassemble...
Vous ne trahirez pas tous mes desirs ensemble !...
(*à Aliénor.*) (*prenant la main de Saint-Pierre.*)
Adieu.... Marchons, amis.
(*il fait un pas en silence avec les six bourgeois.*)

AURELE, *à part, regardant Edouard et son pere.*

Je cede à mon effroi!...
(*à Edouard en se jetant à ses pieds.*)
Seigneur!...

SAINT-PIERRE, *à part en se retournant.*

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi!

AURELE.

Oui, j'ose demander, c'est ma seule priere...
(*à Edouard.*)
De mourir le premier, loin des yeux de mon pere!

Seigneur, songez au vôtre. Ah! quand des fers brûlans
Étoient prêts de percer et d'embraser ses flancs,
Si tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, *le venant relever.*

Leve-toi... je rougis...

ÉDOUARD, *à part.*

Où suis-je? et quel murmure,
Quels cris attendrissans jette en moi la nature?

ALIÉNOR.

Ah! seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix!
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois!

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée!
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée!
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fiere ambition m'alloit conduire au crime...
Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime!...
Ah! je veux me punir... je le veux... je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois!...
(*aux six bourgeois.*)
Mais n'importe... Vivez, ô genereux courages!...

AURELE, *à Saint-Pierre.*

Mon pere!

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

De la paix soyez les premiers gages;
Allez... Si vos vertus ont aigri mon courroux,
Du roi que vous servez on peut être jaloux:
(*à Harcourt.*)
Toi, qui les a sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'honneur; je te rends à toi-même:
Retourne vers ton roi; qu'il juge par ce don
Si de son ennemi je veux garder le nom.
En vain depuis trois ans la fortune l'accable:
Un peuple si fidele est un peuple indomtable.
Lorsque sur les François je prétendis régner,
Je cherchois leur amour que j'espérois gagner;
Mais il faudroit les vaincre en tyran sanguinaire:
S'il n'est un don des cœurs le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur trône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnois!
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment anglois!

ÉDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnoître:
Je veux faire aux François regretter un tel maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus attendez des François
Respect, estime, amour, et non de tels regrets.
Daignez en ce moment recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;

Mais je vais vous devoir le bien de mon pays:
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR, *à Edouard.*

Grand prince, avec mon roi que de nœuds vous rassemblent!
Le ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent:
Ah! de l'humanité rétablissez les droits!
A l'Europe tous deux faites chérir ses lois;
Que par vous des vertus cette mere féconde
Soit la reine des rois et l'oracle du monde!

FIN DU SIEGE DE CALAIS.

EXAMEN

DU SIEGE DE CALAIS.

La perfection des détails dans les ouvrages de génie naît toujours de la grandeur et de la justesse des conceptions premieres. De Belloy, qui avoit beaucoup d'esprit, a connu mieux que personne le secret des petits moyens négligés par nos grands maîtres ; et l'on peut dire de lui qu'il jugeoit à la fois chaque scene de ses tragédies et l'émotion que les spectateurs en recevroient. Cette maniere de travailler a son avantage dans un siecle où le parterre joue volontiers sur les mots, parodie plus aisément qu'il n'admire : elle prévient les chûtes ; mais il est certain qu'elle s'oppose aux succès durables. Il faut à l'auteur dramatique, tant qu'il compose, une confiance illimitée dans ses forces : cet art de tirer parti des moindres circonstances, de calculer tous les effets, peut quelquefois couvrir la foiblesse du poëte, sans jamais remplacer le mérite des caracteres bien développés et des passions peintes avec chaleur et vérité. Ceux qui ont jugé avec le plus de sévérité le style de de Belloy lui ont accordé le talent assez rare de bien concevoir un plan et de conserver la vraisemblance au milieu de la multiplicité des évènemens : sous ce double rapport il

l'emporte sur tous les tragiques du second ordre qui ont fondé le succès de leurs ouvrages sur les coups de théâtre.

La premiere idée du siege de Calais est belle, et l'adresse avec laquelle l'auteur a traité son sujet laisse à peine deviner combien il étoit difficile en mettant des bourgeois sur la scene de les élever à toute la hauteur de la tragédie. Le poëte a agi avec beaucoup d'habileté en éloignant le gouverneur de la ville, qui ne pouvoit partager le dévouement du maire de Calais sans l'affoiblir, ni en être simple spectateur sans humiliation : il ne falloit pas moins d'art pour mettre l'héroïsme du côté de la bourgeoisie, la trahison du côté de la noblesse, c'est-à-dire pour opposer Eustache Saint-Pierre au comte d'Harcourt, sans choquer la premiere classe de la nation. Remarquons ici à l'honneur de de Belloy qu'il tira de cette difficulté même un rôle neuf et véritablement dramatique. Harcourt, abandonnant son roi et portant à l'ennemi un grand nom, un grand courage, flattoit les souvenirs de ces antiques maisons qui rivaliserent souvent en puissance avec le chef de la nation ; Harcourt repentant et réduit à envier le sort de sujets fideles condamnés à périr sur l'échafaud pour avoir trop bien servi leur roi et leur patrie, fait impression sur tous les cœurs : cette combinaison est admirable, et prouve qu'en traitant un sujet national l'auteur sentit qu'il devoit par-dessus tout conserver les mœurs et les caracteres du tems. Jetez quelques maximes philoso-

phiques contre la naissance au milieu de scenes pareilles, et le pathétique s'évanouira. Nous faisons cette observation pour répondre à Diderot, qui, en admirant le sujet du Siege de Calais, affirmoit avec son assurance ordinaire que de Belloy n'avoit pas su en tirer parti: il est certain que l'occasion étoit belle pour déclamer contre ce que les philosophes apellent des préjugés; mais comme les déclamations ont toujours un côté faux, la moindre réflexion auroit suffi pour apprendre aux spectateurs que la prétention d'élever un ordre aux dépens de l'autre étoit une erreur dans le système monarchique, et une faute contre le bon sens, puisque le roi n'en étoit pas moins servi fidèlement par toute la noblesse de France, quoiqu'il fût abandonné par Harcourt. Le rôle de ce jeune mécontent reste beau, parceque son repentir naît à l'aspect d'un grand dévouement: il est théâtral, parcequ'aucun François ne l'humilie, excepté Aliénor; mais c'est une femme, une femme qu'il aime; et l'auteur, qui n'a tiré aucun parti de cet amour, ne semble l'avoir indiqué qu'afin qu'Harcourt pût écouter des reproches en amant, et non en guerrier: distinction parfaite, et qui confirme ce que nous avons dit de la maniere avec laquelle de Belloy calcule toutes les situations de ses pieces.

On a beaucoup critiqué le rôle d'Aliénor; on ne doit pas oublier cependant qu'une femme seule pouvoit conserver toute l'indépendance de son esprit devant le vainqueur de Calais, qui n'auroit sans doute

supporté d'aucun habitant de cette ville les objections qu'Aliénor se permet de lui faire. M. de La Harpe trouve déplacé qu'Édouard entre en discussion sur la loi salique avec cette jeune fille : je crois la critique sévere, si on n'oublie pas que le sujet de la guerre étoit cette loi même ; qu'elle devoit conséquemment occuper tous les esprits ; qu'Édouard en refusant de la reconnoître parcequ'elle nuisoit à ses prétentions, étoit intéressé à nier son existence, tandis que ceux qui se battoient pour Philippe de Valois n'avoient pas un intérêt moins vif à soutenir la légitimité de cette coutume : l'expérience nous a suffisamment démontré que les conversations politiques ne sont étrangeres à aucun état, à aucun sexe dans les évènemens qui embrassent les affections de tous ; et nous croyons qu'il est plusieurs fois arrivé à M. de La Harpe lui-même de parler d'objets plus importans encore que la loi salique avec des femmes de l'âge d'Aliénor, à laquelle d'ailleurs l'auteur ne fait rien dire qui ne soit raisonnablement dans sa position. Mais ce qui est fondé en raison n'est point toujours dramatique ; et on est forcé de convenir que la piece languit pendant ces discussions politiques, quoiqu'elles ne soient pas déplacées dans un sujet tel que le Siege de Calais : si elles sont froides, si elles nuisent à l'intérêt, c'est la faute de l'auteur qui n'a mis que du raisonnement, de l'exaltation patriotique où il pouvoit mettre de la sensibilité. Cette observation nous conduit à faire remarquer dans le rôle d'Aliénor un véritable défaut, et le seul

qu'on ne lui ait pas reproché; il est trop mâle : en général on n'aime point à voir les femmes vaincre si aisément la foiblesse naturelle de leur sexe; et nous croyons qu'Aliénor seroit bien plus intéressante si, au lieu de braver Edouard, elle eût cherché par des pleurs à sauver les victimes, et si le sacrifice de son amour lui coûtoit plus de regrets. La grandeur d'ame chez les femmes ne paroît jamais plus étonnante et plus dans la nature que lorsqu'elle naît en elles du désespoir même de ne pouvoir triompher par la douceur : Racine est le premier de nos poëtes tragiques qui ait su tirer parti de cette observation. L'enthousiasme patriotique d'Aliénor égale l'enthousiasme des héros de la piece : c'est un défaut; l'esprit cesse de regarder comme extraordinaire ce qui peut être si facilement le partage de plusieurs. Le moment où Harcourt vient dans la prison prendre la place du fils d'Eustache Saint-Pierre est d'un grand effet, et le dialogue a toute la chaleur qu'exige un pareil dévouement : le retour des bourgeois offre une des plus belles situations qu'il y ait au théâtre. On a prétendu que dans cette piece l'intérêt étoit partagé : cette critique n'est pas fondée, puisque tous les rôles, quoique nombreux, ont une liaison intime avec le sujet de l'ouvrage, et qu'ils servent par des moyens différens à faire ressortir l'héroïsme des principaux personnages.

Le style offre souvent des beautés, mais il est inégal. L'auteur s'étoit fait un système de renfermer beaucoup de choses dans peu de vers; ce qui le rend dur lorsqu'il

réussit, et ne sert qu'à le faire paroître plus diffus lorsque l'expression juste lui manque. En prenant pour épigraphe ce passage d'Horace,

Vestigia græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta,

de Belloy n'auroit pas dû oublier que le poëte latin ajoute : « Et peut-être l'Italie ne seroit-elle pas moins « célebre par les ouvrages d'esprit que par la valeur et « les armes, s'il n'en coûtoit trop à nos poëtes pour se « donner la peine et le tems de limer leurs écrits ». Pour balancer la gloire des maîtres de la scene, il ne suffit pas de prendre des sujets françois ; il faut atteindre à la perfection de leur style : mais le premier but de l'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même, fut d'offrir à la nation le plaisir de s'intéresser pour elle-même. Il est beau de concevoir un pareil projet, et de l'exécuter de maniere à mériter l'estime de ses contemporains et de la postérité.

FIN DE L'EXAMEN DU SIEGE DE CALAIS.

GASTON

ET BAYARD,

TRAGÉDIE

De DE BELLOY,

Représentée pour la premiere fois
le 24 avril 1771.

Manibus dabo lilia plenis...
His saltem accumulem donis et fungar inani
Munere.

VIRG.

PRÉFACE.

La nation aime qu'on lui retrace ses grands hommes, et j'ai éprouvé que la douce satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs portraits la rend moins difficile sur les talens du peintre. L'accueil sans exemple dont elle a honoré le Siege de Calais m'a imposé la loi de consacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection si marquée : mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir du premier de mes plaisirs. Quel seroit mon bonheur si l'amour de la patrie, cette passion sublime qui a donné tant de héros à la France, pouvoit élever assez mon ame pour leur donner un poëte digne de les célébrer !

OBJET MORAL DE CETTE TRAGÉDIE.

Après avoir tracé dans les actions et les sentimens d'Eustache de Saint-Pierre les devoirs généraux du citoyen, j'offre ici à nos jeunes militaires leurs modeles particuliers dans deux héros que j'essaie de faire revivre sur la scene, et qu'il

seroit bien glorieux de faire revivre dans nos camps.

Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, étoit né général, comme Homere étoit né poëte : il fut un guerrier consommé dès qu'il entra dans la carriere ; il moissonna plus de lauriers en deux campagnes que de très grands généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeunesse, ses vertus, ses talens, et ses graces en avoient fait l'idole de la nation. On le surnomma l'Achille françois, parcequ'il étoit, comme le héros grec, *le plus beau et le plus brave guerrier de l'armée.* Quel modele attachant qu'un jeune prince dans sa vingt-deuxieme année possédant toutes les qualités des vieux capitaines, et à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie que l'excès de courage qui la lui a fait perdre !

Bayard, surnommé l'Hercule de la France, combattoit sous le jeune Gaston ; et, quoique fameux par de longs services, il ne dédaignoit pas d'obéir à un général dont il comptoit les talens plutôt que les années. Bayard, qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare et à Mézieres, est un exemple capable d'imposer à tant de guerriers du second rang à qui l'obéissance paroît un fardeau honteux.

Puissent la franchise, le désintéressement, la bravoure incroyable, l'ame simple et sublime du chevalier *sans peur et sans reproche* faire aimer nos anciennes mœurs, et en ramener quelques traces!

RÉFLEXIONS SUR LES DÉSERTEURS.

Afin que tous les ordres du militaire trouvent dans cette tragédie des objets intéressans pour eux, j'y fais paroître un simple soldat, qui n'est pas cependant un personnage épisodique, car il forme le nœud et le dénouement de la piece: je souhaite que nos braves grenadiers reconnoissent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne sont pas faits pour eux, mais que j'ai vus dans le pays étranger au fond du cœur de tous nos soldats expatriés; je n'en ai pas rencontré un seul qui ne pleurât son erreur et sa folie: tous s'étoient imaginé que la fortune les attendoient hors de leur pays; tous y avoient trouvé le malheur; essuyer en Allemagne les duretés avilissantes d'un service incompatible avec la noblesse du génie françois; languir en Hollande dans la misere qu'une politique adroite y fait souffrir à nos déserteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia: voilà quelle est la perspective

de nos soldats qui renoncent à leur patrie. La légèreté françoise devroit bien être corrigée par le châtiment qu'elle reçoit chez les nations étrangeres qui, loin de profiter d'une inconstance à laquelle elles doivent tant de soldats, semblent être les premieres à venger la France de l'infidélité de ses enfans; il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les villes prussiennes de quelques soldats françois que le désespoir a réduit à se servir de ses armes pour se donner la mort.

Je n'ai point placé mon déserteur dans cette affreuse situation; je ne lui ai donné que le sentiment qui les désole tous, ce souvenir persécuteur, ce regret continuel du lieu de sa naissance; supplice que l'on ne connoît qu'au moment où on l'endure: c'est lorsqu'on ne voit plus sa patrie qu'on sent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous; comme on ne sent tout le prix de la santé que dans l'instant où on l'a perdue.

SUJET HISTORIQUE.

Quant au plan que j'ai suivi pour la conduite de mon sujet, je rappellerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de Mithridate: « Il n'y a guere d'actions « éclatantes dans la vie de ce prince qui n'aient

« trouvé place dans ma tragédie »; et je dirai la même chose de Bayard. J'ai fondu en quelque sorte toute l'histoire de ce héros dans l'évènement de la conspiration de Bresse, qui est la seule époque de sa vie capable de soutenir un intérêt dramatique.

Les exploits de Gaston ayant tous été rassemblés dans un court espace de tems, j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma tragédie: je me suis beaucoup servi d'un morceau d'histoire excellent, ouvrage de la jeunesse de M. Gaillard; ce morceau détaché sur Gaston de Foix est très court, mais plein de feu, d'énergie, et de tableaux frappans: l'auteur semble par la rapidité de son style exprimer celle des exploits de son héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux héros à la fois; je répondrai d'abord: Lisez la piece, et voyez s'ils se nuisent l'un à l'autre, si l'intérêt est trop partagé, s'il est affoibli; et alors vous me condamnerez. Je demanderai ensuite à mon tour s'il n'y a pas deux héros dans beaucoup de tragédies; si dans celle de Cinna, par exemple, Auguste n'est pas autant le héros de la piece que Cinna; si Corneille ayant intitulé sa piece tantôt Cinna, tantôt Auguste, auroit mal fait de l'intituler tout d'un coup Auguste et

Cinna. D'ailleurs mon titre est suffisamment justifié depuis que nous nous sommes accoutumés à imiter les anciens, en cessant de nous assujettir à donner toujours à une piece le nom d'un seul personnage ; Atrée et Thyeste, Rhadamiste et Zénobie, Octave et le jeune Pompée, les Freres ennemis, les Scythes, etc.: voilà assez d'autorités.

Le fond de l'intrigue de ma tragédie est la conjuration de Bresse, qui eut pour chef le comte Avogare, et dont l'objet étoit de perdre entièrement l'armée françoise. Bresse, l'une des plus grandes villes d'Italie, étoit sur les derrieres de cette armée: Avogare fit soulever les habitans, et introduisit dans la ville l'armée vénitienne, qui par ce moyen enfermoit de toutes parts les François attaqués en tête par les Romains et les Espagnols. J'ai cru devoir supposer au comte Avogare un motif de vengeance plus fort et plus vraisemblable à nos yeux que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahison. Un Italien que les François protégeoient avoit insulté le fils d'Avogare; j'ai feint que ce fils avoit été tué par les François mêmes, et que sa mort anéantissoit sa maison. On sait combien les seigneurs italiens sont jaloux de leur nom ; on sait d'ailleurs que dans ce siecle ils userent entre eux, et plus encore envers la nation françoise, d'un raffinement de

perfidie et de cruauté qui nous fait croire aujourd'hui même que la vengeance est plus ingénieuse et plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l'Europe. La candeur françoise étoit toujours trompée, et dédaignoit souvent de punir; la force, qui se croit sûre de vaincre, pardonne la ruse à la foiblesse.

J'ai donné au comte Avogare un complice que j'ai intéressé à l'action, à-peu-près comme Omar dans Mahomet, et non pas un de ces froids confidens inconnus aux Grecs, et dont Paris commence à se lasser: les deux traîtres contrastent avec les deux héros. On verra d'ailleurs dans le cinquieme acte que le second conspirateur m'étoit absolument nécessaire. Je me suis permis de prêter à ces deux fourbes plusieurs traits de noirceur et de scélératesse que j'ai empruntés de quelques autres conspirations, et singulièrement l'horrible projet de la conspiration des poudres; projet dont le succès devoit paroître d'autant plus infaillible en 1512, que c'étoit le moment de l'invention de la mine, et que les François ignoroient encore ce secret infernal. J'avoue que ces deux assassins sont des lâches; mais Néron est-il brave quand il empoisonne son frere? et Mahomet quand il fait égorger un vieillard par un enfant? Ce n'est pas dans le

pays du stylet que j'ai dû changer des assassins en héros.

NOUVEAUTÉS DANS LE SUJET.

Quoique les sujets de conspirations soient un peu usés au théâtre, j'espere qu'on trouvera celui-ci traité d'une maniere assez nouvelle. Les deux scenes du comte Avogare avec sa fille sont les seules dont le fond puisse avoir quelque ressemblance avec des scenes connues; mais je les crois absolument neuves par les détails, sur-tout celle du quatrieme acte, dans laquelle, si je ne me trompe, les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la piece. D'un autre côté, comme l'objet des conjurés étoit de détruire une armée entiere, leur plan exigeoit des moyens tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre théâtre; et il favorisoit les détails militaires que le sujet m'offroit d'ailleurs.

L'exposition même de ma tragédie devoit être d'une forme nouvelle; car pour placer le spectateur dans le cours de l'action que j'allois lui développer, il étoit indispensable de mettre sous ses yeux un tableau politique de l'Europe et un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenoit en Italie: mais pour que ce détail ne

fût pas froid, j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La scene où le duc d'Urbin entreprend de gagner Bayard offre, dans les propositions du duc et dans les réponses du chevalier, l'explication des intérêts des princes et la peinture de leurs caracteres. Cet artifice n'a pas déplu.

Mon cinquieme acte est entièrement dans le goût des Grecs: le vieillard que j'y fais paroître pour la premiere fois, mais qui a agi pendant toute la piece, ressemble beaucoup au Berger de l'Oedipe de Sophocle; de même le spectacle que j'ai osé hasarder en représentant durant un acte entier Bayard étendu sur une espece de lit, est imité de la Phedre d'Euripide. Je n'aurois pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet dans le tems où notre théâtre étoit couvert de spectateurs; mais aujourd'hui nous sommes libres de donner à la représentation toute la vérité de la tragédie antique et de la nature. Mon audace a été heureuse; et il n'est pas permis à un auteur d'être timide quand il est secondé par les sublimes talens de M. le Kain.

GENRE DE CETTE TRAGÉDIE.

Le genre de cette tragédie est le genre héroï-

que, si divinement traité par Corneille, et dont on trouve chez les anciens plus d'exemples qu'on ne le croit communément : il est vrai que chez les anciens l'admiration est toujours si fortement excitée qu'elle va jusqu'aux larmes; elle est d'ailleurs toujours accompagnée et suivie des grands mouvemens de la terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop souvent contenté d'inspirer à l'ame une admiration tranquille : mais cela ne lui est jamais arrivé dans ses bonnes pieces; il y a toujours porté ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme, et il a su mieux encore que les anciens arracher ces larmes sublimes, les plus délicieuses que l'homme puisse répandre. Je n'excuserai pas si facilement ce grand poëte d'avoir mêlé à l'admiration une terreur trop foible, de n'avoir point placé ses héros, Nicomede, par exemple, et Sertorius, dans un péril assez imminent, assez présent aux yeux du spectateur pour produire cet intérêt vif que la tragédie exige; mais Corneille nous dédommage par tant de beautés merveilleuses dont les Grecs auroient été jaloux, qu'il *a bien acquis le droit d'avoir quelque foiblesse.*

Pour moi, qui suis loin d'avoir ses droits et ses ressources, j'ai senti combien il m'étoit nécessaire d'employer le grand ressort de la terreur

pour soutenir l'intérêt, et je l'ai portée aussi loin qu'il m'a été possible dans mes trois derniers actes. La scene où les deux traîtres attendent l'évènement du duel pour fondre sur le vainqueur et l'assassiner; celle où Euphémie voit son pere prêt à immoler son amant, et ensuite l'amant prêt à immoler le pere; enfin la scene du cinquieme acte où l'on attend le signal de la mort de Gaston pour égorger aux yeux du spectateur Bayard, déja blessé et sans défense, me paroissent des momens de terreur tels que les Athéniens les desiroient, et tels que les François les desirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me semble que la terreur est le seul sentiment théâtral qui se soutienne à côté de l'admiration: la pitié est trop douce et trop foible; elle ne pénetre dans l'ame que par degrés et avec quelques préparations: or ces préparations sont nécessairement froides à côté d'un sentiment aussi chaud que l'admiration qui pleure; au lieu que la terreur peut frapper subitement un coup imprévu, qui ne manque jamais son effet quand il est violent. Voilà pourquoi mon sujet pouvant se prêter également à la pitié ou à la terreur, j'ai préféré la derniere après les scenes d'héroïsme.

DÉTAILS MILITAIRES.

A l'égard des détails militaires, j'avois à peindre un siege, un assaut, une bataille, l'invention de la mine, sur-tout la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse, et qui passe encore pour un prodige : voilà sans doute un champ vaste et brillant pour la poésie. Je sais que beaucoup de gens condamnent dans une tragédie toutes les richesses de détail ; je sais qu'ils appellent épique tout ce qui n'est que poétique, et même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable pour exprimer noblement une chose dont le nom propre seroit désagréable : mais quand on lit Alzire, Oedipe, Mithridate, les Horaces, Pompée, etc.; quand on voit que Sophocle a mieux décrit dans son Electre la course des chars aux jeux delphiques que Pindare lui-même ne l'a peinte dans ses odes; quand on trouve dans les Argiennes et les Phéniciennes d'Euripide des descriptions de campemens, de batailles, et de sieges égales aux descriptions d'Homere; quand on observe que la tragédie des Sept Chefs devant Thebes est le plus fidele monument par lequel nous connoissions la maniere dont les anciens Grecs assiégeoient les places, on ose imiter le dé-

lire de tous ces grands auteurs, *cum talibus viris insanire*, et on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés.

RÉFLEXIONS SUR LE STYLE TRAGIQUE.

Gabrielle de Vergy a prouvé, par la différence du plan et du style, que je tâche de traiter et d'écrire mes pieces selon la différence des sujets. Une tragédie dont l'intrigue est purement amoureuse veut un autre ton qu'une tragédie du genre héroïque : le style de Zaïre eût été trop foible pour Brutus, et celui d'Athalie trop fort pour Andromaque; mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer épiques, et auxquels nos nouveaux docteurs ne font grace que par un excès de générosité.

Si les descriptions qu'exige le sujet de Gaston et Bayard ne nuisent pas aux scenes de passion et de sentiment; si même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paroîtroient devoir se ressembler; si, par exemple, le récit du combat de Bayard exprime par sa rapidité la fougue impétueuse d'un soldat; si le récit de la victoire de Gaston peint

avec plus de gravité la conduite plus tranquille d'un général; si enfin j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre versification dramatique, les lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie, car pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir sur les anciens exemples, notre style tragique n'aura bientôt qu'une seule couleur; il perdra sur-tout l'harmonie, qui ne peut se soutenir sans la variété. Un auteur tragique qui sachant Racine par cœur en reliroit tous les jours quelques pages, l'étudieroit, le méditeroit, décomposeroit ses vers, chercheroit à pénétrer, à approfondir tous les secrets de ce grand poëte, seroit étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile françois, à la prodigieuse diversité de ses tours, à la multitude de ses heureuses figures, qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections, et qui sont les principales sources de l'énergie, de la grace, et de la richesse de la langue. L'ignorance, sous le nom de finesse et de délicatesse, répand chaque jour les chicanes les plus absurdes: il faudroit ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiseurs de critiques; il faudroit

avoir sans cesse à la main les tropes de du Marsais pour apprendre à ces docteurs ce que c'est qu'une synecdoch, une métonymie,

Grands mots, que Pradon croit des termes de chimie;

il faudroit, pour réfuter ces pédans, paroître pédant soi-même: ne vaut-il pas mieux avoir raison, et se taire?

AVANTAGES DES SUJETS FRANÇOIS.

Finissons par un objet plus intéressant: parlons des avantages que présentent au public et aux auteurs les sujets tirés de notre histoire. On a voulu me dégoûter de ce genre en me disant qu'il ne pouvoit être agréable qu'à la France: j'ai demandé d'abord si les sujets athéniens n'avoient plu qu'à Athenes; mais ensuite ma propre expérience m'a convaincu que notre histoire tenant à celle des nations voisines, les intéressoit plus que toutes les fables de la Grece. Les étrangers ont daigné m'applaudir d'avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons et en exemples propres à toute l'Europe moderne; et en effet il n'y a guere d'états aujourd'hui à qui des hommes tels qu'Eustache de Saint-Pierre et

Bayard ne fussent plus nécessaires que des Oreste et des Philoctete.

J'avois, dans la préface du Siege de Calais, invité avec instance ceux qui cultivent le grand art dramatique à se saisir du riche fonds de notre histoire, trop négligé jusqu'à ce jour; cependant depuis cinq années personne n'a mis sur la scene un sujet vraiment françois; et j'en conclus que les discours qui m'avoient été tenus pour me détourner de cette route ont été répétés à mes confreres, et les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, et en même tems les encourager à suivre mes exhortations, qu'en mettant sous leurs yeux la lettre qu'un prince étranger a daigné m'écrire dans le tems du Siege de Calais. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette lettre me prodigue: ceux qui me connoissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer, et parcequ'elle peut exciter des génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes, sur-tout enfin parcequ'elle rend à la nation françoise un hommage qui atteste la haute opinion que l'Europe a encore de nous en dépit de nos détracteurs:

« Il n'y a point de patrie, monsieur, qui

« m'ait touché en votre faveur ; j'ai jugé votre « Siege de Calais en étranger et en homme peu « accoutumé à admirer depuis quelque tems, « parcequ'on ne fait presque plus rien d'admi- « rable. MM. . . . ont été témoins de l'effet qu'a « produit sur moi l'effort d'une belle ame et de « talens bien supérieurs ; *il s'est fait sentir dans « les pays même où l'on ne sent rien.* Vous êtes « le poëte de votre nation et de l'honneur : je « veux qu'on lise de vos beaux vers avant d'aller « au combat. *Si j'avois l'honneur d'y mener des « François*, je vous demanderois des hymnes. « Vous souvenez-vous de cette corde qu'on tou- « choit en pareille occasion chez les Grecs, et « de ce que produisoit le mode lydien et le « mode phrygien ? La poésie n'a-t-elle pas autant « de pouvoir sur l'ame que la musique ? *Conti- « nuez, monsieur, à faire valoir les beaux traits « de votre nation magnanime ; les autres s'en « ressentiront.* Je suis las de faire des héros à « coups de bâton. Vous me parlez de Bayard ; « donnez-nous au plus vîte ce bon chevalier : je « serai le vôtre dans tous les tems. »

Il me paroît difficile, après cette lettre et après les traductions du Siege de Calais, de faire croire encore que les tragédies tirées de l'histoire de France sont indifférentes aux étran-

gers * : ainsi j'ose me flatter que nos jeunes poëtes rendront désormais plus de justice aux héros de leur patrie. Quant à la nation en général, ces seuls mots, *si j'avois l'honneur de mener des François au combat*, sont un témoignage précieux et éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres peuples. On cherche depuis quelque tems à tromper la nation sur cet article; on s'efforce de la dégrader, de la discréditer à ses propres yeux: non, je ne puis retenir mon indignation lorsque je vois qu'en nous annonçant une décadence universelle on va nous y conduire, puisqu'on nous enleve l'estime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne soyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames

---

* Je puis donner une nouvelle preuve du goût que les étrangers ont pour ce genre: un grand roi (Frédéric II, roi de Prusse), célebre par ses vertus et par son amour pour les lettres, n'a point dédaigné, lorsqu'il n'étoit encore qu'héritier du trône, de représenter avec sa famille et ses courtisans la tragédie de Gaston et Bayard; il n'a point cru s'abaisser en remplissant lui-même le rôle de Bayard.

Ainsi la gloire encore occupe ses loisirs:
Il sait être héros jusque dans ses plaisirs.

(*Note de l'auteur.*)

avilies qui ont intérêt, qui ont besoin de persuader que leur corruption est générale; ce sont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, et qui veulent

Grossir pour se sauver le nombre des coupables.

RACINE.

ACTEURS.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, vice-roi de Milan.

ROVERE, DUC D'URBIN, neveu du pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, seigneur bressan.

EUPHÉMIE, fille du comte Avogare.

LE CHEVALIER BAYARD.

D'ALEGRE.

UN VIEILLARD.

SUITE DE CHEVALIERS et de soldats françois et italiens.

La scene est dans la citadelle de Bresse.

GASTON ET BAYARD.

Perin del. *Gaulé de St Germain direxit*

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

Acte III Sc IV.

GASTON

ET BAYARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie de l'arsenal de la citadelle de Bresse ; on y voit des drapeaux, des arquebuses, des canons démontés, des piles de boulets, et tout l'appareil de la guerre.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, BAYARD, *suite de François.*

(*Bayard donne en entrant son bouclier et sa lance à son écuyer.*)

AVOGARE, *à Bayard.*

Du camp vénitien les foudres impuissans
Vont en vain seconder les efforts des Bressans ;

Nous bravons désormais une ville rebelle :
Vous êtes avec nous, les dangers sont pour elle ;
Votre seule présence affermit ce rempart ;
On ne prend plus un fort où commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte ;
L'alégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi, qui suis né Bressan, mais dont le cœur françois
A votre prince, à vous, s'est donné pour jamais,
De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi :
Un héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée ?
En dois-je être surpris après sa renommée ?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis ?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis ?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard ;
Mais sans votre constance il arrivoit trop tard.
(*à tous les François.*)
François, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait douze jours entiers contre trois camps unis
Défendu des remparts si foiblement munis ;
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zele

Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour pere à ses soldats!
J'ai visité ce fort. On cache aux cœurs timides
Un péril qu'on avoue aux ames intrépides:
Si Gaston dans cinq jours ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir:
Ce prince est triomphant, Bologne est délivrée;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée:
N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver;
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des chefs assiégeans que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du pontife de Rome,
Exige un entretien dont je me sens confus...
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus!
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence:
Près du palais des ducs la place est sans défense;
De la mollesse altiere abattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris;
Que derriere vos murs de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées:
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance:
De nos derniers soupirs rendons compte à la France.
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
(*il fait signe à sa suite de se retirer, et elle s'en va.*)

SCENE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD.

Avogare, quel sort menace notre armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée!
Pour couper la retraite à nos François trahis
De Bresse en un moment les remparts envahis
De Venise et de Rome ont reçu les cohortes:
Quelle infidele main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce fort;
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte:
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte;
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, où mon penchant me livre,
Ces nœuds par qui l'état m'ordonne de revivre;
Depuis que votre fille a captivé mon cœur
Le sien est la conquête où prétend ma valeur;
De tous nos chevaliers telle est la loi chérie:
Quand Charles, ce grand roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suse au Sardo vainquit en se montrant,

De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ,
De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage;
L'amour dans un grand cœur sait doubler le courage:
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la beauté;
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiete, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.
Quoi! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse!...
Ah! je mourrois heureux armé pour son secours!
Elle me rend plus chers les périls où je cours!
Mourir pour ce qu'on aime en servant la patrie
C'est la plus digne fin de la plus belle vie!

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir;
Et quand le duc d'Urbin s'empresse pour vous voir
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire.
On connoît à quel point Rome vous considere:
Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, seigneur,
C'est à vous pour jamais que s'est voué mon cœur;
Avogare vous aime avant d'aimer la France:
Ma fortune, ma vie est en votre puissance;
Soyez maître, ordonnez de ma fille et de moi.
(*voyant paroître d'Alegre.*)
Mais que nous veut d'Alegre?

SCENE III.

BAYARD, AVOGARE, D'ALEGRE.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Ami, sur votre foi
Urbin vient d'arriver; le voici qui s'approche.

BAYARD, *à Avogare qui se retire.*

Vous nous laissez?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.
(*il sort avec d'Alegre.*)

SCENE IV.

BAYARD, LE DUC D'URBIN.

URBIN.

Chevalier, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus!...
(*ils s'asseyent.*)
Le pontife romain, l'auguste république
Devant qui s'est brisé l'orgueil asiatique,
Le roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses lois,
Enfin l'heureux César dont l'empire a fait choix,
Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,

De ma voix près de vous empruntent l'entremise;
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé:
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes,
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes;
Et ma fierté se plaît à voir les souverains
Rechercher mon égal, qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissoit et Louis et Rovere,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frere.
J'ai plaint votre pays trop ingrat envers vous;
De payer vos talens d'autres rois sont jaloux.
Vous pressentez déja quel intérêt m'appelle;
Ce n'est pas de traiter pour cette citadelle,
Où, vous-même apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus:
De nos confédérés la sage politique
Levant enfin son voile à tous les yeux s'explique;
L'Europe l'applaudit. Ils veulent pour jamais
De l'Italie entiere exiler les François,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs états nombreux les Alpes ont prescrites.
De quatre souverains les guerriers vont s'unir;
Et pour leur chef suprême on voudroit vous choisir:
Le duc d'Urbin s'honore aux champs de la victoire
D'être un premier soldat utile à votre gloire;
Jule à vous acquérir montre le plus d'ardeur;
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh bien ! pour s'acquitter Jule m'invite à l'être?

URBIN.

Vous ne le serez point; et l'on peut sans effroi
Pour servir Rome et Jule abandonner un roi:
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense:
Bien plus, le souverain que nous servons par choix
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits;
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des chrétiens mieux que lui je connois donc la loi?
Dieu dit à tout sujet quand il lui donne l'être:
Sers, pour me bien servir, ta patrie et son maître;
Sur la terre à ton roi j'ai remis mon pouvoir,
Vivre et mourir pour lui c'est ton premier devoir.
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême
Un pontife devient l'organe de Dieu même;
Mais, seigneur, quand sa voix combat l'ordre du ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire;
Lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints autels embrase l'univers;
Lui dont le front blanchi par quatre-vingts hivers
Étale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la tiare;

Qui dans Mirande enfin vint lui-même assiéger,
Dépouiller l'orphelin, qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur sinistre
Rejette sur l'autel l'opprobre du ministre;
Dépend-il en effet des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Éternel?
Sont-ils moins saints pour nous quand Jule les profane?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne?
Je sépare deux noms qu'on veut associer;
Je révere un pontife, et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre:
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un roi;
Est-ce avec un soldat qu'il garderoit sa foi?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage;
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage;
Au sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son sénat vit sa perte, et sut n'en point trembler;
Entre ses ennemis sa politique habile
Sema par l'intérêt une discorde utile:
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer pour sa querelle
Tous les rois qui d'abord armoient Louis contre elle;
Mais l'Europe verra le monarque françois
Trahi par ses égaux, et non par ses sujets.
Vous connoissez ce roi si digne de son trône:
Qu'il a de droits sur nous, sans ceux de sa couronne!

L'amour jusqu'au transport naît à son doux aspect;
Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect;
Cœur intrépide et tendre, ame simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
Il défend les états qu'il tient de ses aïeux;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux système:
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même;
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un roi regle toujours ses droits sur son pouvoir:
Un monarque, un François, refuser la victoire!
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire;
Vous qui sous d'autres rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes;
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes;
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard:
Eh! quel est, dites-moi, le prix de vos services?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors même avant les honneurs,
Et, toujours mécontens des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité,

Pour garder à l'état ses appuis nécessaires,
Des cœurs intéressés les rois sont tributaires:
Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits;
Et j'aime mieux, seigneur, qu'on dise avec justice,
Louis doit à Bayard le prix d'un long service,
Que si la France et vous en secret murmuriez
De voir des biens publics mes explois trop payés.
(*avec chaleur.*)
Mais que dis-je? à mon choix Louis me récompense!
Dès qu'il voit un laurier il l'offre à ma vaillance;
Dès que pour la patrie il craint quelque hasard,
Le poste du péril est celui de Bayard;
Il me met le premier sous l'aile de la gloire;
Il veut tenir de moi sa premiere victoire:
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire en secret au bruit de nos exploits,
Dans les armes déja m'a choisi pour son pere;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerriere,
Un sujet donne aux rois le sceau de la valeur:
Où sont les dignités qui valent cet honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers?
Pourquoi nommer Gaston le chef de vos guerriers?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougissez-vous pas?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre;
Frere du roi d'Espagne et neveu de mon roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême...

BAYARD, *l'interrompant.*

Eh! que fait sa jeunesse
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse?
Profond dans ses desseins qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur;
Il sait défendre un camp et forcer des murailles;
Comme un jeune soldat desirant les batailles,
Comme un vieux général il sait les éviter:
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter:
J'admire sa prudence, et j'aime son courage;
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir!
Tout le fruit de mon zele est donc un repentir?

BAYARD, *qui s'est levé en même tems qu'Urbin.*

Non; je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi?

BAYARD.

Nous nous estimons, seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai: si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard; et je te parle en homme,
Non plus en courtisan du monarque de Rome:
J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur, et pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embrassant.*

Va, le frere chéri que m'ont donné les armes
Ne versera sur moi que d'honorables larmes!

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir!
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours ta sagesse est trompée;
D'épais et longs frimas la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barriere....
Eh! comment pensez-vous que son armée entiere,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles et succombant sous le poids de leurs armes,
Vont par de tels chemins jusqu'à vous accourir?
Le libre voyageur a peine à les franchir:
Daignez vous rendre à moi!

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre?

URBIN.

Les débris de ce fort ne peuvent se défendre;

Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé;
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées.

BAYARD, *qui pendant les derniers vers a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la galerie, appelant.*

Amis, approchez-vous!

SCENE V.

BAYARD, LE DUC D'URBIN, TROUPE DE SOLDATS.

URBIN, *à Bayard.*

Eh! pourquoi ces soldats?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un des soldats.*

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas!
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices!
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans
Que sur un pont formé d'ennemis expirans!

SCENE VI.

BAYARD, LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, D'ALEGRE, TROUPE DE SOLDATS.

BAYARD, *à Altémore.*
Mais l'ami de Gaston, l'intrépide Altémore...
ALTÉMORE, *l'interrompant.*
Gaston lui-même arrive.
BAYARD, *à part.*
Ah! ciel!... j'en doute encore.
URBIN, *avec le plus grand étonnement à Altémore.*
Le prince!...
BAYARD, *à Altémore.*
Et son armée?
ALTÉMORE.
Est au pied de ces tours.
BAYARD, *à Urbin, après l'avoir regardé avec une surprise mêlée d'admiration, que le duc exprime également par ses gestes.*
Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre!
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui?...
Eh bien! doit-on rougir de commander sous lui?
Vers votre camp, seigneur, votre retraite est libre;

Annoncez ce prodige à vos héros du Tibre :
Sur ses bords quelque jour nous pourrons nous revoir;
Je me rends vers mon chef, et cours le recevoir.
(*il sort avec les soldats.*)

SCENE VII.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE,
entrant furtivement après que Bayard est sorti.

ALTÉMORE, *au duc après avoir regardé si Bayard et les soldats sont éloignés.*

Nemours veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur: ne tentez point le destin des batailles;
Que par un feint traité dans la ville introduit
Ce prince avec les siens expire cette nuit:
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire;
Seul des foudres nouveaux il connoît le mystere:
Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Et chef des Espagnols réunis aux Romains...

URBIN, *l'interrompant.*

Arrêtez : sans l'aveu de Rome et de Venise
(*en regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer deux traîtres, qu'il méprise:
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en héros combattre des héros.

Vos infâmes secours flétriroient ma victoire;
Je triomphe sans honte, ou succombe avec gloire.
Adieu. (*il sort.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

ALTÉMORE.

Ne craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur; il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.
Du retour de Gaston l'extrême diligence
Changeant tous nos projets sert mieux notre espérance;
Les François, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des pieges plus sûrs.
J'aime à voir par leurs soins notre attente remplie;
Nous allons d'un seul coup délivrer l'Italie!

AVOGARE.

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés!
Vous fûtes des François les premieres victimes:
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se leve enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance!

Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner;
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner.
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune;
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais:
Bayard croit à sa main ma fille réservée;
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des soldats,
Par ces longs souterrains qu'ils ne connoissent pas!
Et cette nuit encor ma garde conjurée
De ce fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
Votre fille d'abord fut la cause et le prix:
Vous m'offriez sa main; je vous voyois en pere;
J'osois tout pour venger votre fils et sa mere.
Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur.
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
Que Naples lui destine, et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux
A tromper l'amitié de ce jeune héros;
Il me rend en secret le duché d'Altémore;
Du nom de vice-roi sa main me flatte encore:
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé;
Nemours est mon rival, et mon rival aimé!

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois lorsque ma loi sévere
A ta naissante ardeur prescrivit le mystere.
De ta contrainte, ami, vois les heureux effets:
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets;
Ils ignorent ma haine et notre intelligence;
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence?...

ALTÉMORE, *vivement.*

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer sans l'aveu de son roi;
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes...

AVOGARE.

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes!
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir,
Lui dont le bras vengeur disputant Euphémie,
Du fier Sotomaïore a terminé la vie...

ALTÉMORE, *à part très-vivement.*

Ciel, je vais l'un par l'autre immoler mes rivaux!...
France, en les divisant on perd tous tes héros;
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour pour les aigrir est plus fort que la gloire;
De la même beauté quand leurs cœurs sont épris
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis!

AVOGARE.

Ah! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,

Et détourner leurs soins par un désordre heureux
Loin des pieges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, et tâchons sur-tout de leur rendre la ville....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui; leur perte y devient plus sûre et plus facile;
Là le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir:
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon pere!...

AVOGARE, *en fureur.*

Non ; ma haine en est plus affermie !

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie...

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main !...
Je vois que tu sais tout, et je nierois en vain:
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystere ?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux, dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître; il mourra par mes coups !...
(*plus tranquillement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux ;

Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Eh! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore?
Mon ame s'ouvre à vous pour mieux vous attendrir:
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir;
Au récit de sa gloire en tous lieux répandue
D'un trouble intéressant je me sentois émue;
Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir;
Ses exploits en secret sembloient m'enorgueillir.
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance:
J'osois lui souhaiter dans mon impatience
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux chaque jour se voyoient prévenus:
Les lauriers d'Aignadel venoient d'orner sa tête
Lorsque par un assaut Bresse fut sa conquête;
Vous vîtes sa valeur, sa grace, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris et satisfaits!
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frere,
Victime en cet assaut d'un zele téméraire!
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard, en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance:
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une ame sévere en est plus violente!

(*à part.*)

Bayard ne cede point... Ciel! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui?...

(*à Avogare.*)

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon pere:
On a de vos complots pénétré le mystere;
Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours?
Ah! pour vous faire un droit à leur bonté suprême
Abjurez vos fureurs... avouons-les nous-même;
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui? moi sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme?
N'as-tu pas vu ton frere en ce même palais
Expirer à tes pieds sous les coups des François?
Là mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables;
Sa main serra ma main pour la derniere fois:
Les accens étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son pere;
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mere:
Sa mere en s'immolant près d'un fils malheureux
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux;
Ta barbare tendresse arrêta ma furie:
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie:

Va, tu sais que mon cœur pour haïr les François
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits:
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici; leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison j'affranchis ma patrie.
Le ciel pour les François n'a point fait l'Italie:
De quel droit venoient-ils du fond de leurs états
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas?
Du moins que, leurs malheurs consolant ma misere,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entiere;
Que dans toute la France on voie avec effroi
Des peres désolés qui pleurent comme moi!

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage!
Des aïeux de Louis Milan fut l'héritage;
La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de François:
A votre souverain cessez d'être infidele;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah! remplacez le fils que vous avez perdu
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu,
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa couronne!
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux
Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révere,

Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son pere!

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant?
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un peuple qui la brise aussitôt qu'il la donne?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charles et que Louis, qu'on en priva tous deux?
S'il se voit à son tour chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre, et loin de ma patrie
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un prince sans état courtisan dédaigné?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise;
Et, chef d'une province à mon pouvoir soumise,
Les titres, les honneurs sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés...
(*avec transport.*)
Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déja fameux doubloit mon existence!
Dans sa tombe avec lui tout est fini pour moi:
C'est un sang étranger qui doit naître de toi;
Sur la terre à jamais mon nom meurt et s'efface;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans;
Un fils, flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil plus que par la nature!

Mon pere, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amenera votre ame au plus foible retour?
Ah! j'ai droit de me plaindre, et je demande grace...
(*elle se jette à ses pieds.*)
Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrace?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi;
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi!
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude:
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant!
La nature à vos pieds jette un cri si touchant!
Hélas! ne changez point pour la tendre Euphémie
En un supplice affreux le bienfait de la vie!
A l'auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu!

AVOGARE, *la relevant.*

Leve-toi... Ta priere et me lasse et m'offense.
Je n'ai dans l'univers de bien que ma vengeance!
(*avec fureur.*)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien!
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien;
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un François, non, tu n'es plus ma fille!

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE, *l'interrompant en appercevant Altémore.*

Mais quelqu'un vient... C'est l'ami de Nemours...
Perfide! livre lui mes secrets et mes jours;

Mais tremble!

EUPHÉMIE, *à part.*

Malheureuse!

(*tandis qu'elle reste dans l'accablement Avogare sort en faisant à Altémore un signe d'intelligence.*)

SCENE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

Ah! vous aimez mon pere!
Il a de votre exil soulagé la misere;
Il va se perdre... hélas! soyez son protecteur!
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur;
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours!

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrace...
(*voyant paroître Gaston, Bayard et d'autres chefs de l'armée françoise.*)
Je vois Gaston, Bayard, de leurs chefs entourés...
Seigneur, éloignons-nous.

SCENE III.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, D'ALEGRE, ALTÉMORE, CHEVALIERS FRANÇOIS.

GASTON, *tenant à la main un plan roulé, à Euphémie qui veut sortir.*

Madame, demeurez ;
Vous voyez vos soldats : cette pompe guerriere
Aux filles des héros n'est jamais étrangere;
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut au-dessus d'eux-même élever leurs grands cœurs:
Quand c'est pour la beauté qu'ils courent à la gloire
Les François font voler le char de la victoire...
(*voyant qu'elle est troublée jusqu'aux larmes.*)
Mais que vois-je? vos yeux semblent mouillés de pleurs!

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs!
Mon pere... ses dangers... les vôtres... ma patrie...
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie!

BAYARD.

La terreur? quand Nemours, traversant tant d'états,
Vengeur de deux cités, vainqueur dans trois combats,
Domte en si peu de jours, par un talent suprême,
Et tout l'art des humains et la nature même!
Grace à leur nouveau chef qui finit leur malheur,

La gloire des François égale leur valeur:
Ils craignoient pour Milan; Jule tremble pour Rome;
(*en montrant Gaston.*)
Et c'est la même armée: on n'y changea qu'un homme!

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art!
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard?

BAYARD, *vivement.*

Moi? Vos huit derniers jours valent ma vie entiere;
Votre marche savante est un coup de lumiere
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles:
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des villes
Qui, retardant toujours la course des héros,
Amollissoit des bras formés pour les travaux;
A ces mâles guerriers, peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes...
(*aux chevaliers.*)
Amis, pour peu d'instans suspendons le combat;
Quatre heures suffiront aux besoins du soldat.
Je veux dans Bresse même assaillir cette armée,
A l'ombre de ses tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe et l'écraser entre eux;
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance.
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France:

Charle y brava l'effort de trois puissans états,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de soldats...
(*avec une joie douce.*)
Chevaliers, je réclame une autre loi chérie :
On plaît à la beauté quand on sert la patrie,
Voyons avec éclat qui de nous en ce jour
Saura par plus d'honneur mériter plus d'amour...
(*vivement, en montrant Euphémie.*)
Voilà le digne objet de ma flamme fidele,
D'une ardeur que Louis permet que je révele;
Dès-long-tems mon hommage a su plaire à ses yeux.

BAYARD, *à part.*

Ciel!

GASTON, *plus vivement, aux chevaliers.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner son époux.

BAYARD.

Son époux?... vous, seigneur?

GASTON.

D'où naît votre surprise?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise?
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur!

GASTON, *avec douleur.*

Qui? vous? me l'enlever c'est m'arracher le cœur!

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah! qui veut me l'ôter me doit ôter la vie!

GASTON.

Bayard!

EUPHÉMIE.

Eh! modérez...

BAYARD, *l'interrompant avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie?
Vous me cachiez vos feux? et j'en suis plus jaloux!
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous;
La foi de votre pere à ma foi vous engage,
Et je sais conserver le prix de mon courage!

GASTON, *vivement, en montrant Euphémie.*

Mes titres sont égaux... mon courage et son choix...
(*plus tranquillement.*)
Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits.

BAYARD.

Eh bien! seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose...
Votre nom, votre rang...

GASTON, *l'interrompant.*

Mon rang? je le dépose;
Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival!

GASTON.

Comment! que dites-vous?

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore...

J'ai disputé sa main contre Sotomaïore ;
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer...
Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire...
(*aux chevaliers.*)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire,
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.
(*les chevaliers ne se retirent pas; ils paroissent agités, et parlent bas entre eux. Nemours continue à parler à Bayard en le prenant par la main.*)
Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la patrie
Souffre de nos débats et soit plus mal servie;
Je vous charge, Bayard, d'observer de plus près
Mon ordre de bataille et mes desseins secrets...
(*il lui présente le plan roulé.*)
Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'état,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému, et prenant le plan.*

Seigneur...

GASTON, *l'interrompant.*

Allez, Bayard.

(*Bayard sort avec les chevaliers.*)

SCENE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Nemours, qu'allez-vous faire?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire
Qui par vous d'un ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Eh! c'est moi, juste Ciel! moi, qui perdrois encore
Un héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter;
Je lui laisse le tems de se mieux consulter:
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse;
C'est l'unique moyen d'expier sa menace.
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit pour jamais ravi la liberté;
Mais un premier transport peut égarer sa flamme:
Garde-t-on près de vous l'empire de son ame?
Moi-même, malgré moi, de colere animé...
Il est plus excusable, il n'étoit point aimé!

SCENE V.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Gaston.*

Ah! prince, pardonnez ma fatale imprudence:
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance;
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous!

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure
Tant qu'un refus du roi pouvoit vous faire injure;
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien:
Ne craignez point Bayard, je défendrai mon pere;
Puissent mes tendres soins et mon respect sincere
Rendre après tant de pleurs un fils à votre amour!

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour...
O mon fils! recevez ce doux nom qui m'honore!
(*il l'embrasse.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embrasse à mes yeux quand je sais qu'il l'abhorre!
(*à Nemours.*)
Non, cher prince, cessez de m'offrir votre main...
Ah! mon pere sait trop que je vous aime en vain!
Sans ce fatal combat, que mon malheur prépare,

Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare!
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné!

AVOGARE, *bas.*

Oses-tu bien?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE, *avec embarras, et regardant quelquefois son pere.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infideles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir...
Ma famille est dans Bresse, et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels... proscrits avec justice,
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon pere, et vous aussi craignez vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur?...
(*à Euphémie.*)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas en secret chargé de sa clémence?
Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler;
Et plus on a souffert mieux on sait consoler!
Louis, dans les reflux d'une cour orageuse,
Vit le sort opprimer son ame courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son sang:
Il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux rois trop peu commune,

Par cet heureux sentier de l'utile infortune!
Son cœur qui la connut est plus tendre à sa voix:
Le meilleur des humains est le plus grand des rois!
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi! vous pardonneriez à l'aveu du forfait?...

SCENE VI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *à Gaston, en lui présentant un billet.*

Prince, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *prenant le billet et le lisant haut.*

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
« On doit sans différer satisfaire un grand cœur.
« Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
« Et ne veux point mourir comptable envers l'honneur.
« Que mon chef lui-même choisisse
« Les armes, les témoins, et les juges du camp;
« Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice:
« Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du sage...

(*à Altémore.*)
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat...
EUPHÉMIE, *l'interrompant impétueusement.*
Non, je cours m'opposer à ce double attentat!...
(*regardant son pere.*)
Le plus pressant péril doit entraîner mon ame...
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame;
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix
Des dignes chevaliers il foule aux pieds les lois;
Que s'il se perd lui-même il trahit sa patrie;
Que s'il tranche vos jours il m'arrache la vie:
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui
L'orgueil que met un sage à triompher de lui;
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même;
Et si tant de devoirs sont bravés sans égard,
Le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard
N'emportera pour prix de sa gloire cruelle
Que la publique horreur et ma haine éternelle!
(*elle sort.*)

SCENE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à Avogare.*
Tous ses efforts sont vains; après ce grand éclat
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.

(*à part.*)
Bayard, je différois un malheur nécessaire ;
Mais tu veux le hâter, il faut te satisfaire.
AVOGARE, *à Altémore, avec une colere feinte.*
Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains;
La prudence...
ALTÉMORE, *avec une fausse naïveté.*
Bayard me cachoit ses desseins;
Et d'ailleurs pour lui seul je permets qu'on frémisse:
Nemours a pour appui son bras et la justice;
Le ciel au champ d'honneur combat pour la vertu,
(*d'un air mystérieux.*)
Et le cœur de Bayard à ce ciel est connu.
GASTON.
Comment?
ALTÉMORE.
Bayard ici se vendoit à Rovere:
Vous punirez un traître autant qu'un téméraire.
GASTON.
Bayard un traître? lui? vous l'osez soupçonner?...
Vous n'êtes point François, on peut vous pardonner.
ALTÉMORE.
Cependant...
GASTON, *l'interrompant.*
Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre.
(*à part.*)
Mais quoi! je combattrois ce héros vertueux?

Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier.
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie !
J'entends gémir plus haut l'amitié, la patrie !...
(*à Avogare, en montrant son épée.*)
Hélas! j'aime Bayard!... et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur,
Ce cœur de l'honneur pur asyle vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable !...
(*à part.*)
O guerrier citoyen qui fis tout pour ton roi
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi!
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore.
(*avec colere.*)
Honneur, cruel honneur! je te sers et t'abhorre...
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant je vole vous cueillir.
(*à Altémore.*)
Vous, allez à Bayard reporter ma réponse...
(*retenant Altémore qui alloit sortir. A Avogare et à Altémore.*)
Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce:
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart:
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.

(*à Altémore seul.*)
Que Bayard dans une heure ici vienne se rendre:
L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur;
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur.
Eloignons tout François... Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi?

GASTON.

Ce choix vous honore.
(*il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.*)

SCENE VIII.

GASTON, AVOGARE.

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*
Mon fils!

GASTON.

Ciel! Euphémie!... Ah! trompons ses douleurs!
Quels que soient mes destins, vous essuierez ses pleurs.
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'état triomphe en pleurant sur ma tombe.
(*à part.*)
O Bayard! si je meurs j'acquitterai Louis!
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,

Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire.
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire !
(*il sort.*)

SCENE IX.

AVOGARE.

Comme mes ennemis viennent servir mes vœux !
Mais, ô nouveau bonheur ! ils sont perdus tous deux !
Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore :
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler sans péril dans le sang du vaincu :
Allons, et qu'aussitôt les portes soient livrées...
Appelons dans ce fort nos cohortes sacrées...
France, tous tes soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans chef, être par-tout frappés;
Qu'à peine il en reste un qui puisse en sa retraite
A ton prince tremblant annoncer leur défaite !
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau;
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(*ils entrent par deux côtés opposés.*)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont, il va s'en rendre maître;
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais, dis-moi, Ferdinand veut-il au fond de l'ame
Qu'on ose assassiner le frere de sa femme?
T'a-t-il pu commander...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Il est de ces forfaits

Qu'un souverain prudent ne commande jamais;
Sûr du vœu de son maître un courtisan habile,
En lui sauvant la honte, acheve un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant;
Qui perd ce prince assure un trône à Ferdinand:
L'inutile vertu peut languir sans salaire;
Mais un pareil service est le grand art de plaire.
Ah! de nos fiers tyrans j'admire la fureur!
De leur chûte à nos mains ils dérobent l'honneur.
Votre fille, comme eux, sert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore:
Expiant malgré soi ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours...
(*à part.*)
Vengez-nous de vous-même, ô conquérans avares
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous!

AVOGARE.

Calme-toi: crains qu'un mot ne décele ta flamme;
Il faut plus que jamais l'enfermer dans ton ame.
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux:
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous;
Songe sur-tout, ami, qu'au gré des conjonctures
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différens projets:
Le tems, l'occasion les doit trouver tout prêts;
Car je doute toujours que ce combat s'acheve,

Qu'entre les deux rivaux le camp ne se souleve...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Non, seigneur; bannissez cet injuste soupçon.
Bayard vient, et je vole en avertir Gaston.

(*il sort.*)

SCENE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD, *à part, avec tranquillité.*

C'est donc ici le champ de ma gloire nouvelle!
Je ne cueillis jamais une palme plus belle!...
(*à Avogare.*)
J'aime à vous voir mon juge.

AVOGARE.

Ah! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux s'il doutoit du vainqueur;
Bayard va triompher quand Bayard va combattre:
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre;
Je le plains... Mais, seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami:
Je vous l'ai dit tantôt, sans ce fatal remede
Il faut en rougissant que mon amitié cede
Au tyrannique abus des volontés du roi
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi;
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, *d'un air sombre et passionné.*

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux!
Chaque mot me rendoit mon rival odieux.
Quoi! même en m'outrageant elle en a plus de charmes!
Par quels ardens transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour!
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût d'un bras d'airain marqué notre carriere,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon ame entiere.
(*à part, avec indignation.*)
Amour, ah! sous quel joug m'as-tu donc asservi?
L'homme par ton délire à soi-même est ravi;
Tu lui fais une autre ame et transformes son être...
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître!
(*à Avogare, en voyant paroître Gaston.*)
Mais j'apperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*

C'est leur dernier moment.

SCENE III.

GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à Bayard.*

Bayard, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous plaignez-nous l'un et l'autre;
Nous devons à l'honneur ou ma vie ou la vôtre...
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du roi...

(*il remet à Altémore un paquet de papiers.*)
Songez à le servir et pour vous et pour moi;
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre...
Mais, hélas! s'il vous perd que pourrai-je lui rendre?...
Recevez mes regrets et mon adieu fatal...
(*il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main.*)
Embrassez un ami... Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant je me suis fait outrage;
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage:
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours...
(*à très haute voix.*)
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France!
(*Une foule de chevaliers françois entre.*)

SCENE IV.

GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE,
TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

GASTON, *à part.*

Ciel!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement, aux chevaliers.*

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,

Brissac, mon digne émule, et toi, cher Coligny,
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre
Pour un noble dessein qui devoit vous surprendre...

SCENE V.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *à Euphémie.*

Vous sur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore, ainsi que mon retour...
(*il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste...
(*il pose son épée aux pieds de Gaston.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON, *à part.*

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les armes!
(*il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit.*)
Je garde ton épée, et la mienne est à toi...
(*à part*).
Tremblez plus que jamais, ennemis de mon roi!
Du glaive de Bayard ma valeur est armée;

Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée!
(*aux chevaliers françois.*)
Vous, François, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami!...
(*à Altémore.*)
Remettez dans ses mains ce que je vous confie,
L'écrit qu'il recevroit s'il m'eût ôté la vie...
(*à Bayard qui prend le paquet des mains d'Altémore.*)
Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur:
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur;
Le roi, si dans nos camps je perdois la lumiere,
M'a juré d'accomplir ma volonté derniere;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit comte et duc de Foix et de Nemours:
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire...
(*à Euphémie.*)
Madame, à votre main j'avois même attenté;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejeté?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres;
Un prodige d'honneur en sait inspirer d'autres...
Dans l'ivresse où je suis je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie,
(*après un court silence.*)
Au sacrifice entier... Non, ma chere Euphémie!
Non, ce triomphe horrible est au-dessus de moi!

BAYARD.

Il m'appartient, seigneur : un seul mot fait ma loi;
On vous aime. Songez à ma faute, à mon âge:
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage...
(*à Euphémie.*)
Oui, madame, je cede au choix de votre cœur...
(*à Avogare.*) (*à Euphémie.*)
Je vous rends votre foi... Pardonnez ma fureur;
De ma foible raison j'avois perdu l'usage:
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage ;
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir,
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir !...
(*vivement.*)
Mais, par un prompt retour, mon juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré mon devoir inflexible :
Je l'ai vu ; j'ai rougi : le sacrifice est fait.
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet :
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avouerai, vos pleurs, vos soins pour me fléchir
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir;
Votre aspect rend encor ma victoire pénible ;
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible :
(*avec force.*)
Mais à de vrais guerriers, sur eux-même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre :
Quand on se combat bien l'on est sûr de se vaincre.

Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur... mais non à vous aimer;
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la beauté se plaît à permettre au courage,
Cet encens noble et pur que tous nos chevaliers
Brûlent sur ses autels au mileu des lauriers:
Il eut droit d'être offert aux plus illustres reines;
Vous le serez, madame; oui, vos lois souveraines,
Toujours, après Louis, disposeront de moi...
(*En prenant la main de Gaston.*)
Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE, *à part.*

Dans mon ravissement à peine je respire:
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire!
(*à Gaston et à Bayard.*)
Ah! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux?...
(*à Gaston.*)
Cher prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même!...
(*à Avogare.*)
Mais mon pere veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE.

(*à part.*)
Ton bonheur est le mien... Tout est changé.

SCENE VI.

GASTON, BAYARD, EUPHEMIE, ALTEMORE, D'ALEGRE, AVOGARE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

D'ALEGRE, *à Gaston.*

Seigneur,
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
On fait crouler le mur et les canons de Bresse;
L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir :
A tenter la bataille il paroît s'enhardir;
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovere,
Et briller vers ce fort les lances de Pescaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc une fois ils nous viennent chercher!
Vole, et que tout mon camp se dispose à marcher.

(*d'Alegre sort.*)

SCENE VII.

GASTON, BAYARD, AVOGARE, EUPHEMIE, ALTEMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *très vivement, aux chevaliers.*

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse :

(*montrant Gaston.*)
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse;
Miracles du génie et chefs-d'œuvre de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard.

GASTON, *avec le même transport.*

Ah! ton cœur et ton bras promettent plus encore!
(*à Euphémie.*)
Osez voir triompher l'amant qui vous adore!...
(*à Avogare, en montrant Euphémie.*)
Restez ici près d'elle, et montez sur la tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le neveu de Louis va me nommer son pere,
Et je veux mériter une gloire si chere.

GASTON, *toujours avec chaleur en montrant Euphémie.*

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas...
(*à Bayard, en le prenant par la main.*)
Viens: de notre querelle instruisons nos soldats;
Que pleins de ta grande ame ils marchent aux alarmes.
(*aux chevaliers.*)
O François, soutenez la gloire de vos armes!
Qui pourroit aujourd'hui résister à vos coups?
Vos deux chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.
(*il sort avec Bayard, Altémore et les chevaliers.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son pere prêt à sortir.*

Mon pere, expliquez-vous; quel dessein vous anime?

AVOGARE.

Peux-tu le demander? je cours laver mon crime;
J'admire, je chéris ces sublimes mortels.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand dieu!

AVOGARE, *en lui ouvrant ses bras.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels:
Mes yeux sont dessillés; cet exemple m'accable.
O de leur héroïsme ascendant incroyable!
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs;
J'ai senti malgré moi son invincible flamme
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirans:
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands
Que, détestant soudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie...
(*en l'embrassant.*)
Adieu... Pardonne-moi ma honte et ta douleur...
Tu me vois vertueux; tu me verras vainqueur.
(*il sort.*)

SCENE IX.

EUPHEMIE.

Ciel! mon cœur goûte enfin une volupté pure;
L'honneur y met en paix l'amour et la nature!
Après tant de tourmens mon pere m'est rendu!...
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu!
Je veux, à ton amour dérobant ce mystere,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon pere;
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment cessé de le chérir.
(*Elle fait quelques pas pour sortir, et s'arrête avec saissement.*)
Allons... Mais ce combat... Je me sens consternée...
Pourquoi? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée:
Ah! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil;
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, *dans le plus grand désordre.*

Fuyons; mes yeux sont pleins de ce vaste carnage,
Des fureurs des mortels épouvantable image!
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts,
Les fers étincelans, et les feux plus terribles,
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant par-tout mon pere et mon amant...
(*elle s'assied.*)
Mon pere! qu'il m'est cher, hélas! en ce moment!
Dieu juste, à la vertu quand ta voix le rappelle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle?...
(*avec un peu de joie.*)
Mais Nemours!...sur la breche en vainqueur il montoit;
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendoit...
(*après un court silence.*)
La gloire! et c'est donc là que l'homme l'a placée?
O délire infernal!.. barbarie insensée!...

(*se relevant en entendant des cris.*)

Quoi ! j'entends jusqu'ici les cris des combattans
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondans !
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir sous ces murs quelques voix lamentables !
Un cri plus douloureux me glace de terreur !

(*appercevant le duc d'Urbin.*)

Se peut-il ?... je succombe... Ah ! je vois le vainqueur !

(*elle retombe sur le fauteuil.*)

SCENE II.

URBIN, EUPHEMIE, GARDES.

URBIN, *à Euphémie.*

Vous voyez un captif, qui rougit peu de l'être ;
La chaîne de Bayard va m'honorer peut-être :
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire.
Après un long combat les siens l'ont secouru :
Ils alloient triompher, quand j'y suis accouru :
De ce choc décisif je sentois l'importance ;

Mais le nombre des miens, leur fiere contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des François l'indomtable furie,
Dans son dernier soldat Bayard se multiplie;
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis, et leurs chefs dispersés:
Resté seul, à mon tour il a fallu me rendre;
Hélas! dans quel moment! gémissez de l'apprendre:
On venoit de blesser ce guerrier généreux:
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux;
Mais il tombe, et l'on trouve au défaut de l'armure
Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure :
On craint en lui portant un secours meurtrier
D'arracher à-la-fois sa vie avec l'acier;
On dit plus; que le coup part de la main d'un traître...
J'en ai vu près de lui, que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non, je n'en connois plus... Mais que devient Nemours?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours:
L'Alviane est un chef digne de sa vaillance;
Il est juste qu'entre eux la victoire balance...
(*voyant paroître Bayard, que des soldats françois apportent sur des étendards et des piques, le corps entouré d'une écharpe.*)
On apporte Bayard.

SCENE III.

BAYARD, URBIN, EUPHEMIE, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

BAYARD, *à part.*

L'effort de la douleur
Pénétrant dans mon sein en détache mon cœur...
Dieu! je sens défaillir ma force anéantie...
(*après un peu de silence.*)
Mon ame étoit à toi, mon sang à ma patrie:
Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie...
Quels regrets pour Gaston!

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie?
Eh bien! ai-je eu raison d'expier mon erreur?...
Je suis chéri de vous et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême
Je sens mon ame fuir, contente d'elle-même...
Vous direz à mon roi que j'ai béni mon sort
De lui faire en vos mains hommage de ma mort.
(*la regardant tendrement.*)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes?

SCENE IV.

BAYARD, AVOGARE, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

AVOGARE, *à Bayard.*

Bayard, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAYARD.

Un traître m'a frappé : ne pleure pas sur moi ;
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort en tous lieux la nouvelle est semée ;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée ;
Que l'ennemi vainqueur...

BAYARD, *l'interrompant, en se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !
(*aux soldats François.*)
On vous trompe, Avogare... Allons, qu'on me remporte ;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte :
Retournez à l'assaut ; près de votre étendard
Placez au premier rang les restes de Bayard,
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes...

(*pendant qu'on l'emporte.*)

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir:
Marchez; ils trembleront à mon dernier soupir!
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asyles:
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes.

(*Avogare le suit.*)

EUPHÉMIE, *entendant des cris lointains.*

J'entends crier victoire, et Nemours, et Louis!

(*les soldats françois qui emportoient Bayard s'arrêtent ainsi qu'Avogare.*)

SCENE V.

BAYARD, AVOGARE, EUPHÉMIE, URBIN, D'ALEGRE, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Ce grand jour met le comble à la gloire des lis;
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN, *à part.*

Ciel!

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Parmi tous ses soins le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours;
Nous venons y veiller: j'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice...

(*aux soldats françois qui portent Bayard, en leur montrant une piece voisine.*)

Conduisez-le, soldats, dans ce lieu plus propice.

BAYARD, *montrant la lance qu'il a dans le corps.*

Attends... avec ce fer mon ame peut sortir...

(*à part, avec plus de force.*)

Cher Nemours! ah! je veux avant que de mourir
Entendre le récit de ta gloire inouie,
Et jouir du beau jour que te doit ma patrie...

(*à d'Alegre.*)

Conte-moi ses exploits. Son sang n'a point coulé?

D'ALEGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé;
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
Le François sous sa main semble un coursier flexible
Qu'il sait sans nul effort presser ou retenir,
Et dont la fiere ardeur s'étonne d'obéir:
Tout-à-coup votre mort à grand bruit annoncée
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours dans le fond de leur cœur
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur:
François, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe!
Pourriez-vous en fuyant deshonorer sa tombe?
Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse vainement le Romain se rallie;

En vain le citoyen sous ses toits renfermé
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers ardens à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,
Par dix mille François forcés dans un rempart,
Et notre armée en ordre au fort de la tempête
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, *avec tranquillité, montrant la lance qu'il a dans le corps.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours!

(*les soldats françois emportent Bayard; d'Alegre et Urbin le suivent avec les gardes.*)

SCENE VI.

AVOGARE, EUPHEMIE.

AVOGARE, *à part, en regardant emporter Bayard.*

Va, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore!

EUPHÉMIE, *qui n'a point entendu ce qu'Avogare vient de dire.*

Mon pere, aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard sans doute en est environné:
Je crains que loin de vous des conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides,

Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours :
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE, *l'interrompant.*

C'est mon devoir; j'y cours...
(*appercevant Altémore.*) (*à part.*)
Mais je vois Altémore... et c'en est fait sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute !

SCENE VII.

AVOGARE, EUPHEMIE, ALTEMORE.

AVOGARE, *à Altémore.*

Eh bien?

EUPHÉMIE, *à Altémore.*

D'où naît, seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.
(*elle sort.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, ALTEMORE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur?

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, seigneur.
D'illustres chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,
L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs,
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs;
Mais sa victoire enfin précipite sa perte;
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte:
Le voilà dans la ville, où nos pieges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus.
En chassant notre armée on ne l'a pas détruite:
Le terrible Pescaire en a seul la conduite;
Il est maître sur-tout de l'obscur souterrain;
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE, *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le François va tomber dans un sommeil paisible:
L'imprudence le suit sitôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, *aussi vivement.*

Bien plus; votre palais dominant sur la ville,
Nemours, par mes avis, en a fait son asyle;
Il doit y rassembler le conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'étoit sous ce palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpêtre:
Je sais ce nouvel art ignoré des François
Dont Navarre à Bologne a tenté les essais;
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance avec fracas les éclats dispersés
Des fondemens unis aux combles renversés.

AVOGARE, *avec impétuosité.*

Allons; qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les Bressans, fondant de toutes parts,
Égorgent dans la nuit tous les soldats épars:
Cours à ce grand objet que ton œil doit conduire;
Moi, je garde ce fort; et si Bayard respire,
Nemours enseveli dans ton gouffre infernal
Pour immoler Bayard deviendra mon signal:
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville...
(*à part.*)
Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolens étrangers, qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entiere à jamais disparus!

ALTÉMORE, *appercevant Euphémie qui revient.*
Votre fille revient... retenez l'infidele :
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.
(*il sort.*)

SCENE IX.

EUPHÉMIE, AVOGARE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de son pere d'un air sombre avec saisissement et les larmes aux yeux.*
Barbare! qu'ai-je appris? j'en frissonne d'horreur!
Quoi! vous m'avez trompée avec tant de noirceur?
Quoi! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon pere?
(*à part.*)
Quelle vertu brilloit dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir?

AVOGARE.
Quels transports insensés!

EUPHÉMIE, *à part.*
O jour de ma ruine!
Mon pere au même instant m'embrasse et m'assassine!

AVOGARE.
Téméraire! oses-tu?...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*
Ces mains, teintes de sang,

Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc?

AVOGARE.

Moi?

EUPHÉMIE.

Vous!... Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide;
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah! de mon changement Urbin veut me punir;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Soupçonne-t-on son pere?...
(*tirant de sa poche un papier et le lui montrant.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire:
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter!

AVOGARE, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables?

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non, Pescaire jamais n'a trahi ses semblables;
Exercé dès l'enfance aux talens de son roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi:
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zele
M'ont dévoilé jadis votre trame infidele,
Vient de surprendre encor ce billet odieux,
Que par un prompt message il m'envoie en ces lieux;
Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant; tous mes ressorts sont prêts.

(*il veut sortir.*)

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets!

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie?

EUPHÉMIE, *avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.*

Frappez! reprenez-la quand vous l'avez flétrie!
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir!
Le malheur de ma vie est de vous la devoir!...
(*après un court silence.*) (*elle l'embrasse.*)
Que dis-je?... Ah! pardonnez... cher ennemi que j'aime,
Vous me devrez aussi vos jours malgré vous-même:
J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous...
Oui, cruel!... oui, mon pere!... Ah! si dans mon courroux
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature...
(*lui prenant la main et la baisant en la baignant de ses larmes.*
Les sentez-vous couler? pouvez-vous sans douleur
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets par devoir, par tendresse...
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

Demain?... Eh! vous avez quelque piege ignore

Dont cette nuit encor l'effet est assuré...
(*lui montrant un papier.*)
Ce billet me l'annonce... Allons, le ciel m'inspire;
C'est Nemours en secret que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi!...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs:
Mais en sauvant Nemours j'enchaîne ses rigueurs;
Il me doit votre grace, elle est ma récompense.
(*elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle et la retenant.*

Comment! tu veux livrer ma vie à sa vengeance?

EUPHÉMIE, *très rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien:
Vous le jugez par vous; j'en juge par le mien:
Vous alliez m'immoler dans ce héros aimable;
Il me respectera dans mon pere coupable;
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.
(*elle veut encore sortir.*)

AVOGARE, *furieux, et l'arrêtant toujours.*

Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare!
Redoute les transports où mon ame s'égare!
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir:
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir;
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mere,
Le chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frere,

Lui qui peut-être même a déchiré son flanc,
Et je saurai mourir tout couvert de son sang;
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge:
Par-tout je vais te suivre, et m'attacher à toi;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble! par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas, et deviens parricide!
Dussé-je être à l'instant puni par ses soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras!

EUPHÉMIE, *à part.*

Où suis-je?... que résoudre?... Ah! quel état horrible!

AVOGARE, *voyant paroître Gaston avec une troupe de François.*

Nemours vient... Je crains peu cette garde terrible...
(*voyant qu'Euphémie veut s'éloigner, et la retenant près de lui.*)
Arrête, malheureuse! et reste à mes côtés;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités;
Renferme ta douleur, frémis qu'on ne la voie!

SCENE X.

AVOGARE, EUPHÉMIE, GASTON, SUITE DE CHEVALIERS FRANÇOIS ET DE SOLDATS, *dont plusieurs portent des drapeaux.*

GASTON, *à Euphémie.*
(*Avogare se tient entre elle et Gaston.*)
Rassurez-vous, madame, et partagez ma joie...
(*à Avogare.*)
Que le traître à présent doit être confondu!
Du salut de Bayard on nous a répondu;
On a tiré le fer et calmé sa souffrance,
Sa plaie aux yeux de l'art n'offre que l'espérance...
(*aux chevaliers françois.*)
Quel bonheur pour l'état, pour nous, jeunes guerriers!
Notre empire perdoit l'honneur des chevaliers!...
Le cœur dont la vertu nous inspire, et nous guide!...
(*à part.*)
Dans ton ame, ô Bayard, la nation réside!...
(*à l'un des chevaliers en lui montrant les drapeaux.*)
Lautrec, allez au roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux...
(*à Euphémie.*)
Qu'aux peuples de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chere,

Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers!
Les cœurs des citoyens sont bien dus aux guerriers...
(*Lautrec sort avec les soldats qui portent les drapeaux; les autres chevaliers françois restent, et Gaston s'adresse à eux.*)
Et vous, sages héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez-vous toujours en sachant obéir:
Grace à ce feu prudent qui sait se contenir
Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire;
C'est par-là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les lois.
François, qui prodiguez votre sang pour vos rois,
Vous méritez un roi qui sache en être avare:
Allez; je vais vous suivre au palais d'Avogare.

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur!

GASTON, *aux chevaliers.*

Cette nuit, nous y veillerons tous:
Que le soldat repose; il souffre plus que nous:
Épargnez l'habitant; foible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la premiere victime.
(*toute la suite se retire.*)

SCENE XI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part.*

Il reste!

GASTON, *s'approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours:
Quand on veut toujours vaincre il faut veiller toujours.
Seigneur, votre palais au milieu de la ville
Pour l'œil du général devient un centre utile;
Excusez comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Ah! mon cœur se plaisoit à vous le destiner!...
Mais partons.

GASTON, *en le retenant et en montrant Euphémie.*

Profitez du moment qui me reste
Pour m'instruire tous deux d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous?

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu
A l'instant un soldat à mes pieds est venu:
L'assassin de Bayard menace votre vie,
M'a-t-il dit; ce secret est connu d'Euphémie...
(*à Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits:

Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits!
(*à Avogare en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard.*) (*à Euphémie.*)
Elle ne répond point!... Nommez donc le coupable:
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté son pere et Gaston.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi...
(*à Gaston en voulant aller à lui.*)
Seigneur...
(*Avogare la retient par le bras.*)

GASTON, *à Avogare en tendant la main à Euphémie.*

Vous l'arrêtez? ses yeux sont pleins d'effroi!

EUPHÉMIE, *à Avogare en se jetant à genoux.*

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *à part, en levant le poignard sur Gaston.*

Frappons!

EUPHÉMIE, *se relevant en voyant l'action de son pere, et l'embrassant avec violence pour l'arrêter.*

Mon pere!

GASTON, *à part, en mettant la main sur son épée.*

O perfidie!

AVOGARE, *à part.*

L'ingrate me retient; elle en sera punie!
(*il veut la tuer.*)

GASTON, *lui arrachant le poignard.*

Non, barbare! et toi-même à l'instant...
(*il veut aussi le frapper.*)

EUPHÉMIE, *s'élançant au-devant de Gaston, et couvrant Avogare de son corps.*

Ah! Nemours,
Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours.

GASTON.

Pardonne; je m'égare en voulant te défendre...
(*appelant.*)
Holà! gardes, à moi!

SCENE XII.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇOIS.

ALTÉMORE, *à Gaston.*

Ciel! que viens-je d'entendre?

GASTON, *montrant Avogare.*

Il immoloit sa fille!

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare?

GASTON, *montrant le poignard d'Avogare.*

Son bras
Combloit aussi sur moi tous ses assassinats.
(*il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare avec dissimulation.*

Qui? vous?...Quelchangement! quelleaveuglefurie!

AVOGARE, *avec une colere feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma patrie:

(*d'un œil d'intelligence.*)

Je frappois son tyran, et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie, et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance.
(*à Altémore.*)
Non, je ne reviens point de cet excès d'horreur;
(*à part.*)
J'en suis honteux pour lui. Ciel, avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre!
(*à Altémore et aux soldats en montrant Avogare.*)
Vous, que dans son palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah! qu'il vive, ou je meurs.

GASTON, *bas.*

Il ne périra pas...
(*haut.*)
Devant tout le conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *bas, à Altémore qui l'emmene.*

Puisqu'il vient au palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore pendant qu'on emmene son pere.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux vous serez obéie.
(*il sort avec Avogare et les soldats françois.*)

SCENE XIII.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

L'amour te l'a livré, l'amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au palais: va, compte sur mon cœur.
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur:
Je leur dois plus d'amour et de respect peut-être
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes; c'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard: il est à demi couché sur un lit militaire; les armes de Bayard sont auprès de son lit.

SCENE PREMIERE.

BAYARD, URBIN.

URBIN, *debout appuyé sur un fauteuil.*

En nous voyant ainsi, qui penseroit, seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur?
Grace au ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes.

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi! Tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise...

(*Urbin paroît très étonné.*)

A vos soldats blessés je desirois l'offrir;
Chargez-vous de ce soin, que je ne puis remplir:
Jule a causé leurs maux; je veux qu'il les soulage,
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage...
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets.
Quand il osa sur vous combler son infamie
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie:
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets, sans les avoir trahis;
Je voudrois et ne puis vous nommer ses complices...
Vous ne les craignez plus, qu'importent leurs supplices?

SCENE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, *à Bayard.*

J'allois quitter ce fort; mais un objet pressant
(*regardant Urbin.*)
M'oblige à vous voir seul... si le duc y consent.

URBIN.

Prince, je me retire.

(*il sort.*)

SCENE III.

GASTON, BAYARD.

GASTON, *vivement.*

On trompe encor la France:
De traîtres entouré, Bayard est sans défense;
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous, c'est là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls?

GASTON.

Vous allez les entendre:
Un fidele Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.
(*il va vers la porte.*

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON, *à un vieillard qui est en dehors.*

Viens, approche.

SCENE IV.

GASTON, BAYARD, UN VIEILLARD.

GASTON, *à Bayard en lui montrant le vieillard.*

Euphémie, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,

Et de ses longs revers adoucit les regrets :
Il a d'un noble prix su payer ses bienfaits;
Et, sûr de ses vertus, par un aveu sincere
Il vient lui révéler les crimes de son pere :
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses fils
D'un double assassinat les généreux avis.

(*Gaston s'assied.*)

BAYARD, *au vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Cache un cœur bien coupable...

(*à Gaston, en se jetant à ses pieds.*)

Ah! j'ai besoin de grace en venant vous sauver!

GASTON.

De grace?

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel?... Eh! sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance?
Quel es-tu?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets :
Je ne suis qu'un Bressan... je fus jadis François.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance;
Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais

Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglois;
Mais un service ingrat sous un roi trop austere
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légere:
De climats en climats j'errai pendant dix ans;
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout François privé de sa patrie
Je l'appelle en pleurant chaque jour de ma vie!

BAYARD.

Eh! que n'y rentrois-tu ramené par l'honneur?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle, et je lui fais horreur!
Fier de mon origine, il faut que je la cache:
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache
Ont retenu mes pas revolant vers les lis...
J'ai du moins à mon roi pu rendre mes deux fils...
Combattant sous vos lois, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur pere:
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus François!...
(*avec plus de chaleur.*)
Mais je viens vous sauver... Eh! quel guerrier fidele
Honoré dans la France aura plus fait pour elle?
Ah! ce service heureux, ce retour de ma foi,
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,

Qui vous cache la foudre au sein de la victoire.
Dans tout le sang françois brûlant de se plonger,
De meurtres cette nuit Bresse va regorger:
Oui, près du mont sacré des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances romaines,
Tandis que vers le fleuve un gros de citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens;
Dans leurs temples déja, sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes:
On parle d'un rempart qui doit être abymé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé;
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible;
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(*à Nemours.*)
Vous y doit avec art exposer le premier,
Et vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux François l'ame de leur armée;
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage, et de douleur;
J'ai voulu vous soustraire à ces pieges du crime:
Vous voyez à mes pleurs, au zele qui m'anime,
Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux,
Toujours guerrier dans l'ame, adore les héros.

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets? par quelle intelligence?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance;

J'ai vendu l'humble toit par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri à part.*

Ah Dieu!

BAYARD, *à part.*

Que de grandeur!

GASTON, *à part.*

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux!...
(*au vieillard.*)
Acheve... Saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, prince; l'Espagnol qui m'a tout révélé
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé;
Il craint en le sondant de s'en voir la victime:
Mais moi, seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abyme
Du peu que je savois j'ai dû vous avertir.
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir;
Mon sang se rajeunit encor pour ma patrie:
Je vois tous mes dangers, et compte peu ma vie.
Quand un soldat françois au péril va s'offrir
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir?

BAYARD, *avec transport.*

François, reprends ton nom.

GASTON, *au vieillard en l'embrassant.*

Oui, tu l'es... Le tems presse...

(*à Bayard.*)

Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse;

(*appelant.*)

Je vais donner mon ordre... Entrez tous.

(*plusieurs officiers et soldats entrent.*)

SCENE V.

GASTON, BAYARD, LE VIEILLARD, TROUPE D'OFFICIERS ET DE SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à deux officiers François en leur montrant le vieillard.*

Vous, Évreux,
Vous, d'Alegre, suivez ce vieillard courageux:
Il va vous indiquer deux secretes issues
Dont il faut à l'instant saisir les avenues;
Cent guerriers bien choisis pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir.

(*à deux autres officiers.*)

Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse,
Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés;
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide.

(*à deux autres chevaliers.*)

Et vous, pour contenir le citoyen perfide,
Que par mille flambeaux disposés prudemment
On menace leurs toits d'un vaste embrasement.
Le palais d'Avogare est encore l'asyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile ;
J'y vole pour donner des secours prompts et sûrs
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs...

(*à Bayard.*)

Approuvez-vous ce plan?

BAYARD, *montrant les chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent...
Moi seul j'en dois gémir, d'autres bras l'accomplissent!

LE VIEILLARD, *vivement, à Gaston.*

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince; et je vais veiller sur ce gouffre de feux...
(*comme une idée nouvelle qui lui vient sur-le-champ.*)
J'espere en découvrir le foyer redoutable.
Si le ciel y plaçoit ma perte inévitable,
Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!

(*il fait quelques pas pour s'en aller.*)

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service insigne;
La faveur de Nemours...

LE VIEILLARD, *se retournant.*

Prince, j'en suis indigne;

Réservez pour mes fils un si généreux soin;
Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(*il sort avec quelques chevaliers et quelques soldats.*)

SCENE VI.

GASTON, BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Bayard.*

Adieu, Bayard.

BAYARD, *aux soldats.*

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non, restez; c'est la loi que je leur ai prescrite;
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort:
Ah! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même:
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(*il sort, laissant avec Bayard un chevalier et quelques soldats.*)

SCENE VII.

BAYARD, UN CHEVALIER, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

Il est donc un triomphe, il est donc un danger

Que même en le voyant je ne puis partager !
(*au chevalier.*)
Ecoute, ô mon éleve, espoir de la patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie;
Toi, né pour être un jour par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, le bouclier des rois,
Ne quitte point Gaston, sois par-tout son égide:
Je réponds des François tant qu'il sera leur guide.
(*le chevalier sort.*)

SCENE VIII.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*
O Dieu! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs?
(*aux soldats.*)
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs?
Soldats, c'est un transfuge accablé de son crime:
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré:
Tel est le châtiment du cœur dénaturé
Qui, ne connoissant plus famille, ni patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie;
Infidele aux humains dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître;

Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

SCENE IX.

BAYARD, ALTEMORE, SOLDATS ITALIENS.

ALTÉMORE, *aux soldats françois qui gardent Bayard.*
Nemours vous mande, amis; Bayard est sous ma garde:
La défense du fort désormais me regarde.
(*il leur fait signe de sortir, et ils s'en vont.*)

SCENE X.

BAYARD, ALTEMORE, SOLDATS ITALIENS.

BAYARD, *à Altémore.*
Quoi! vous quittez Nemours?

ALTÉMORE.
C'est lui qui l'a voulu.
(*bas à sa suite.*)
Attendons le signal, ou tout seroit perdu.
(*à Bayard.*)
Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce peuple séduit,
Il a saisi pour fuir la faveur de la nuit;
Et peut-être en ces lieux, du fond de sa retraite,

Il tend par ses amis quelque embûche secrete.

BAYARD.

Ses amis comme lui se pourront découvrir;
Le crime à force d'art parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec dissimulation.*

J'en doute... Mais du moins par cette expérience,
Tous vos chefs connoîtront enfin la défiance:
L'impétueux François ignore les détours;
Son ame est dans ses yeux et passe en ses discours;
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre;
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur;
De ses traits à son ame il fait un masque utile,
Et la haine en cet art est toujours plus habile;
Elle offre en souriant le front de l'amitié,
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié...
(*à part.*)
Le signal tarde bien!

BAYARD.

Si je meurs par un crime,
L'assassin tremblera, mais non pas la victime:
Au moment de frapper peut-être l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE.

(*à part.*) (*entendant venir quelqu'un.*)
Il dit vrai; mais n'importe. Ah! que vient-on m'apprendre?
(*il se retire un peu en arriere.*)

SCENE XI.

BAYARD, EUPHEMIE, ALTEMORE, SOLDATS ITALIENS.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

Nemours n'est point ici?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE.

Ah ciel! il est perdu!...
C'est là, seigneur, c'est là que le piege est tendu,
(*voulant sortir.*)
Que la foudre... Ah! courons...

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible!
(*en entendant le bruit que produit l'explosion du palais d'Avogare.*)
C'est toi dont la fureur... Dieu! quel fracas terrible!
(*elle s'appuie sur une colonne.*)
La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé.

BAYARD, *à part.*

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug françois j'ai sauvé l'Italie!...
(*à Bayard.*)
Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand dieu!

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi! perfide!...

ALTÉMORE.

Oui, par ce foudre infernal
J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal!

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs!

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton sang va combler ma vengeance!
(*il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAYARD, *prenant sa lance près de son lit et la tenant en arrêt sur Altémore.*

Viens, traître! je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance?
Crois-tu combattre seul et mes soldats et moi?
(*les soldats s'avancent sur Bayard.*)

BAYARD, *voyant paroître Gaston.*

Tremblez! voilà Nemours.

(*Altémore et ses soldats tournent la tête et apperçoivent Gaston; Altémore, comme anéanti, reste immobile, et laisse tomber sa lance.*)

SCENE XII.

GASTON, BAYARD, URBIN, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS, SOLDATS ITALIENS.

GASTON, *à Altémore, en écartant les soldats italiens à coups d'épée.*

C'est la foudre pour toi!...

(*à Bayard, qu'il embrasse.*)

O mon ami!

BAYARD.

Cher prince!... eh! qui l'auroit pu croire?

GASTON, *montrant Altémore et Urbin.*

Voilà de l'Italie et l'opprobre et la gloire!...
Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

GASTON, *aux soldats françois, en montrant Altémore.*

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas.

(*les soldats françois entraînent Altémore et les soldats italiens.*)

SCENE XIII.

GASTON, BAYARD, URBIN, EUPHÉMIE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Euphémie, qu'il voit évanouie, en courant à elle.*

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chere Euphémie!

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, *à Euphémie en lui prenant la main.*

Euphémie!

EUPHÉMIE, *revenant à elle, à part, en levant les yeux au ciel.*

Il n'est plus!... (*à Gaston, qu'elle apperçoit, en rebaissant les yeux.*)

Ah! prince, vous vivez!

GASTON, *la relevant.*

Oui, ce digne vieillard... il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher!

GASTON.

J'arrivois dans ce palais terrible
Où mon ordre assembloit notre élite invincible,
Quand je le vois entrer frémissant, éperdu,

Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,
Et qui, se promettant un plus riche salaire,
Avoit du nouveau foudre épié le mystere:
Fuyez! s'écrioient-ils; fuyez! ne tardez pas;
Vous n'avez qu'un moment; le gouffre est sous vos pas;
Courez sauver Bayard, il en est tems encore;
Ce héros va tomber sous les coups d'Altémore.
A leurs cris vers ces lieux nous avons volé tous;
Mais des portes du fort à peine approchions-nous
Qu'avec un bruit affreux une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de soufre, et de fumée
Roule au loin dans les airs, à nos regards surpris,
D'un vaste monument les immenses débris:
Heureux qu'en échappant à ce piege effroyable
(*en embrassant Bayard.*)
J'arrache encor mon pere au sort plus déplorable
De voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la derniere heure et le sang d'un héros!

URBIN, *à Bayard.*

Pardonne; j'ai trop tard suivi mon digne maître;
Bayard pour sauver Jule avoit livré le traître...
(*à part.*)
Beaux jours du nom romain qu'êtes-vous devenus?
Des François maintenant sont nos Fabricius.

GASTON, *à sa suite.*

Allons, marchons, amis; revolons vers Pescaire:
Voudrois-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire?
Sous ces murs embrasés me croyant englouti,

De son repaire obscur peut-être il est sorti.

BAYARD, *le retenant.*

Arrêtez...

SCENE XIV.

GASTON, BAYARD, URBIN, EUPHÉMIE, D'ALEGRE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

D'ALEGRE, *vivement à Gaston.*

La victoire est complete et soudaine;
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les guerriers de Venise et les soldats romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

GASTON.

Mais Pescaire?...

D'ALEGRE.

Seigneur, son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservoit sa présence:
De la porte Faustine il assailloit les tours,
Qu'au bruit de son tonnerre il croyoit sans secours;
Mais au lieu de l'effroi trouvant par-tout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la disgrace,
Il va cacher au loin sa honte et ses débris.

GASTON.

Eh! que fait ce vieillard?... Qu'il vienne avec ses fils...
Que mes bienfaits...

D'ALEGRE, *l'interrompant.*

Plaignez son infortune extrême.

Instruit qu'en son palais Avogare lui-même
Pour allumer sa foudre avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas il l'a couru chercher:
Il vouloit ou punir, ou désarmer sa rage;
Mais, soit que du Bressan le perfide courage
De périr avec vous fît son plaisir affreux,
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux,
De tous deux à-la-fois loin du palais en poudre
J'ai vu les corps sanglans rejetés par la foudre.

EUPHÉMIE, *à part.*

O mon pere!

BAYARD, *à part.*

O soldat, qu'honore un beau trépas!
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas:
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE, *à part.*

Le désespoir m'accable;
De la mort de mon pere, hélas! je suis coupable.

GASTON, *vivement.*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu!...
La nature m'imprime un sacré caractere
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel pere.

GASTON.

Je respecte à-la-fois et ressens vos douleurs...
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs;
Je veux pour le former que Bayard me ramene

Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne.
(*à Bayard.*)
Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart;
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va... Mais modere au moins ton ardent caractere:
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire;
Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-tems.
Ta carriere d'honneur est remplie à vingt ans;
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire:
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

FIN DE GASTON ET BAYARD.

EXAMEN

DE GASTON ET BAYARD.

Si le mérite d'une tragédie dont le sujet est puisé dans l'histoire consistoit dans la vérité des portraits, dans l'exactitude des faits rapportés, aucun ouvrage dramatique ne pourroit être mis au-dessus de Gaston et Bayard : ces deux grands hommes sont ici représentés avec la plus grande fidélité ; on peut même assurer qu'il n'est point un beau trait de la vie du chevalier sans peur et sans reproche que de Belloy n'ait trouvé l'art de faire entrer dans son ouvrage. La politique du pape Jules, la conduite ferme des Vénitiens, la fausseté de Ferdinand, la nullité de Maximilien, la position dangereuse des François en Italie, tout est conforme au récit des historiens; et sans doute les spectateurs instruits doivent éprouver à la représentation de cette tragédie un plaisir que la foule ne peut pas soupçonner. Mais cette fidélité historique qu'on trouve dans toutes les pieces de Racine, et plus particulièrement encore dans Mithridate, n'est qu'un mérite secondaire au théâtre, où l'on veut d'abord une action intéressante : or, bien avant qu'Aristote ne l'eût écrit, le bon sens avoit révélé à tous les hommes que si l'intérêt s'affoiblit quand il se partage, il s'éteint presque entièrement lorsqu'il change d'objet. Dans

Gaston et Bayard, non seulement l'intérêt se partage entre deux héros également estimables, mais il change d'objet en passant d'une rivalité d'amour à une conspiration dont les moyens sont si affreux et les agens si bas qu'il est presque impossible de craindre qu'ils réussissent. Ajoutons que cette conspiration n'est pas plus dirigée contre Gaston et Bayard que contre tous les François qui composent leur armée, puisque la perte des chefs doit nécessairement entraîner celle des soldats, et nous aurons répondu à l'auteur qui prétendoit prouver que l'intérêt étoit toujours le même, parcequ'il portoit toujours également sur les principaux personnages. Dans la premiere moitié de l'ouvrage, c'est Euphémie qui divise les héros; c'est sa position difficile entre deux amis, entre son pere et son amant, qui fait le nœud de la piece: dans la seconde moitié, c'est un vieux déserteur françois qui sauve les héros, sans qu'Euphémie y soit pour autre chose que pour des craintes qui n'avancent ni ne retardent l'action.

De Belloy citoit la tragédie de Cinna comme une preuve que l'intérêt peut se diviser sans s'affoiblir: il est vrai que les cœurs se partagent entre Cinna et Auguste; dans la plupart des tragédies de Racine on est presque toujours du parti du personnage qu'on entend; on plaint Oreste dans Andromaque; on plaint Hermione elle-même aussi souvent que la veuve d'Hector; Achille, Clytemnestre, Iphigénie, ont raison chaque fois qu'ils parlent, sans que la position d'Agamemnon cesse d'être intéressante pour les spec-

tateurs. De Belloy se trompoit ou feignoit de se tromper sur ce qu'on appelle au théâtre unité d'intérêt ; et puisqu'il cite Cinna pour se défendre, bornons-nous à cette tragédie pour répondre que sans Auguste ou sans Cinna, il n'y auroit plus d'action ; au lieu que dans les deux derniers actes de Gaston et Bayard la conspiration avanceroit toujours quand bien même il n'y auroit qu'un des deux guerriers en péril : Gaston peut périr par l'explosion, et Bayard être sauvé par les François qui, au bruit, viendroient se ranger près de lui ; Bayard pouvoit être tué si Altémore eût agi au lieu de menacer, tandis que Gaston auroit échappé au danger par les avis du vieux déserteur françois. L'intérêt est bien véritablement partagé, affoibli, quand le sort des principaux personnages n'est pas tellement lié que de la perte de l'un ou de l'autre ne résulte nécessairement la perte ou le salut de tous, suivant les premieres conceptions de l'auteur et le but qu'il s'est proposé. On est donc fondé à reprocher à cette tragédie double intérêt et double action.

La rivalité d'amour entre Gaston et Bayard produit de beaux effets par la grandeur d'ame que les deux rivaux déploient, mais elle a quelque chose de choquant entre un jeune homme et un vieux guerrier. Pour excuser Bayard on peut bien dire qu'il n'avoit que trente-six ans à l'époque du siege de Bresse : cette raison historique ne vaut rien lorsqu'il est question de juger la tragédie, puisqu'il y est toujours question des vieux services du chevalier, et que Gaston lui donne le nom de pere, sans que personne en soit

scandalisé. En montrant Bayard dans toute sa grandeur, en rappelant tous les traits de la vie de ce héros, l'auteur ayant oublié de le laisser voir jeune aux spectateurs, n'est plus en droit de renvoyer à l'histoire pour constater l'âge de Bayard amoureux et jaloux. Cette rivalité est mal préparée, mal établie : mais c'est ici une de ces fautes qu'on blâme dans le cabinet, et qu'on excuse au théâtre quand il en résulte de grandes beautés. Si l'on excepte les complimens trop prodigués, et qui ne sont pas dans le caractere des grands hommes, il est impossible de présenter rien de plus généreux que la conduite de Gaston offensé, rien de plus noble que la démarche de Bayard repentant ; ce vers même,

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste,

ce vers, blâmé par presque tous les critiques, pourroit être raisonnablement défendu, et n'a pas besoin de l'être toutes les fois qu'on ne le séparera point de tout ce qui l'entoure. Il est vrai que Spartacus, dans la même position, dit à Noricus qu'il a offensé :

Touchez dans cette main, embrassez votre ami,
Qui, honteux de l'offense, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

La franchise, la simplicité, ajoutent ici à la beauté de l'action ; mais outre que Saurin faisoit parler un homme qui ne pouvoit avoir sur l'honneur les mêmes

idées que les peuples modernes, Spartacus étoit en tout supérieur à Noricus : de Belloy mettoit sur la scene un François demandant excuse à son chef, et voulant que son exemple fût utile aux chevaliers qui l'entouroient : la différence de mœurs et de situation exigeoit de la simplicité dans Spartacus, et peut excuser, nous le croyons, un peu d'ostentation dans la soumission de Bayard.

La scene d'exposition est une des plus naturelles qu'il y ait au théâtre : la démarche d'Urbin auprès de Bayard seroit déplacée, ainsi que l'observe M. de La Harpe, si on ne considéroit que la réputation du chevalier françois ; mais cet excellent critique a oublié de faire réflexion au caractere de Jules, qui espere séduire Bayard. Comme il est dans la nature des hommes très fins de ne croire jamais à une probité parfaite, nous pensons qu'il y a motif suffisant pour qu'Urbin vienne trouver son frere d'armes et s'acquitter auprès de lui de la commission dont il est chargé. Cette conversation, qui forme l'exposition la plus riche de détails qu'il soit possible d'imaginer, se termine par un de ces coups de théâtre dont l'auteur connoissoit si bien l'usage. Lorsque le duc d'Urbin représente à Bayard que la défense de la ville de Bresse est impossible, que les remparts sont détruits, le héros ne se contente pas de lui répondre qu'il a des guerriers intrépides qui mourront sur la breche ; il appelle ses soldats, et dit en les montrant :

Voilà d'autres remparts dont vous ne parlez pas.

Cette réponse en action produit toujours beaucoup d'effet : malheureusement tout ce que l'auteur ajoute après un mouvement qui de lui-même dit tout ce qu'il est possible de dire, ne sert qu'à en affoiblir l'éloquence ; et cette observation suffit pour faire sentir combien il seroit dangereux de prodiguer ces ressources, qui réduiroient la tragédie à n'être plus qu'une pantomime.

Quand Bayard arrive blessé, et que quelques momens après on annonce une victoire, le récit pourroit en paroître froid ; de Belloy le motive avec son art ordinaire, en faisant dire au héros :

> . . . . avec ce fer mon ame peut sortir.
> Cher Nemours, ah ! je veux avant que de mourir
> Entendre le récit de ta gloire inouie,
> Et jouir du beau jour que te doit ma patrie.

Ce mouvement est beau, et si naturel, qu'il ne laisse plus voir l'adresse avec laquelle l'auteur ajoute à l'intérêt d'un récit placé au milieu d'un troisieme acte ; ce qui est presque toujours froid.

Cette tragédie, malgré les défauts qu'on peut lui reprocher, attache beaucoup à la représentation ; la grandeur des sentimens, la fidélité des détails historiques, lui prêtent un autre charme à la lecture. C'est l'ouvrage d'un bon François et d'un homme qui avoit infiniment d'esprit; éloge qu'il faut toujours répéter lorsqu'on parle des productions de de Belloy.

FIN DE L'EXAMEN DE GASTON ET BAYARD.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE

De DE BELLOY,

Représentée pour la premiere fois le 12 juillet 1777.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?

VIRG.

PRÉFACE.

L'ÉVÈNEMENT qui fait le sujet de cette tragédie est-il vrai, est-il fabuleux? c'est sans doute la premiere question que feront la plupart de mes lecteurs. Mais ce problème exige une discussion trop étendue pour les bornes d'une préface ; je me propose de le résoudre dans un mémoire particulier, où je me flatte que le public trouvera des détails curieux et intéressans : qu'il me suffise de dire ici qu'en traçant le plan de ma tragédie, j'ai cru devoir suivre l'opinion commune, fondée sur le récit du plus grand nombre des historiens, *Famam sequere.*

Mon sujet étoit généralement connu par une tradition ancienne, et plus encore par cette romance, délicate et pathétique, de M. L. D. D. L. V., * restée dans la bouche de tout le monde ; fruit précieux des loisirs d'une main respectable qui s'honore en les cultivant. Il n'y a personne qui n'ait retenu, entre beaucoup de vers heu-

* Le feu duc de La Valliere.

reux de ce poëme, ces deux vers frappans, dont j'ai tiré quelques situations de ma tragédie :

Il voit le cœur, il en jouit ;
Il lit la lettre, il en frémit.

Le roman de mademoiselle de Lussan, intitulé *Les Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, a été très célebre, et est encore lu avec plaisir. Le style n'y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu'on trouve dans les romans d'aujourd'hui; mais le fond de l'ouvrage offre par-tout le charme puissant d'un intérêt rapide, et sur-tout une vérité, une force dans les caracteres, telles que vous croyez toujours avoir les personnages devant les yeux; vous vous figurez à vous-même les traits, la taille, la voix d'Adélaïde de Coucy et de son pere, du comte de Rhétel, et de la dame de Rosoi ; vous les voyez, vous les entendez. C'est un mérite rare; et peut-être est-ce le premier dans tout auteur qui raconte : c'est le grand talent d'Homere, et celui par lequel il l'emporte souvent sur Virgile.

La célébrité de ce roman m'a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma fable. Je ne pouvois que perdre en donnant à ma tragédie une vérité historique plus

exacte : j'ai conservé le nom et la qualité des héros, le lieu de la scene, et les principaux évènemens.

Quant aux noms, celui de Gabrielle étoit trop connu, trop agréable à l'oreille pour que j'entreprisse de le changer. J'ai rétabli celui de Fayel tel qu'il doit être : la seigneurie de Fayel existe encore à la porte de Saint-Quentin ; et j'ignore pourquoi mademoiselle de Lussan a substitué à ce nom véritable celui de Fagel, qui, ayant moins de voyelles, est moins doux et moins sonore.

A l'égard du lieu de la scene, on verra que je ne pouvois guere me dispenser de choisir aussi la Bourgogne; car pour lier et pour rendre vraisemblables les évènemens de la piece il falloit les faire passer dans un lieu voisin de la route que Philippe-Auguste devoit prendre pour revenir de Provence à Paris. J'ai donc placé mes personnages dans le château d'Autrey, qui appartenoit à la maison de Vergy, et dont une des branches de cette maison tiroit son nom distinctif.

Par rapport aux évènemens, tous ceux qui m'ont paru incompatibles avec les regles ou les bienséances théâtrales ont été retranchés ; mais lorsque j'ai ajouté des faits nouveaux, je les ai

puisés dans l'histoire du tems. Racine avoit ce scrupule quand il changeoit quelque chose à la fable : on peut voir dans la préface de son Iphigénie comme il cite les autorités d'après lesquelles il a hasardé le personnage d'Ériphile. Nous devons sans doute avoir encore plus de délicatesse quand il s'agit d'un fait tiré de notre histoire moderne.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme sœur de la duchesse de Bourgogne, parceque dans le même tems à-peu-près il y eut une Alix de Vergy, femme du duc Eudes III. La puissance de la maison de Vergy étoit si grande en ce siecle, que Hugues, pere d'Alix, fit la guerre au duc de Bourgogne, d'abord avec les secours de Philippe-Auguste, et ensuite avec ses seules troupes. Le duc fut même obligé, selon Du Chesne, de se liguer contre ce vassal redoutable avec d'autres seigneurs de la maison de Vergy. Ces circonstances pouvant donner plus de considération à mes acteurs, j'ai dû en profiter.

De même l'amitié dont Philippe - Auguste honoroit Raoul de Coucy, et dont ce seigneur étoit si digne; le goût des arts qui commençoit à régner dans ce siecle, et que les célebres chansons du châtelain de Coucy nous attestent en-

core, étoient autant d'avantages qu'un poëte ne pouvoit négliger sans s'exposer à se voir accusé de mal-adresse.

Pour faire paroître Raoul il a été nécessaire de supposer qu'il avoit survécu au bruit de sa mort et à sa lettre fatale : ainsi cette lettre devient le premier fil de l'intrigue, et le fondement des soupçons et des fureurs de Fayel. Mais la maniere dont j'ai feint que Raoul avoit été sauvé d'une mort prochaine rassemble encore plusieurs traits empruntés de l'histoire. Saladin attaqua réellement pendant la nuit le camp des Chrétiens sur la fin du siege d'Acre (autrement appelée Ptolémaïs). Plusieurs fois, dans d'autres occasions, les Sarrasins se revêtirent des armes et des habits des François prisonniers pour pénétrer plus sûrement dans nos tentes, et même dans les villes que nous avions conquises. Joinville raconte que les Bédouins, excités par le prix d'un besan d'or que le sultan mettoit à la tête d'un chevalier, entroient furtivement dans le camp françois, et manquoient rarement de mériter la récompense promise. Dans toutes les batailles ils avoient soin de couper les têtes des morts un peu distingués ; elles étoient ensuite plantées avec faste au bout des piques, sur les retranche-

mens ou sur les remparts des infideles. L'abbé Velly peint, d'après le même Joinville, la désolation de nos chevaliers qui étoient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens et à leurs amis, et *qui ne pouvoient plus en reconnoître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés.*

Il est également vrai que le roi d'Angleterre fit égorger tous les prisonniers musulmans, et que les François témoignerent plus d'humanité. On sait que Saladin avoit dû en inspirer par ses exemples.

On sait aussi que, dans ces tems où l'ignorance étoit profonde en Europe, nos princes prirent quelquefois leurs médecins en Asie, et chez les infideles mêmes; par conséquent il n'y a rien que de très vraisemblable à supposer qu'un chevalier fût guéri chez les Arabes d'une blessure que les François avoient jugée mortelle. Je crois que les lecteurs éclairés me tiendront compte de cette loi que je m'étois prescrite de fondre toujours des faits véritables dans les fictions nécessaires à la tragédie.

OBSERVATIONS DRAMATIQUES.

Les dissertations qu'on lit à la tête de Brutus

et de Sémiramis serviront d'excuse et d'exemple à celle que l'on va lire. Mon sujet étoit certainement plus difficile et plus dangereux à mettre au théâtre que les deux sujets sur lesquels M. de Voltaire a cru devoir prévenir ses lecteurs par des observations un peu étendues.

GENRE DE CORNEILLE ET DE RACINE.

Le titre seul de *Gabrielle de Vergy* annonce une tragédie du genre le plus terrible ; on se croit même menacé d'être conduit jusqu'à l'horreur. Heureusement depuis quelques années le public s'est accoutumé à des situations fortes, que Racine et Corneille n'avoient pas déployées sur la scene françoise : si vous exceptez le cinquieme acte de Rodogune, et la tragédie entiere d'Athalie, vous ne trouverez guere dans les chefs-d'œuvre des deux peres de notre théâtre ces violens coups de terreur, ni ces spectacles pompeux et pathétiques qui sembloient constituer la tragédie des Grecs. Le vrai génie est créateur. Corneille et Racine se sont fait chacun un genre nouveau en s'attachant à deux branches de l'art peu cultivées par Sophocle et Euripide. Corneille, qu'emportoit l'impulsion rapide de son ame véhémente et sublime, nous a

tracé les grands tableaux de l'héroïsme et des triomphes de la vertu, dessinant avec une fierté vigoureuse ces premiers traits de caractere toujours permanens et qui distinguent les hommes, plutôt que l'expression changeante de nos passions par lesquelles nous nous ressemblons tous. Racine, qui suivoit le penchant de son ame douce et tendre, nous a développé les foiblesses du cœur, nous a peint les égaremens, les orages des passions humaines; il sembloit que la richesse de son coloris enchanteur avoit besoin de se répandre dans les détails infinis des nuances vives et délicates de l'amour, le plus varié de tous les sentimens de la nature.

GENRE DE CRÉBILLON.

Crébillon est le premier qui ait transporté sur la scene françoise cette terreur sombre et majestueuse, l'ame de l'ancienne tragédie. Électre, Atrée, et le sublime Rhadamiste nous ont frappés de ce saisissement profond qui pénetre le cœur de toute part, et qui arrête le sang dans nos veines : sans parler de la coupe d'Atrée, le seul second acte de cette tragédie excita un frissonnement continuel inconnu jusqu'alors à nos spectateurs.

GENRE DE M. DE VOLTAIRE.

M. de Voltaire, réunissant les trois genres de ses prédécesseurs, tour-à-tour et souvent à la fois héroïque, tendre et terrible, a encore enrichi notre scene des coups de théâtre frappans et des spectacles magnifiques des Athéniens. Par-là il est parvenu à donner à l'ame des secousses plus violentes et plus multipliées. C'est lui sans contredit qui a le mieux habillé notre Melpomene dans le vrai goût de l'antique; Oedipe, Mérope, et Sémiramis, en sont des garans immortels.

Il est vrai que ces deux derniers poëtes ont été traités de novateurs quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre; mais aujourd'hui le public, accoutumé à toutes les variétés de l'art, reçoit avec un égal empressement toute tragédie qui a droit à son suffrage, de quelque genre qu'elle soit. Si plusieurs personnes préferent les drames dans le goût de Corneille et de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des Grecs, de Crébillon et de M. de Voltaire. Chaque spectateur, selon la différence de son caractere, ressent plus ou moins de plaisir en voyant une bonne piece

nouvelle; il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, et qui n'en veulent point souffrir d'autres. Ayons pitié d'eux; il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs.

GENRE ANGLOIS.

Convenons cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du théâtre d'Athenes en poussant trop loin l'imitation du théâtre de Londres. Un des grands défauts de la plupart des tragédies angloises, celui qui caractérise le plus le génie de cette nation, opposé à celui des Athéniens, c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénérant presque toujours en horreur, et conduisant trop rarement aux larmes. Lisez Hamlet, Macbeth, Richard III; vous frémissez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais; lisez au contraire l'Oedipe de Sophocle, les Bacchantes, Hercule furieux; vous voyez des spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans : or ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de présenter sur la scene un évènement horrible.

LE GENRE DES GRECS EST QUELQUEFOIS PLUS HORRIBLE, MAIS IL EST TOUJOURS ATTENDRISSANT.

Oedipe incestueux et parricide vient sur le théâtre avec les yeux arrachés et dégouttans de sang : Agavé offre à Cadmus son pere une tête encore fumante, qu'elle croit être celle d'un monstre qu'elle a vaincu ; bientôt elle reconnoît la tête de son propre fils : Hercule s'éveille au milieu de ses enfans égorgés nageant dans le sang et parmi les débris, et, tout-à-coup il apprend que c'est lui-même qui, dans son délire, a massacré sa famille entiere. Certainement il n'y a rien de si affreux sur le théâtre anglois. Mais lisez le désespoir d'Agavé et de Cadmus, celui d'Hercule, surtout les douloureuses plaintes d'Oedipe lorsqu'il embrasse ces êtres infortunés qui sont à la fois ses fils et ses freres ; l'horreur se change en attendrissement, et le cœur se soulage par un torrent de larmes.

Si quelque poëte grec a laissé ses spectateurs dans la situation d'une *horreur seche* il a été condamné par ses contemporains. Dans l'Électre de Sophocle Oreste immole volontairement Clytemnestre qu'il sait être sa mere ;

loin de sentir aucuns remords de son parricide, il garde assez de sang-froid pour présenter le cadavre à Égisthe, en lui disant que c'est le corps d'Oreste; le tyran leve le voile qui couvre ce corps ensanglanté, et reconnoît sa femme. Cette abomination révolta, et elle inspira à Euripide la hardiesse de traiter le même sujet en l'adoucissant; il conserva l'atrocité du parricide commis avec une pleine connoissance et une mûre réflexion, mais il donna à Oreste et à sa sœur des remords touchans qui arracherent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela Aristote loue beaucoup le poëte Astydamas d'avoir changé un peu la fable, afin de ne point porter l'horreur aussi loin que Sophocle et Euripide, et d'avoir fait tuer Eriphile par son fils Alcméon dans le moment où ce prince ignore qu'Eriphile est sa mere; le désespoir d'Alcméon en devenoit bien plus attendrissant. C'est avec des ménagemens à-peu-près semblables que nos poëtes françois ont traité les sujets d'Oreste, de Sémiramis, et de Mahomet: ils ont par conséquent mieux suivi le goût des Athéniens que Sophocle et Euripide mêmes.

NÉCESSITÉ DE JOINDRE LA PITIÉ A L'HORREUR.

Il n'est pas difficile de trouver dans le cœur

humain les raisons de cette regle dramatique sur laquelle j'insiste en ce moment. Quand je vais voir une tragédie c'est certainement un plaisir que je vais me procurer : or, si vous ne me remplissez l'ame que d'idées noires, barbares et monstrueuses qui la révoltent, l'humilient et la mettent au supplice; si vous me renvoyez avec une oppression, un étouffement qui me rendent malade, appellerez-vous cela un plaisir? frappez, percez mon cœur, osez le déchirer, l'écraser par les coups les plus terribles; mais consolez-moi par ce tendre sentiment de la pitié, l'une des plus douces voluptés que la nature ait sagement ménagées à l'homme : je vous pardonnerai de m'avoir oppressé, si vous me délivrez du poids qui m'accable par des pleurs qui me soulagent. Je ne veux souffrir l'horreur, qui est un tourment, que lorsqu'elle me conduit à l'attendrissement, qui est un plaisir : en un mot les larmes sont le baume salutaire qui doit couler sur les blessures que l'auteur tragique fait à l'ame du spectateur.

Je ne prétends pas faire prononcer un arrêt de réprobation contre le grand nombre de tragédies angloises, et contre le petit nombre de nos tragédies dans lesquelles cette regle dramatique n'a point été observée; je soutiens seulement qu'elles en sont moins agréables; qu'on aimeroit mieux

en sortir attendri qu'indigné; qu'elles manquent d'une des parties essentielles de l'art, et qu'il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice.

SUJET DE GABRIELLE DE VERGY.

Je n'aurois jamais entrepris de mettre sur la scene le sujet de Gabrielle de Vergy si je n'eusse pas cru qu'il étoit possible de le traiter conformément aux principes que je viens d'établir; mais j'entrevis d'abord que je pouvois adoucir l'atrocité de la catastrophe, et que le reste du sujet fournissoit des situations fortes et touchantes capables de plaire à tous les spectateurs de tous les pays. En effet on imaginera aisément que je n'ai jamais songé à exposer sur le théâtre la dame de Fayel mangeant le cœur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante je n'avois pas besoin du précepte d'Horace,

Neve humana palàm coquat exta nefarius Atreus;

il suffisoit de consulter la délicatesse françoise: d'un autre côté il auroit été presque aussi désagréable de faire paroître la dame de Fayel après son horrible repas; le spectateur l'auroit crue toujours prête à rejeter ce mets abominable.

Se borner à un récit étoit une foible ressource dans un sujet dont les premiers actes, pleins de passions forcenées, devoient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquieme acte froid.

Il n'y avoit donc qu'un parti à prendre, c'étoit d'imiter l'auteur d'Atrée et du Triumvirat, en tempérant l'excès d'horreur qu'il a hasardé dans la premiere de ces pieces par les adoucissemens qu'il a mis dans la seconde. La coupe d'Atrée souleve le cœur lorsqu'elle échappe des mains de Thyeste, parceque les spectateurs sont supposés voir ruisseler le sang que Thyeste portoit à sa bouche; mais, dans le Triumvirat, l'actrice seule étant supposée voir la tête de Cicéron qui est sous un voile, ce moment n'excite aucune sensation funeste à la piece; c'est même la scene qui a réussi avec le plus d'éclat sur le théâtre de Paris. Ainsi faire apporter à Gabrielle le cœur sanglant de Raoul dans un vase où elle seule pourroit le voir, me sembla l'unique façon de risquer sur notre théâtre cette action atroce sans qu'elle devînt trop épouvantable; car certainement les spectateurs françois n'auroient jamais souffert qu'on exposât l'objet même à leurs regards quelque bien qu'il pût être imité; et je ne conçois pas comment les Grecs ont pu soutenir

la vue de cette tête de Penthée que sa mere tient par les cheveux et porte fièrement en triomphe.

Ce n'est pas tout. J'avois remarqué, en voyant jouer Atrée, que les larmes venoient aux yeux de tout le monde lorsque Thyeste ayant presque sur les levres la coupe dans laquelle il ne sait pas encore qu'on lui offre le sang de son fils, s'arrête involontairement, et dit avec cette tendre inquiétude que la nature lui inspire,

. . . . Cependant... je ne vois point mon fils.

mais j'avois remarqué que le sang-froid barbare du féroce Atrée, que cette ironie noire et détestable,

Craignez moins que jamais d'en être séparé,

renfonçoient les larmes et transportoient d'indignation. Il ne m'appartient pas de condamner un maître aussi respectable que Crébillon; mais si j'avois encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon art, l'expérience générale, la sensation universelle ne m'autoriseroient-elles pas à lui dire: Vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste; et c'est vous qui nous en empêchez en nous remplissant d'un

sentiment plus fort, d'une indignation qui va jusqu'à la fureur, et qui repousse la pitié à laquelle vous nous aviez disposés. Comment faire autrement? Je n'en sais rien: c'est, je crois, un défaut de votre sujet; mais enfin c'est un défaut.

DIFFÉRENCES DU SUJET DE GABRIELLE DE VERGY.

Cette observation, que j'avois faite dès ma premiere jeunesse, m'est revenue à propos quand j'ai songé à traiter le sujet de Gabrielle de Vergy. J'ai vu qu'il me seroit très facile d'éloigner Fayel au moment où sa femme découvriroit le le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouir de sa vengeance; il doit être prêt à présenter lui-même le cœur sanglant: mais à la vue de sa femme l'amour doit le retenir. Je l'ai peint plus amoureux qu'il ne l'est dans l'histoire; et c'est une contradiction qui caractérise l'amour que d'ordonner le supplice de ce qu'on aime et de n'en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scene avec ce vase redoutable, le spectateur étant dans la confidence et sachant ce que le vase contient, il me semble qu'on frissonnera à chaque pas que fera l'innocente victime pour s'approcher de la table; on sera tenté de l'avertir de ne pas toucher à ce dépôt terrible:

mais ce sera de l'effroi sans horreur, sans indignation : le seul instant où elle découvrira le vase paroîtra horrible ; mais ce premier coup passé, me suis-je dit à moi-même, on pourra se livrer à tous les sentimens moins affreux et plus touchans qui doivent déchirer l'ame d'une amante désolée ; et Fayel ne nous indignant point par sa présence, on jouira d'une situation profondément douloureuse, de cette solitude du désespoir dont l'accablement est si pathétique.

J'ai fait plus ; j'ai eu soin que ce vase, dont le spectateur ne peut voir que le dehors, ne restât point trop long-tems sous les yeux même de Gabrielle ; et quand elle adresse quelques paroles entrecoupées, quelques regrets tendres à ce cœur déplorable, l'éloignement de l'objet rend ses plaintes plus douces et plus pénétrantes : enfin je lui ai donné un délire, que je crois bien naturel après un coup si violent et si capable de bouleverser tous ses sens ; j'ai espéré que cet égarement pourroit produire une situation déchirante lorsque Fayel arriveroit en proie aux plus cruels remords, et convaincu de l'innocence de sa femme : car elle s'imagine voir entrer son pere dont on lui annonce le retour ; elle dit à son mari tout ce qu'elle diroit à son pere sur ses malheurs et sur son innocence : chaque mot doit donc percer le

cœur du malheureux Fayel ; et cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les ressources que j'ai cru devoir mettre en usage pour adoucir cette affreuse catastrophe, persuadé que je perdrois infailliblement du côté de l'horreur tout ce que je gagnerois du côté de l'attendrissement.

Pour juger plus sûrement de l'effet j'ai un peu multiplié les lectures de cette piece depuis cinq ans qu'elle est faite ; et à force d'observer les impressions différentes que produisoit le cinquieme acte je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général j'ai remarqué que les larmes commençoient à couler dès que Gabrielle parle à ce cœur qu'elle ne voit plus ; si quelques personnes, plus vivement frappées de l'horreur du moment où elle découvre le vase, étoient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvoient retenir leurs pleurs à la derniere scene, lorsque la victime expirante se jette volontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jeter dans ceux de son pere. Si mes lecteurs éprouvoient la même sensation, ce dont je doute fort, j'aurois approché du but où j'aspirois en me proposant de réunir le pathétique du théâtre de Paris à la terreur du théâtre de Londres.

Je crois cependant que l'effet de tous ces mé-

nagemens sera plus sensible sur la scene que dans le cabinet. Je pense que, contre l'ordinaire des tragédies fortement terribles, celle-ci paroîtra plus atroce à la lecture qu'à la représentation. Pourquoi? parceque les lecteurs croiront voir le cœur, et que les spectateurs seront bien sûrs de ne le pas voir : les yeux fixés arrêtent l'imagination; mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle travaille et elle voit au-delà de ce qu'on veut lui montrer.

RÉFLEXIONS SUR LES PREMIERS ACTES.

Malgré toutes ces précautions mon cinquieme acte restoit encore si terrible, qu'il étoit prudent, pour le faire supporter, de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers actes. C'est à quoi je me suis attaché, en observant toujours de mêler la pitié à la terreur, en tâchant qu'après une scene où l'on auroit frissonné il en vînt une autre où l'on pût s'attendrir. J'ai même voulu jeter au travers de tout ce sombre plusieurs situations agréables, qui, sans cesser d'intéresser l'ame, pussent la consoler en l'élevant au-dessus d'elle même, et en lui montrant toute la dignité de la vertu à côté de l'infamie du crime; à-peu-près comme on nous fait voir, dans Castor et

Pollux, le ciel un moment avant l'enfer. Il y a deux scenes de ce genre dans le quatrieme acte; elles sont assez neuves, et elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l'ouvrage: l'une est la scene d'héroïsme, dans laquelle les deux amans s'excitent avec une sorte d'ivresse à triompher de la passion la plus véhémente: l'autre est celle où Fayel, près de se venger par un lâche assassinat, entrevoit une vengeance plus noble, et la saisit avec transport: c'est une ame françoise à qui il suffit de nommer l'honneur pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage.

SIMPLICITÉ DU SUJET.

On verra que j'ai eu grand soin de conserver dans mon sujet toute la simplicité qu'exige une tragédie consacrée à développer les tendresses et les fureurs de l'amour; cette passion si féconde en mouvemens si contrastés se suffit à elle-même dans un drame. On trouvera ici peu d'acteurs et peu d'évènemens. Andromaque, Zaïre, Bérénice et Ariane, n'ont pas le grand nombre de personnages qui étoient nécessaires dans Athalie, Iphigénie, et Sémiramis, ni les incidens multipliés que nous offrent Mérope, Rodogune et Héraclius.

J'ai cru n'avoir besoin que de mes trois personnages amoureux, de Fayel, de sa femme, et de Coucy; mais Coucy ne pouvoit paroître tout au plus que dans deux actes, sans quoi son imprudence auroit indigné contre lui. Il falloit donc faire trois actes avec le mari et la femme et quelques confidens: cela n'étoit pas facile; mais cette singularité m'a piqué: on jugera si elle laisse du vuide dans la piece et si elle la refroidit. Parlons maintenant des caracteres de ces trois personnages.

CARACTERE DE FAYEL.

Ce qui devoit adoucir mon sujet dans son entier et en retrancher tout ce qu'il pouvoit avoir de révoltant, c'étoit la maniere de traiter le caractere de Fayel: ce personnage étoit de la plus grande difficulté à présenter sur notre théâtre sous des couleurs fortes, et cependant agréables: s'il a le bonheur de plaire, tel que je l'offre à mes lecteurs, c'est peut-être celui qui doit donner le plus de prix à mon ouvrage. Il y a beaucoup d'amans et de maris jaloux sur la scene françoise: il falloit donc d'abord marquer celui-ci par des traits distinctifs. J'ai appuyé avec soin sur les détails que la différence des sujets n'avoit pas permis à nos

maîtres d'approfondir. Fayel n'ayant aucun intérêt de politique ou d'ambition, rien ne se mêle à sa passion dominante; c'est le pur caractere de la jalousie, et j'ai pu en marquer toutes les nuances.

J'ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment qui n'ose se montrer accoutume l'ame qu'il possede: j'ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au-devant du crime, qui va toujours cherchant son propre malheur, à qui l'indice le plus douteux paroît une preuve évidente; qui combine et arrange un long tissu de pieges tendus autour de lui et dont le premier fil n'existe pas; qui, croyant tout ce qu'il craint, trouve l'infamie dans l'honnêteté, l'artifice et la fourberie dans la franchise et la candeur. J'ai donné encore à Fayel cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur, et qui, rejetant la lumiere qu'on lui présente, semble desirer de n'être pas désabusée; enfin cette frénésie cruelle qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes, et qui fait que le jaloux se complaît à raffiner sur le supplice de ses victimes, comme il se plaisoit à se tourmenter lui-même par la recherche de ses infortunes.

FAYEL DEVOIT ÊTRE INTÉRESSANT, ET IL PEUT L'ÊTRE.

Ma plus grande attention a été de rejeter loin de moi tout ce qui pouvoit attirer sur ce caractere la haine ou le mépris. Un mari bassement jaloux enfermant et maltraitant sa femme, un Florentin de Bocace, armé de clefs, de verroux et de poignards est un caractere ridicule réservé à la comédie. D'ailleurs nos grands poëtes dramatiques n'ont jamais rendu odieux les personnages que l'amour seul rend criminels. Hermione, Roxane, Phedre, Rhadamiste, Vendôme, sont très intéressans et devoient l'être. On en trouve encore la raison dans le cœur humain; les crimes de l'amour ont toujours pour excuse le délire où cette passion aveugle précipite les hommes; ceux qu'elle enivre et qu'elle tourmente, sur-tout quand ils ne sont pas aimés, sont si malheureux et si dignes de compassion, qu'il est presque impossible qu'ils n'intéressent pas: mais j'avois pour attendir sur le sort de Fayel des motifs plus puissans qu'on n'en a jamais eu en traitant un caractere de ce genre: 1° si mon cinquieme acte paroît trop atroce avec Fayel intéressant, qu'auroit-il été avec Fayel abhorré depuis le commencement de la piece? 2° obligé de faire trois actes avec le

mari et la femme seuls, ces trois actes auroient-ils été supportables si l'on avoit eu sans cesse un monstre devant les yeux? 3° si Fayel persécute sa femme, et mérite d'être détesté, Gabrielle est moins malheureuse, puisqu'elle n'a pas de reproches à se faire en le haïssant; au lieu que, forcée à convenir qu'il seroit digne d'être aimé, la fatale passion dont elle est dévorée lui coûte plus de remords, et la rend plus à plaindre: les ames délicates sentiront le prix de cette réflexion, et les connoisseurs savent que le cœur de mon héroïne devoit être le siege de l'intérêt de ma tragédie; 4° enfin le but moral de cet ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh! comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée qu'en faisant voir les malheurs et les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses?

Au reste quand j'ai voulu que Fayel fût intéressant, j'ai observé qu'il pouvoit l'être. Il n'y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr; encore une différence importante le distingue-t-elle essentiellement des Atrées, des Médées et des autres scélérats de cette espece; car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses, au lieu que l'idée d'offrir à

Gabrielle le cœur de Coucy ne vient pas de Fayel; c'est Coucy lui-même qui la lui a suggérée par ce projet étrange d'envoyer son cœur après sa mort. D'ailleurs j'ai donné aux soupçons de Fayel des motifs assez apparens pour qu'un homme moins jaloux eût pu s'y tromper; et lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les mœurs du tems, regarder sa mort comme une preuve démonstrative des crimes qu'il soupçonne, puisque le duel étoit alors le jugement du ciel; cette fausse conviction l'égare, et autorise en quelque sorte sa vengeance: or nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, et à qui nous disons en nous-mêmes: Malheureux, tu ne commettrois pas cette barbarie si tu savois ce que je sais; quel désespoir affreux tu te prépares!

CARACTERE DE GABRIELLE.

Le caractere de Gabrielle paroîtra, je crois, assez nouveau sur la scene. C'est toujours une entreprise délicate que d'y présenter une femme mariée ayant un amant. Je n'ai donné à Gabrielle ni la vertu tranquille de Mariamne, ni la passion douce et concentrée de Zénobie, mais la passion la plus ardente, combattue par une vertu

égale, et surmontée enfin par une vertu plus grande. Si l'on trouve que la dame de Fayel est plus héroïne dans ma tragédie que dans l'histoire, j'observerai que les siecles de la chevalerie nous offrent plusieurs femmes telles que celle que j'ai essayé de peindre: son caractere est donc vrai et dans la nature. Qu'on se rappelle les amours du chevalier Bayard et de la dame de Fluxas; c'est le tableau de la passion pure et violente de Raoul et de Gabrielle.

MORT DE GABRIELLE.

J'ai suivi l'histoire en faisant mourir Gabrielle de saisissement et d'horreur; ce n'est pas la premiere femme à qui l'aspect ou la nouvelle d'un évènement effroyable ait donné la mort sur le champ: tout le monde connoît ce vers énergique d'une héroïne de Corneille:

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs!

J'ai tâché de rendre cette mort encore plus vraisemblable en représentant Gabrielle dès le premier acte comme épuisée par une maladie de langueur qui l'avoit déja conduite une fois aux portes du tombeau.

CARACTERE DE COUCY.

Je ne pense pas que l'intérêt répandu sur Fayel puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux amant est bien plus aimable que son rival forcené; mais sur-tout il est aimé, et c'est le grand secret pour intéresser. Gabrielle plaît; on chérira ce qu'elle adore: j'ose dire de plus que jamais amant ne s'est présenté sur la scene dans des circonstances si propres à tourner les cœurs vers lui; on lui a enlevé une maîtresse qu'il idolâtre et dont il a été adoré dès l'enfance; il vient dans le palais même d'un furieux qui le cherche partout pour l'immoler; enfin c'est l'homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, et dont on s'attendoit à voir le cœur inanimé offert comme le dernier gage d'une fidélité sans exemple: cette position singuliere me paroît bien attachante.

En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j'avois formé de rendre mes trois personnages intéressans; mais les auteurs de Polyeucte, de Phedre, de Rhadamiste, de Bajazet, d'Adélaïde, et même du comte d'Essex, ont prouvé que ce n'étoit pas une entreprise insensée et impraticable.

CONCLUSION.

Je ne sais si le public approuvera toutes les observations contenues dans ce discours; mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ses leçons nous guident avec plus de sûreté nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le cœur humain les premiers secrets de mon art; c'est là que la nature les a placés; c'est là qu'elle offre à tous les auteurs tragiques une mine féconde et inépuisable, dont on se contente aujourd'hui de remuer la superficie, mais dont nos grands maîtres fouilloient profondément les veines les plus cachées.

A MONSIEUR

DE COUCY.

MONSIEUR,

Je m'acquitte d'un devoir bien cher à mon cœur. La France gémit depuis long-tems sur la cendre de vos aïeux, croyant leur postérité entièrement éteinte. Eh! comment n'aurions-nous pas regretté cette ancienne colonne de la monarchie, cette fameuse maison de Coucy, dont l'héroïsme héréditaire est attesté par des siecles de gloire? Qu'il m'est doux de consoler la patrie en lui montrant un trésor qu'elle possede, et qu'elle croit avoir perdu! combien je me trouve heureux de m'être obstiné à faire des recherches dans les monumens qui nous restent de Raoul de Coucy! Je voulois seulement y recueillir quelques fideles témoignages des exploits et des vertus de ce héros intéressant; et mes recherches m'ont conduit par degrés jusqu'aux ruines d'où sortent ses respectables rejetons. Je me hâte de faire part à la nation de cette précieuse

découverte : la plus grande de toutes les félicités pour un homme qui écrit est sans doute de pouvoir annoncer la vertu oubliée.

La vertu oubliée! quand elle porte votre nom! j'avoue, monsieur, que j'ai peine à le comprendre. Si celle de vos ancêtres se fût affoiblie dans leurs descendans, elle auroit mérité d'être méconnue ; les noms perdent leurs droits dès que les ames dégénerent : mais qui pourra concevoir que depuis deux cents ans votre sang illustre, toujours versé pour la patrie, ait coulé avec honneur et sans éclat? Lorsque je vous vois un oncle qui finit ses jours dans le simple rang de brigadier des armées du roi, après soixante-deux ans du service le plus distingué ; un pere qui expire dans ce grade inférieur en comptant quarante-cinq années de combats, et ne pouvant compter les blessures dont il étoit couvert ; lorsque vous-même, monsieur, je vous vois donner à votre prince trente ans de votre vie, et, réduit enfin à vous rendre aux besoins d'une famille nombreuse, vous consoler de ce repos nécessaire en exposant l'enfance de l'aîné de vos fils à toutes les rigueurs des campagnes de la derniere guerre, j'ose dire hautement, et la France entiere va s'écrier avec moi : Voilà des Coucy dignes de leur nom, mais qui ne sont point à leur place. Quel exemple ac-

cablant de cette fatalité qui rend presque toujours le mérite dépendant de la fortune!

C'est aux maisons souveraines auxquelles vous avez la gloire d'être allié, c'est aux familles puissantes qui ont l'honneur d'appartenir à la vôtre, de faire cesser un oubli qui leur est injurieux, et de vous rendre un éclat qui doit rejaillir sur elles. Si ma tragédie étoit l'époque de cette heureuse révolution, ce seroit un grand évènement produit ainsi que tant d'autres par une très petite cause. Peut-être aurai-je lieu de me repentir comme poëte d'avoir osé peindre Raoul de Coucy; mais il est impossible que je ne m'applaudisse pas comme citoyen d'avoir rendu le premier un hommage public aux héritiers de son nom et de son courage.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE BELLOY.

ACTEURS.

RAOUL DE COUCY.
LE COMTE DE FAYEL.
GABRIELLE DE VERGY.
MONLAC, écuyer de Coucy.
ALBÉRIC, écuyer de Fayel.
ISAURE, amie de Gabrielle.
D'ARMANCE, chef des gardes de Fayel, } personnages muets.
UN OFFICIER de Fayel, } personnages muets.
GARDES.

La scene est en Bourgogne, dans le château d'Autrey : les quatre premiers actes se passent dans une galerie qui communique aux appartemens de Fayel et de Gabrielle, et le cinquieme dans le cachot d'une prison.

Perrin del. *Gault de St. Germain direx.*

Ciel !...un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable!...

Acte V.sce IX.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à part, après avoir observé de loin Fayel qui paroît très agité.*

Fayel tremble et gémit! le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAYEL, *à part, en s'asseyant.*

Je mandois Albéric... j'allois tout révéler;
Le voilà devant moi... je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant de Fayel.*

Seigneur, vos yeux chargés de sinistres nuages,

D'un sombre désespoir m'annoncent les orages;
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus:
Je vois du noir chagrin dont l'excès vous consume
Fermenter dès long-tems la brûlante amertume.
Ce malheur, dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs;
Votre épouse mourante a vu par la tristesse
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sement ici l'effroi?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi;
Il eût volé jadis au-devant de mon zele:
Albéric n'est-il plus cet écuyer fidele,
Entre tous vos vassaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'honneur suivant votre vaillance...?

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie aux rives de la France
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs que je brûle et crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez! quelle crainte importune
Dans le retour du roi vous montre une infortune?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce roi, l'amour du monde, et le dieu des François,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste?
Pour vous qui, secondant ses rapides exploits,

Au Bourguignon rebelle imposâtes ses lois?
Déja le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance;
Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille;
Quand ce pere offensé, vous prenant pour vengeur,
De la duchesse encor vint vous offrir la sœur,
Le roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée:
Contre les musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats;
Autrey fut par ses soins la dot de votre épouse:
Par vous, bornant du duc l'ambition jalouse,
Il voit avec plaisir tant d'intérêts nouveaux
Diviser, pour toujours, deux célebres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
Et de votre grandeur sa parole est le gage;
Ce qu'il promet, seigneur, est un arrêt des cieux;
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie en l'engageant sa promesse douteuse;
Ce vil talent des cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des rois.

FAYEL.

Le roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite:
Je crains un ennemi qu'il ramene à sa suite,

Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi sans retour ma gloire et mon bonheur.

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL, *à part.*

Triste et honteux secret dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer!
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.
(*il se leve.*)
Il s'ouvre enfin ce cœur violent et sensible:
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible!

ALBÉRIC.

Parlez: vous trahissez les droits de votre ami
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh bien! connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourmens et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs:
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi! Raoul?...

FAYEL.

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché... si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort.

(*avec violence, voyant frémir Albéric.*)
Crains-tu de me trahir? quelle terreur te glace?

ALBÉRIC, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, et non de la menace;
Je frémis de vous voir outrager à la fois
Moi, Coucy, votre épouse, et vous plus que nous trois.

FAYEL.

Je maudis plus que toi mes soupçons détestables;
Prouve-moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables.
(*à part.*)
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr,
Toi que ma bouche accuse et que mon ame adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore;
Plein des feux dévorans qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi!
Mais tu hais ton époux... vérité trop funeste!
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

ALBÉRIC.

Eh quoi! votre tendresse...

FAYEL.

Est mon crime à ses yeux:
Mes soins sont importuns, mes respects odieux;
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes;
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen sa haine commença;
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
Malheureux! je croyois, dans ce moment terrible,

Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur;
Mais j'apperçus trop tard, dans sa tristesse amere,
Des regrets de l'amour le brûlant caractere :
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir;
Elle aimoit ses tourmens, cherchoit à les aigrir :
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde;
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds:
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre à la fin d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidele;
J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle:
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout : quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas;

Il vit ses yeux éteints qui ne le voyoient pas;
Il scella dans ces lieux d'une bouche insolente
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir?...

FAYEL.

D'Armance l'a surpris...
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice;
Elle ignora peut-être en revoyant le jour
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour;
Mais depuis que Raoul s'éloigna de la France
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence?

FAYEL.

Non; c'est l'unique frein qui peut me retenir;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir:
Que dis-je? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane;
Depuis que par nos cris le ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude:
Son ame, adoucissant et nos lois et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas! les sons touchans de sa voix affoiblie
Pénetrent plus avant dans mon ame attendrie;

La langueur de ses yeux désarme leur fierté;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté:
Graces, talens, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne!
Mais du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la cour se doit rendre.
Là mon triste devoir m'appelle près du roi;
Mon épouse à ses pieds doit paroître avec moi;
Là mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidelle.
Et Coucy ..

ALBÉRIC.

Que je crains votre bras et le sien!
Rivaux en gloire...

FAYEL, *avec fureur.*

Attends son trépas ou le mien;
Et peut-être avant tout la mort de la perfide!
J'éprouve à chaque instant ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur:
Mon destin dépendra d'un moment de fureur.
Je pourrois immoler et venger mes victimes,
Devenir criminel et punir tous mes crimes:
Vainement la vertu voudroit les ralentir;
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez!...

FAYEL.

Tout est dit; et si j'instruis ton zele,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle;
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi;
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi;
Voilà l'unique soin que Fayel te demande;
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerois il faudroit obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la comtesse au palais revenue...

ALBÉRIC, *en appercevant entrer Gabrielle.*

La voici.

SCENE II.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE.

GABRIELLE, *bas à Isaure, dans le fond, en voyant Fayel.*

Soutiens-moi; je frémis à sa vue!
Quelle contrainte! ô ciel!

FAYEL, *bas, à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur
Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?

(*Albéric sort en voyant s'avancer Gabrielle, et Isaure reste dans le fond.*)

SCENE III.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

Goûtez-vous en ce jour quelque fruit de vos soins?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne;
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui;
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame;
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts;
Malheureux, elle charme et suspend nos miseres:
On ressent moins ses maux en consolant ses freres.

FAYEL.

Eh! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer?
Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc former?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes;
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir, rien n'attend vos desirs:
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent:
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;

Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,
L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à desirer ni pour moi ni pour vous...
(*la voyant en pleurs.*)
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? quel vain desir, hélas!...

FAYEL, *l'interrompant.*

Eh! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas?
C'est un présent honteux; il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours s'il fait votre supplice:
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici comme une grace est réclamé par moi;
Mais vos tristes froideurs...

GABRIELLE.

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux;
Vous avez vu la mort à mes côtés errante
Vingt fois m'environner de sa faux menaçante;
L'abyme du tombeau se fermer, se rouvrir;
Il prend, lâche sa proie, et la vient resaisir:
Dans ce corps défaillant si l'ame est affaissée,

Le sentiment flétri, la raison éclipsée,
Ah! seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher:
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur
D'affliger un ami dont il veut le bonheur!
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre
Quand le ciel va bientôt séparer l'un et l'autre?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés:
Souffrez avec courage un malheur nécessaire
Qui détruit tôt ou tard l'union la plus chere;
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi,
Et je meurs sans regret ainsi que sans effroi!

FAYEL.

Sans regret? votre cœur m'en auroit dû sans doute...
(*avec amertume.*)
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?
(*Gabrielle étonnée le regarde; il se reprend vivement.*)
Un pere à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds; il ne vous est plus cher:
A vos yeux cependant il va bientôt paroître;
Vergy dans nos climats revient avec son maître;
Sortis depuis deux jours des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon:
Par leur ordre à l'instant on vient de me prescrire

De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, seigneur?

FAYEL.

Oui, madame; il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillans, aux pompes de la cour;
Je vais tout préparer; ma franchise rigide
Demande près des rois votre douceur pour guide;
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux:
S'il vous manque un printems pour compter quatre lustres.
Vos vertus à la cour n'en sont pas moins illustres;
Ses superbes beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment en pleurant leurs attraits éclipsés;
Et dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah! seigneur, je frémis! où me conduisez-vous?
(*se jetant à ses pieds.*)
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux;
Laissez-moi par pitié dans ce lieu solitaire!

FAYEL, *la relevant.*

Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un pere:
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des lois;
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour; mais l'amour ne peut l'être.
(*il sort, et Isaure se rapproche de Gabrielle.*)

SCENE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

Isaure, je succombe : hélas ! c'en est donc fait !
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait...
« Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un pere ! »
Leurs ordres en tout tems ont causé ma misere !
Quoi ! mon pere et mon roi sont mes premiers bourreaux?
Mon ame les adore, et leur doit tous ses maux !
(*à part.*)
Ah ! cruels, poursuivez, traînez votre victime
De l'autel à la tombe et du malheur au crime !
(*à Isaure.*)
Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abyme où je suis, et l'abyme où je cours?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare?
Combien il abusa de ses droits paternels !
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels ;
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mere approuvoit l'espoir et la constance;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes lois,
Surprend l'autorité du plus juste des rois ;
Et déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite en secret le nœud qui m'assassine.

Loin de toi de l'hymen j'allumai le flambeau ;
Je ne vis point d'autel, je ne vis qu'un tombeau :
Interdite, et voulant douter de ma misere,
Mes timides regards se levoient sur mon pere;
L'inhumain! à Fayel il présenta ma foi
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi ;
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,
Devant vingt chevaliers n'oseroit démentir
Un pere, à qui son sang ne savoit qu'obéir.
Hélas ! j'écoutai trop la voix de la nature;
Et mon pere étoit sourd à ce tendre murmure !

ISAURE.

Il est trop vrai, toujours sa stoïque froideur
Des passions en lui sut étouffer l'ardeur;
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui comme il les sent lui-même:
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
Donnant un nouvel être à notre ame asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie ;
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix:
De son âge glacé, froide et cruelle idole,
La politique, hélas ! par ses mains vous immole.

GABRIELLE, *à part.*

Bien plus, mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir !

Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur dont il est digne,
Le ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté;
Mes forces ont toujours trahi ma volonté.
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue,
Son affreux désespoir, dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur,
Son génie éclatant, son courage sublime,
Et son fidele amour dont l'idée est un crime!...
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier près de toi les traits de mon amant?
Oublier ce héros dont l'aimable sagesse
De son siecle grossier sut polir la rudesse,
Dont l'esprit, déja mûr dès sa jeune saison,
Mêle aux fleurs des talens les fruits de la raison?
(*à Isaure.*)
L'instinct de la vertu, sa pente naturelle
Rapprocha sans dessein nos deux cœurs dignes d'elle;
Quand ce rapport charmant eut su les rassembler
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler:
Sa grande ame éclairoit, affermissoit la mienne;
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.
Ah! tout va m'arracher de coupables regrets!
(*à part.*)
Non, je te jure, ô ciel, de ne le voir jamais!...
Roi, pere, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

FAYEL, *à ses gardes.*

Qu'on l'arrête à l'instant et qu'on le traîne ici.

(*la plupart des gardes sortent; il n'en reste que deux dans l'enfoncement.*)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel, avec inquiétude.*

Eh ! qui donc arrêter?

FAYEL.

L'écuyer de Coucy,
Monlac: en ce palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit? quel prétexte l'attire?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
(*voyant que Gabrielle est troublée*)
Vous frémissez!... C'est vous qu'il cherchoit en ces lieux:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidele
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

GABRIELLE.

Que dites-vous?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBERIC, ISAURE, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Bannissez vos soupçons, seigneur; dans cette ville
Monlac pour peu d'instans demandoit un asyle:
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas;
On connoît ses desseins, il ne les cele pas:
Au pere de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE, *à part.*

Qu'entends-je!

FAYEL, *à Albéric, avec joie.*

Quoi! Raoul... il n'est plus?

GABRIELLE, *à part.*

Je me meurs!

(*elle tombe dans les bras d'Isaure.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs;
(*à Gabrielle.*) (*à Isaure et aux gardes.*)
Elle l'aime!... Parjure!... Ah! la mort l'a saisie...
Si mes jours vous sont chers qu'on la rende à la vie!

(*Isaure et les deux gardes emportent Gabrielle évanouie.*)

SCENE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL, *à part, voulant d'abord suivre Gabrielle, mais s'arrêtant tout-à-coup, et revenant vers Albéric avec un éclat de joie.*

Mon rival a donc vu terminer son destin!
Mais il étoit aimé!... Je pourrai l'être enfin...
O mon ame, reçois ce rayon d'espérance!...
(*il veut encore sortir, et revient avec réflexion.*)
Quel nuage importun me rend ma défiance?
(*à Albéric.*)
O soupçons! ô terreurs! Les lettres de Vergy
Parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy.
Vivroit-il? et Monlac par sa fourbe insolente...
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu
N'est qu'un piege nouveau qui m'est ici tendu.
(*à part.*)
Malheureuse! frémis, si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux; je le sens à mes larmes.
Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur.
(*à Albéric.*)
Viens; perçons ce mystere... Ah! voyons l'infidele:
Je jure son trépas, et je tremble pour elle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie?
Mon cœur déja glacé goûtoit quelque repos;
Avec le sentiment tu réveilles mes maux.
(*à part.*)
O doux sommeil de l'ame! ô langueur insensible!
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible?
(*à Isaure.*)
Isaure, il ne vit plus ce héros adoré!
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré?
O perte dès long-tems par l'amour pressentie!
Le ciel même en secret m'en avoit avertie:
Écoute ce prodige. Il te souvient du tems
Où pour ravir Solime au joug des musulmans
L'Europe frémissante arma ses plus grands princes?

Philippe et Richard même avoient dans nos provinces
De Londre et de Paris rassemblé les héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux;
Ils partoient pour voguer aux champs de l'Idumée
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée:
La mort couvroit mes yeux de son voile pesant,
Aux yeux de l'ame encor Raoul étoit présent;
Je crus le voir ici, non tel que la victoire
Me l'a vingt fois offert embelli par la gloire,
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré,
S'élançant tout-à-coup sur cette main glacée
Que ses levres de feu sembloient tenir pressée;
Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots:
C'est le dernier adieu!... Cent fois, ma chere Isaure,
Ici depuis deux ans j'ai cru l'entendre encore;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein;
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main...
(*à part.*)
Sur-tout depuis trois mois cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante:
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort;
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort.

ISAURE.

Amie infortunée, ah! ce n'est point un songe
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge;
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs:

Prêt à quitter la France il apprit vos douleurs ;
Pour ce dernier adieu son désespoir horrible
Vint hazarder ses jours dans ce palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint?

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, madame, il mouroit attaché;
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel sait tout sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas...

GABRIELLE, *très tendrement.*

Dernier prodige, hélas! d'une ardeur si chérie!
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie...
(*à part.*)
Tu perds en me pleurant ce jour que je te doi;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi!

ISAURE.

Mais Fayel...

GABRIELLE.

As-tu vu sa joie impitoyable?
Au bruit de cette mort son triomphe effroyable?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs!
(*très vivement, à part.*)
Infortuné Raoul! Ah! douleur qui me tue!
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,

Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur
Me reprocher mes maux dont lui seul est l'auteur.
Quoi! j'outrage Fayel!... Mais m'a-t-il opprimée?
Quel est son crime enfin que de m'avoir aimée?
Est-ce à moi qui le hais d'accuser mon époux?
Quand le ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidele,
Ah! sachons nous domter; mourons moins criminelle.
(*appercevant Monlac.*)
Mais on entre... Monlac s'avance ici vers moi!

SCENE II.

GABRIELLE, ISAURE, MONLAC.

GABRIELLE, *à Monlac.*
Imprudent! oses-tu?

MONLAC.
Dissipez votre effroi,
Madame: en liberté je puis enfin paroître;
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits;
Mais par de longs détours sa tranquille colere
Vient de m'interroger avec un front sévere:
La simple vérité par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs;
Tandis que son départ promptement se dispose

Il permet qu'à vos yeux ici je les expose:
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

GABRIELLE.

Eh bien! pleurons tous deux... Mais le puis-je sans crime?
Oui, pleurons un héros que mon malheur opprime:
Ornement de son siecle, hélas! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu!
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage;
Son désespoir sans doute égara son courage;
Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux?

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie
Qui cherchoit les dangers plutôt que les combats,
Dédaignoit la victoire, et couroit au trépas;
Mais la gloire, en tout tems par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des François
Vont tous à sa mémoire envier à jamais.
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la breche élancé,
De nombreux ennemis par-tout se vit pressé;
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence;
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance;

Soudain un musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au roi désarmé l'inévitable mort:
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit en mourant que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son roi.

GABRIELLE, *à part avec force.*

Ah! Raoul, que ta mort est digne de ta vie!
Oui, j'adore ta cendre, et tout me justifie...
(*à Monlac avec tendresse.*)
N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand pleuré par un tel maître!
Le roi qui le pleuroit étoit plus grand peut-être.
A travers mes douleurs quel spectacle pour moi!
L'amitié sur le trône et dans le cœur d'un roi!...
Enfin nous restons seuls. Plein du soin qui vous touche,
Son ame en liberté vient alors sur sa bouche;
Quels regrets! quels transports! quels étranges adieux!
Je crois le voir, madame, il est devant mes yeux:
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
« D'un amour sans exemple une marque inouie »!

Il se souleve à peine, il trace lentement
De ce fidele amour le dernier monument;
Et lorsque des sermens le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il sait inviolable:
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur.
« Tu frémis! s'il t'est cher, est-ce un objet d'horreur?
« Quitte un vain préjugé; que le cœur de ton maître
« A la tombe ravi te doive un nouvel être:
« Une amante, un ami, l'occupoient tour-à-tour;
« Je charge l'amitié de le rendre à l'amour;
« Ton cœur où je vivrai doit au mien ce service:
« Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
« Au généreux Rhétel tu peux te confier;
« Sur-tout, que ce billet soit offert le premier. »

(*il tire le billet de son sein.*)

GABRIELLE, *à part.*

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre!

MONLAC, *présentant le billet à Gabrielle.*

C'est l'écrit...

GABRIELLE, *prenant le billet, et en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre!

(*elle lit.*)

« Je meurs... Mon ame vit à jamais pour t'aimer:
« J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
« Ce cœur que pour toi seule elle dut animer!
« La moitié de ton cœur, ma chere Gabrielle,
« Au tombeau loin de toi ne veut pas s'enfermer;

« Elle va te rejoindre... Hélas! quel triste hommage!
« Qu'il va t'épouvanter! Non, c'est Raoul, c'est moi;
« C'est ce fidele amant qui compta sur ta foi...
« Adieu... Mon ame fuit emportant ton image...
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi»!
(*à part, après avoir lu, et sans oser tourner ses regards du côté de Monlac.*)
Ah! ton ame long-tems n'attendra point la mienne!
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne;
La mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds...
Monlac, je nose plus vers toi tourner les yeux.

MONLAC.

Madame...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, arrête... Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image...
C'en est fait... il le faut... expirons de terreur.
(*elle se tourne vers Monlac.*)

MONLAC.

Ah! ne redoutez point ce spectacle d'horreur!
Le ciel (dirai-je, hélas! ou propice, ou sévere?)
Interdit à mes mains ce fatal ministere.

GABRIELLE.

Dieu! quel espoir me luit?

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.
C'étoit peu que Raoul mourût pour la patrie,

Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

GABRIELLE.

Que dis-tu?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis;
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux, et les armes
Remplir le camp françois de débris et d'alarmes:
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers;
De nos chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux musulmans fait revêtir l'armure;
La mort voloit sans bruit sur notre camp trompé:
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé
Fut sous mon corps sanglant massacré sans défense;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrassins,
M'eut arraché mourant de leurs bras inhumains,
Ni ses yeux ni les miens ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris
Chacun cherchoit en vain ses freres ou ses fils;
Les monstres au sultan, fier de telles conquêtes,
De nos chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin malgré moi
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrace, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie:

Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour
A peine ai-je du roi devancé le retour;
Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saône
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *à part, dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort?...
Il veut multiplier ton trépas et ma mort...
(*à Monlac.*)
Monlac, daigne épargner ma misere profonde!
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands...
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance.

MONLAC.

Eh! qu'ai-je à desirer? j'ai perdu mon ami;
Quand j'osai lui survivre il fut trop obéi:
Je vous donne la mort... je la porte à son pere;
Et la trouver moi-même est le bien que j'espere!
Adieu, madame. (*il sort.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jetant dans les bras d'Isaure.*

Isaure!... amie... éloigne-toi!

ISAURE.

Permettez que mes soins...

GABRIELLE.

Non, dis-je, laisse-moi;
L'amitié même, hélas! me devient importune...
Mon cœur veut être seul avec son infortune.

(*Isaure sort.*)

SCENE IV.

GABRIELLE.

Dans ses chagrins profonds qu'il s'abyme à loisir!
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir...
Elle a quelque douceur puisqu'elle est légitime;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime;
Rien ne pourra troubler par de lâches desirs
Mes regrets innocens et mes justes soupirs...
Dieu, permets-tu sa mort pour épurer ma flamme,
Et n'a-t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon ame?
Cher Raoul, en mourant tu m'envoyois ton cœur!
J'en ai frémi!... Je sens qu'il manque à ma douleur!
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon ame avec ce cœur si tendre;
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien.
Le ciel me prive encor de ce plaisir funeste;
Et de toi désormais c'est là tout ce qui reste!

(*en regardant le billet.*)
Relisons ce billet, ce garant de ta foi...
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi!
J'y recueille ton ame; à ton heure derniere
L'amour sur cet écrit la porta tout entiere!
(*elle se remet à lire le billet.*)

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à Isaure qui paroît avec lui, et veut l'empêcher d'entrer.*
Tu m'arrêtes en vain; sors.
(*Isaure s'éloigne.*)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à part.*
Que puis-je penser?
GABRIELLE, *cessant de lire pour pleurer, sans voir d'abord Fayel.*
Ah! retenons mes pleurs; ils vont tout effacer.
FAYEL, *à part en s'approchant de Gabrielle.*
Que lit-elle?

GABRIELLE, *à part appercevant Fayel.*

Grand Dieu!

FAYEL, *se jetant sur la lettre et la lui arrachant.*

Donnez, donnez, parjure!
Il est tems d'éclairer ta honte et mon injure.
(*parcourant la lettre d'un coup-d'œil.*)
C'est le seing de Coucy!... c'est ton arrêt fatal!
Tu me fais annoncer la mort de mon rival;
Il respire, il t'écrit!... L'ardeur qui vous anime
Par des détours si bas concerte encor le crime?
Tremble! tu vas périr.

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez, et rougissez.

FAYEL, *déconcerté.*

Comment! quel calme! Eh quoi! mes transports insensés...
Puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même!
(*après avoir lu.*)
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême...
(*avec joie.*)
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, *l'interrompant en voyant sa joie.*

Est bien doux à vos yeux?

FAYEL, *redevenant sombre.*

Un amant adoré fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimois, seigneur; et j'ai dû vous le taire
Quand j'ai craint pour vous deux cet aveu trop sincere:
Allié de mon roi, fils des braves Coucy,

Digne en tout de ma main et du sang des Vergy,
Ce héros me fut cher dès l'âge le plus tendre;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre:
Si ma mere eût vécu, Vergy dans son courroux
Ne m'auroit fait jamais accepter d'autre époux;
Mais par un ordre affreux à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur:
Il fallut par serment renoncer au bonheur;
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée:
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés...
(*montrant la lettre que tient Fayel.*)
Voilà ce qui m'en reste... et vous me l'enviez!
J'ai combattu deux ans cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'ame de mon ame:
Sans vous la vertu même approuvoit ses transports;
J'ai connu par vous seul la honte des remords!
Osez me reprocher un penchant légitime
Qui devient mon supplice, et ne fut point mon crime.
Je devois vous garder, et vous gardois ma foi;
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi?
Je dis plus; au milieu des tourmens que j'endure
Me suis-je devant vous permis un seul murmure?
Ah! c'est mon pere encor qu'ici j'ose accuser:
De ma main sans mon cœur il voulut disposer;
C'est lui qui perd enfin par sa rigueur extrême
Raoul, sa fille, vous, et peut-être lui-même:

Son refus pour vous seul eût été douloureux;
Mais m'unissant à vous il fit trois malheureux.
(*à part.*)
Dieu, par ses seuls regrets daigne punir mon pere!
Des enfans immolés que je sois la derniere!
FAYEL, *voulant se jeter aux pieds de Gabrielle.*
Qu'ai-je fait? Je m'abhorre, et tombe à vos genoux!
(*Gabrielle le retient.*)
Ah! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux...
Mais quel supplice affreux moi-même je m'impose!
Je sens deux fois tes maux quand c'est moi qui les cause.
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux;
Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos ames,
Dans mon cœur tout de feu répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi:
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi;
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles.
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!
(*avec un peu de joie.*)
Je crois qu'enfin le ciel qui nous unit tous deux
T'enleve mon rival pour mieux serrer nos nœuds;
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste;
Il veut que sans combats la victoire te reste:
Ton joug est désormais plus léger et plus doux;
Remplis ton seul devoir, regne sur ton époux;
Inspire-moi ton ame et si pure et si tendre;
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre:

A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur;
Rends-moi tel qu'il étoit pour mériter ton cœur.
(*très vivement.*)
Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
Tu vas de mes destins répondre à ma patrie:
Sur les pas des héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix je puis les égaler!
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance;
Je veux la surpasser. Ah! vois pour l'indigence,
Pour mon peuple épuisé tous mes trésors s'ouvrir!
Je ferai des heureux: ce sera m'enrichir...
(*tendrement.*)
Mais promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible;
Que tu vivras pour moi; que, respectant tes jours
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.
GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*
Et contre tant d'amour mon cœur put se défendre!
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre:
Vous qui me demandez des leçons de vertus
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus;
Ah! combien devant vous il faut que je rougisse!
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice...
(*à part.*)
Ciel! le puis-je achever, et détruire en un jour
Le sentiment profond du plus constant amour?
(*à Fayel.*)
Je vous offense encor; mais pourriez-vous me croire

Si je vantois déja cette prompte victoire?
Daignez attendre tout du tems, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords!
J'ai honte de n'oser promettre davantage;
De ma sincérité cette crainte est le gage....
(*avec fermeté.*)
Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir.
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre....
Sur-tout à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le héros que j'aimois...
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,
Ce n'est plus signaler ma foi ni mon courage
Qu'après sa mort, hélas! oublier mon amant....
(*à part avec douleur.*)
Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant!...
(*à Fayel.*)
Mes jours sont votre bien; et ma juste tendresse....

FAYEL, *l'interrompant.*

Mon ame s'abandonne à la plus douce ivresse!
Quoi! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur suit le don de ta foi!

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

On vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul en secret il faut que je révele.

FAYEL, *vivement en lui montrant Gabrielle.*

Ah! parle sans contrainte, et ne lui cache rien;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC, *hésitant.*

Seigneur.... si vous saviez....

FAYEL.

Quel est donc ce mystere?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL, *à part.*

Je tremble!

GABRIELLE, *à part.*

D'où me vient cette sombre terreur?

FAYEL.

Madame, permettez.... excusez son erreur....
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(*elle sort en regardant Fayel et Albéric avec la plus vive inquiétude.*)

SCENE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Des remparts de Dijon d'Armance est revenu,
Seigneur... Raoul respire, et d'Armance l'a vu.

FAYEL.

O ciel! quoi! ce billet!... Ah! vois leur imposture;
(*il donne le billet à Albéric qui le lit bas.*)
Et je viens de tomber aux pieds de la parjure!
J'avois bien pressenti leurs noires trahisons;
Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçons;
Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire
Mes doutes obstinés refusoient de la croire....
(*reprenant la lettre avec fureur des mains d'Albéric.*)
Eh bien! vante-moi donc leur candeur et leur foi!

ALBÉRIC.

Je reste confondu. Raoul est près du roi;
Ils sortoient de Dijon. Philippe à son passage
Veut aux murs de Vergy recevoir votre hommage:
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
Pour hâter son retour son zele étoit extrême....
Mais Raoul, un héros!... Il faudroit éclaircir....

FAYEL, *l'interrompant.*

Lui-même cette fois m'apprend à le punir:
Oui, son billet infâme et m'inspire et me guide.
Allons plonger ce fer au sein de la perfide;
Et courons aussitôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant!

(*il fait quelques pas pour sortir.*)

ALBÉRIC.

Seigneur....

FAYEL, *s'arrêtant, à part.*

Pourquoi frémir?... elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable.
(*avec une joie amere.*)
Que le cœur de Raoul soit percé le premier!...
J'apporterai ce don qu'il feignoit d'envoyer:
Au milieu de la cour, sous les yeux de son maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître.

ALBÉRIC.

Ah! daignez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre, et moi-même après eux!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCY, *sous l'habit et l'armure d'un écuyer;* UN OFFICIER *de Fayel.*

COUCY.

Va, sers un inconnu que son bonheur t'adresse :
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la comtesse;
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds;
Je viens chargé de soins importans pour tous deux.
(*l'officier sort.*)

SCENE II.

COUCY.

Respire enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite!
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite...
(*considérant le lieu où il se trouve.*)
Voilà de notre amour les premiers monumens....

Ces murs, témoins chéris des plus purs sentimens...
Que de doux souvenirs dont le charme suprême
A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même!
Je gémis... Gabrielle, en d'autres tems, hélas!
Près de te voir ici je ne gémissois pas;
Là même avant nos yeux nos ames se chercherent,
Dans nos premiers regards elles se rencontrerent;
Là vingt fois en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur;
Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,
Tes pleurs dans ce palais ont lavé mes blessures;
Ton ame fugitive et prête à s'exhaler
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler:
Enfin malgré la mort mon cœur venoit s'y rendre,
Et pour être avec toi survivoit à ma cendre...
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester!...
Fayel!... est-ce le nom que tu devrois porter?
Sous un joug odieux séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume...
Et mes jours presque éteints ont pu se rallumer!...
Ne meurs point pour l'amour; vis plutôt sans m'aimer...
Sans m'aimer!... quel espoir!... Ah! je fuirai ta vue;
Que pour un seul moment elle me soit rendue!
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien:
Juge combien je t'aime; oui, je renonce au mien.

SCENE III.

COUCY, MONLAC.

MONLAC, *à part, sans reconnoître d'abord Coucy.*
Pourquoi me retenir et m'observer sans cesse?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la comtesse?
(*à Coucy, qui est détourné et dont il ne voit pas les traits.*)
Est-ce vous?

COUCY, *reconnoissant Monlac.*
Toi, Monlac, encor dans ce séjour?
Aurois-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement, à part.*
Ses traits... sa voix... Mon maître!... O céleste clémence!
Il vit! tu veux encor le bonheur de la France.
(*il se jette dans les bras de Coucy.*)
Par quel miracle enfin nous êtes-vous rendu?
Le ciel, le juste ciel en doit à la vertu.

COUCY.
O mon ami! connois quel destin nous rassemble...
Mais dis-moi le premier les raisons...

MONLAC, *l'interrompant.*
Ah! je tremble!
Songez que pour vos jours tout est à craindre ici;
Le soupçonneux Fayel...

COUCY, *l'interrompant à son tour.*

Est aux murs de Vergy;
Je ne crains rien pour moi : c'est pour sa digne épouse
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples écuyers,
C'est pour elle un moment qu'à la honte de feindre
Mon austere candeur a daigné se contraindre;
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du roi
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats?
Chez mon pere d'abord as-tu porté tes pas?
Que son ame sensible alarme ici la mienne!
Le récit de ma mort aura causé la sienne.

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, *avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur!

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zele;
Depuis une heure à peine aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet où vos tristes adieux...

COUCY, *l'interrompant.*

Des pleurs en le lisant ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie!

COUCY, *vivement*

J'aurois dû le prévoir... Quelle étoit ma furie!
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour!
Va la tirer d'erreur; apprends-lui mon retour...
Mais non; c'est lui donner une mort plus certaine,
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine
Arrachant le poignard va déchirer son cœur:
Ménage habilement ce dangereux bonheur;
Sur-tout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence:
Dis que d'un chevalier je remplis le devoir;
Dis que j'aime sans crime, et même sans espoir;
Que je suis en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur pour vouloir le séduire.
(*Monlac sort.*)

SCENE IV.

COUCY.

Moment tant souhaité, que tu me fais frémir!
(*appercevant de loin Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Monlac est sorti.*)
Dieu! la voici!... Monlac n'a pu la prévenir...
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure:
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature:
Non, jamais sa beauté dans sa brillante fleur
N'eut cet appât touchant de la tendre langueur

Qu'un chagrin que je cause imprime à tous ses charmes!
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes.
Elle parle, écoutons.

(*il se retire sous un portique sombre.*)

SCENE V.

GABRIELLE, COUCY, *caché.*

GABRIELLE, *à part, se promenant sans voir Coucy.*

Raoul! du sein des morts
Ton cœur me suit par-tout et brave mes remords.
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire:
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire...
Je l'ai cru dans ces lieux... Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur...

(*Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.*)

Toi, qui ne m'entends plus, hélas! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence!

COUCY, *paroissant tout-à-fait.*

C'en est trop! approchons: je le puis sans effroi;
Son cœur l'a prévenue, il lui parle de moi.

GABRIELLE, *à part.*

O ciel! quel son de voix sorti de ce lieu sombre?...

(*regardant du côté de Coucy.*)

Quel objet!

COUCY, *à part en s'approchant un peu.*

Elle tremble; et moi-même...

GABRIELLE, *se détournant, avec frayeur.*

Chere ombre,
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités!

COUCY.

Daignez voir...

GABRIELLE.

Où fuirai-je?

COUCY.

Eh quoi! votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe; et ce cœur dont l'image présente...

COUCY, *se jetant à ses pieds et lui prenant la main.*

Ce cœur respire... il vit... il brûle encor pour toi!

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah!... se peut-il?... Raoul!... tu vis!... je te revoi!...
(*tendrement.*)
Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre.

SCENE VI.

GABRIELLE, COUCY, ISAURE, MONLAC.

GABRIELLE, *à Isaure, avec transport.*
(*à Monlac.*)

Chere Isaure... Ah! Monlac, sais-tu notre bonheur?

MONLAC.

Oui, madame, et déja...

GABRIELLE, *à Isaure en montrant Coucy.*

Le voilà, mon vainqueur,
L'honneur des chevaliers, l'idole de la France!

COUCY.

J'ai tout fait pour l'amour; est-il ma récompense?
L'amante qu'enchaînoit le plus tendre lien...

GABRIELLE, *l'interrompant très vivement.*

N'a d'ame que ton ame et d'être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes...
Mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux
Que depuis si long-tems nous ignorions tous deux.
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure alégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne peut t'arracher:
Le tems serra nos nœuds, loin de les relâcher:
Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre;
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;
Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore...
(*à part.*) (*à Coucy.*)
Que dis-je? ah! malheureuse! Et vous, cruel! et vous,
Qui savez que je suis sous les lois d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,

De projets ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi devant mes yeux vous venez-vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir?
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles.

COUCY.

Moi, jouir de vos pleurs ou trahir vos vertus!
Gabrielle, grand Dieu! ne me connoît donc plus!
Elle apprend de Fayel à devenir injuste...
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré;
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame enfin ma flamme est immortelle.
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... Votre aspect me fait tout oublier!
Je sens plus que jamais dans mes veines brûlantes
S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes...
(*à part.*)
Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage! et sans espoir je m'en vois séparé!
(*à Gabrielle.*)
A d'infideles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre...
(*à part, avec la plus grande fureur.*)
Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de Chrétiens mourans sous vos débris!
Hélas! ces malheureux chérissoient tous la vie;

Je la hais... c'est à moi qu'elle n'est point ravie!

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel, ces ardentes fureurs,
Et par pitié pour moi commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi du moins quel sujet vous amene,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine.

COUCY.

Vous, madame... oui, vous-même ; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour.
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Egorgeoit ses captifs au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons, je sauvai ceux du roi ;
Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la religion reçoit de la nature :
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense à mon tour aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage :
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage ;
Porté près du sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive ;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive...
(*vivement.*)
Ranimé par ses soins, je me dis en secret
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes;

Cet espoir, ce desir qui réchauffoit mes sens
Rendit des végétaux les efforts plus puissans:
Enfin ce fier sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon roi, qui me pleuroit encore;
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits
Par qui l'humanité nous rappelle à ses lois!
Sans distinguer le culte et l'empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

GABRIELLE, *avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur,
En lui mon souverain voit son libérateur,
Par-tout où le destin nous donna la victoire
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire;
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus,
Moi, que chérit ton cœur, qui t'aimai la premiere...

COUCY.

Ton ame m'appartient, malgré la terre entiere...
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu! quel oubli honteux égare nos esprits!
Tous les deux à l'instant nous en serons punis...
(*voulant s'éloigner.*)
Je triomphe en fuyant, je sors de ta présence...
Ne me voyez jamais; respectez ma défense.

COUCY, *la retenant.*

Arrêtez un moment : promettez-moi du moins
Que vos jours conservés...

GABRIELLE, *l'interrompant vivement.*

Ah ! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable !
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui?... vous !

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux,
Que j'aimerois sans toi... mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux ici même en ce jour
Mon devoir a promis d'oublier ton amour?

COUCY.

Quoi ! Fayel a connu notre ardeur mutuelle?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle !...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Eh ! n'en sois point jaloux... va, cet écrit vainqueur
Sans cesse en traits de feu se retrace en mon cœur...
(*à part.*)
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?...

(*à Coucy.*)

Pars; sauve à ma vertu l'affront de se défendre :
Tu mourois pour l'amour, va vivre pour l'honneur.

COUCY, *avec accablement.*

Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?

GABRIELLE.

Ton roi, que tu chéris...

COUCY.

C'est lui qui nous sépare.

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs, ingrat! il les répare :
Tu regnes dans sa cour; ses bienfaits...

COUCY, *l'interrompant.*

Ah! sans toi
La cour, le monde entier n'est qu'un désert pour moi.

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

COUCY, *toujours abattu.*

Je dois perdant le plus me plaindre davantage.

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton ame peut du moins exhaler sa douleur;
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur:
Va gémir loin de moi, rien ne peut te contraindre;
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre...
Allez enfin; songez que des murs de Vergy
Fayel en peu d'instans peut revoler ici;
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est sans doute occupée:

Peut-être il sait déja qu'arrivé dans ces lieux...

COUCY, *l'interrompant.*

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux;
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE, *à part en entendant du bruit au loin.*

Quel bruit se fait entendre?...
(*à Monlac et Isaure.*)
Voyez tous deux.

(*Isaure et Monlac sortent.*)

SCENE VII.

COUCY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Hélas! s'il venoit vous surprendre!...
Eh! comment pourriez-vous échapper à ses traits?

SCENE VIII.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *à Coucy.*

Seigneur, c'est Fayel même.

GABRIELLE, *à Coucy.*

Ah! fuyez pour jamais!

COUCY, *avec fierté.*

Moi, fuir?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie?

COUCY, *tendrement.*

Je sors... à votre honneur le mien se sacrifie...

(*il fait un pas, et revient.*)

(*à Isaure.*)

Mais Monlac...

ISAURE, *l'interrompant.*

Il arrête et va tromper Fayel.

(*Coucy sort par une des coulisses du devant du théâtre.*)

SCENE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte et mon trouble mortel.

(*elle sort par l'autre côté avec Isaure.*)

SCENE X.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en entrant par le fond du théâtre l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.*

Elle fuit! Elle est seule! Ah! c'est Monlac, ce traître...

En osant me combattre il a sauvé son maître...

Du moins le téméraire est tombé sous mes coups !

ALBÉRIC, *voyant paroître Monlac blessé et qui marche avec peine.*

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

SCENE XI.

FAYEL, MONLAC, ALBÉRIC, GARDES.

MONLAC, *à Fayel.*

Seigneur, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux..., votre épouse... innocente...
J'expire !

(*il meurt et tombe.*)

FAYEL.

(*à part.*) (*à Albéric.*)
L'imposteur !... Qu'on l'ôte de mes yeux.
(*des gardes emportent Monlac.*)

SCENE XII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *aux gardes qui sont restés.*

Qu'on ferme ce portique ; environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.
(*la plus grande partie des gardes sort.*)

SCENE XIII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Que devant la parjure ici même il périsse!...
(*à Albéric.*)
Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant...
(*à part, en remettant son épée dans le fourreau.*)
Tes crimes à mes yeux ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes...
Non, ni pitié ni grace... Ah! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs!...
(*il se promene à pas précipités.*)
Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices;
Ralentir son trépas pour prolonger le tien;
L'arracher de ton cœur, t'immoler dans le sien;
Et sous des flots de sang répandus par ma rage
Éteindre mon amour et laver mon outrage!
(*il s'appuie sur une colonne.*)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci?

Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy?

FAYEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je? aux pieds du roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystere on l'avoit vu partir:
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir;
Et, sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre...
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers:
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la priere
Pour rester loin de moi dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la cour
De son amant ici ménageoit le retour:
Ce lâche confident, ce précurseur du crime
(Qui dut être en effet ma premiere victime),
De son maître avec art vient devancer les pas;
Il couvre son retour du bruit de son trépas;
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse;
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur
Pour pouvoir sans danger recevoir son vainqueur.
Mais on ne revient point!... il échappe à ma haine!

ALBÉRIC.

Je conçois trop, seigneur, que toute excuse est vaine;
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours...
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue

Ait voilé des projets...

FAYEL, *l'interrompant.*

N'en vois-tu pas l'issue?
Monlac dans son transport m'alloit percer le sein!...
Son maître, en se cachant, a le même dessein;
(*se promenant encore.*)
Et l'ingrate... Ah! souvent une épouse infidele,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle!
Elle se lasse enfin d'attendre son bonheur
D'une mort qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultere entraîne au parricide...
(*à part.*)
Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours...
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent tes jours?...
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide!
(*à Albéric.*)
A mes yeux dans l'instant amene la perfide;
Je le veux. (*Albéric sort.*)

SCENE XIV.

FAYEL, GARDES.

FAYEL.

Mais plutôt, pour se faire un effort,
Je sens en ce moment mon courroux assez fort...
Que ma rage tranquille en soit plus implacable!

Imitons Gabrielle en son art détestable ;
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs ;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelque tems sa crédule alégresse ;
Paroissons ignorer les pieges qu'on nous dresse.

SCENE XV.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

La voici.

FAYEL, *à part, en mettant la main à son poignard, et puis s'arrêtant.*

Dieu, commande à mon bras égaré !...
(*à Albéric.*)
Cours, vois si son amant va m'être enfin livré.
(*à tous les gardes.*)
Je t'attends... Vous, restez sous la voûte prochaine.
(*Albéric sort d'un côté, et les gardes se retirent d'un autre.*)

SCENE XVI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

Madame, auprès de vous mon amour me ramene :

Prêts à nous séparer, sans doute pour long-tems,
Je viens vous confier quelques soins importans.
Vous voulez fuir la cour, et j'y souscris sans peine;
Seul je suivrai Philippe aux rives de la Seine;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris vous ne sortirez pas:
J'ai su près du monarque excuser votre absence;
De vos justes raisons j'ai senti la puissance;
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur? Jugez si dans ce jour
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour
J'approuve et je chéris la noble retenue
(*avec ironie.*)
Qui fuit si prudemment les dangers de sa vue?
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter;
Je sais sur vos sermens combien je dois compter:
Vous n'abuserez point du tems de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence;
Et si dans ce palais il osoit pénétrer,
(*avec menace.*)
Vous-même à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu si sa flamme indiscrete
Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,

Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême !...
(*à part.*)
Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même !

FAYEL, *plus tranquille.*

Ce nouvel écuyer, dans ma cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul !... vous croiriez?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Que j'aime à voir ce trouble!
(*ironiquement.*)(*Gabrielle paroît encore plus effrayée.*)
Il me rassure... Eh quoi ! votre frayeur redouble :
Quel en est donc l'objet?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer ;
Sans mystere en ces lieux j'ai vu cet écuyer ;
Monlac a su par lui le retour de son maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs, pour peu d'instans peut-être:
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher...

(*amèrement.*)

Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre...

(*à part, avec joie en voyant entrer ses gardes.*)

Il vient, j'entends du bruit...

SCENE XVII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBERIC, GARDES.

FAYEL, *à Albéric.*

Eh bien?

ALBÉRIC, *bas.*

C'est vainement
Qu'on le cherche au palais; on croit qu'en ce moment
Dans la ville...

FAYEL.

(*bas.*) (*haut, à Gabrielle.*)

J'y cours... Il faut qu'en mon absence
D'Autrey contre le duc j'assure la défense:
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir;
Mais dans quelques instans je pourrai vous revoir...

(*après avoir fait quelques pas pour sortir et s'arrêtant, à part.*)

Ma flamme à son aspect malgré moi se ranime;
Tout prêt à la frapper j'adore ma victime!

(*il sort avec Albéric et les gardes.*)

SCENE XVIII.

GABRIELLE.

De mon accablement j'ai peine à revenir!...
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir?
Sauroit-il que Raoul...?

SCENE XIX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ah! viens, ma chere Isaure
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévor
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret;
Monlac en le quittant a-t-il frappé ta vue?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits:
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits;
Tout semble en ce palais se troubler, se confondre:
Quand j'interroge à peine on ose me répondre;
Quand je nomme Monlac on me fuit en tremblant:
J'ai cru voir un soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah ! c'en est fait ! voilà le signal du carnage !
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage...
(*à part.*)
O malheureux Coucy ! qu'allez-vous devenir ?
(*à Isaure.*)
Viens ; que j'aie avant lui le bonheur de mourir,
Et que Fayel enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne en les perçant ces deux cœurs qu'il sépare !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Isaure, vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer;
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel en partant a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir;
Et tant qu'il est ici puis-je ne point frémir?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que sans rien éclaircir il se fût éloigné?
Votre époux vers Paris vient de suivre Philippe;
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe!
Eh! n'avez-vous pas vu dans ses tendres adieux
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux?

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décelent malgré lui ses chagrins renfermés:
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance:
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy;
Vois du moins...

ISAURE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'il pût encor paroître;
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour;
Qu'un héros, un amant généreux et fidele
Doit à votre repos une absence éternelle:
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids;

L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix;
L'arrêt qui le résout à s'immoler lui-même
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir;
Épargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que depuis ce matin son aspect m'épouvante!
O terrible réveil d'une ardeur si puissante!
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre;
C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire....
Je sens que j'en mourrois en pleurant ma victoire...
Je maudis les vertus que je veux embrasser;
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer!

ISAURE.

Ah! revenez à vous; ces honteuses alarmes...

GABRIELLE.

Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein!
Ah! remplis, par pitié, ton devoir inhumain:
Ose avec dureté me reprocher mon crime;
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime;
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir:
On revient d'une erreur à force d'en rougir.

Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidele
D'un éternel exil la sentence mortelle....
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler:
Hélas ! en le frappant cherche à le consoler;
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance;
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence !...
Quel emploi je te donne !... Ah ! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié...
(*appercevant Coucy.*)
Va... Le voici... Fuyons.

SCENE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *à Gabrielle, en entrant par où il est sorti au commencement de l'acte précédent.*
Ah ! souffrez ma présence.
Cruelle ! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.
Ce danger cesse enfin ; mais l'honneur vous exile.
Fayel ignore tout ; il est parti tranquille:
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser est sorti de ces lieux:
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre
(Si l'on ne cherche pas du moins à me surprendre)

Que Monlac vous attend assez près de nos murs.
Allez ; vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY, *l'interrompant.*

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grace.

GABRIELLE.

Non.

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE, *voulant sortir.*

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant, et se jetant à ses pieds.*

Ah ! je meurs à vos pieds !

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir ?

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine !

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire ! c'est là le vrai soin qui t'amene ;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime ! Ah ! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable :
Raoul veut devenir indigne de mon cœur ;
Il faudra le haïr... c'est mon plus grand malheur !

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate ! rougissez d'un soupçon qui m'outrage...
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage...

(*elle commence à l'écouter.*)

Tantôt du foible amour les plaintives douleurs
En nous attendrissant ont relâché nos cœurs;
La mort fut votre espoir et votre unique envie:
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment;
Renoncez... pour jamais... à ce funeste amant...

(*à part.*)

Ciel!... et Raoul prononce un arrêt si terrible...

(*à Gabrielle.*)

Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible;
Mais nos cœurs ont besoin, dans ce moment cruel,
De se prêter encore un secours mutuel.
Pour régler mon destin c'est vous que je contemple;
Et ma vie ou ma mort dépend de votre exemple:
Fixez, encouragez mes esprits éperdus;
L'un à l'autre en tout tems nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh bien! mon cher Raoul, que des chaînes si belles
Que formoient ces vertus soient toujours dignes d'elles!

(*avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.*)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur;
Qui les sent fortement sait en être vainqueur:
Le courage n'est point dans la froideur stoïque;
C'est une ame de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer;
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.

Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flammes
Au seul nom de vertu venoient saisir nos ames;
Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitoient, se portoient vers l'honneur!
Comme l'amour lui-même, à la gloire fidele,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle!
Tu viens de rallumer le même zele en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse;
Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir...
Tandis que, loin des rois, je vais dans ces asyles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles,
Sur un plus grand théatre en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde honorez la patrie:
Ami de votre maître, allez devant ses pas
Être encor son égide au milieu des combats;
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage,
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,
Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin...
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime,
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir, et le sort,

Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord !

COUCY, *à part.*

Où suis-je ?... quelle ivresse en mes sens excitée !...
Par un torrent de feu mon ame est emportée.
Que je sens de plaisirs et de tourmens divers !
Quel cœur m'avoit choisi ! quelle amante je perds !
Son excès de vertu me désole et m'enchante...

(*à Gabrielle.*)

Vergy, par votre voix que la gloire est puissante !...

(*à part.*)

Quel est de la beauté le charme séducteur
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur !...

(*à Gabrielle.*)

C'en est fait ; je dois compte au monde, à ma patrie
Des trésors dont par vous mon ame est enrichie :
Combien je serois vil de les ensevelir !
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir :
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire ;
Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chere,
Pour tant d'infortunés... qui le sont moins que nous ;
Je veux entendre dire à cent héros jaloux :
« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
« Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle ! »

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul ! Ce glorieux vainqueur
S'il l'eût moins mérité n'auroit pas eu mon cœur...
Il est tems d'exercer ma constance et son zele...

(*d'un ton ému.*)
Allons... séparons-nous.

COUCY, *en frémissant, et après un peu de silence.*
Mon courage chancelle !

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*
Non, seigneur.

COUCY.
Pardonnez.... Prêts à se séparer,
Nos cœurs par plus de nœuds semblent se resserrer...
(*à part.*)
Triomphe douloureux plein d'horreurs et de charmes!

GABRIELLE.
(*à part.*)
Eh! me coûte-t-il moins?... Dérobons-lui mes larmes.
(*elle s'éloigne.*)

COUCY, *la suivant.*
Ah! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur!

GABRIELLE, *s'arrêtant.*
Cher Raoul!... pour jamais... Hélas!...
(*avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.*)
Adieu, seigneur!

COUCY, *s'éloignant de son côté.*
Adieu!

GABRIELLE, *à Isaure.*
Toi, va l'aider à cacher sa retraite.
(*il sort par la coulisse par laquelle il est entré, et Isaure le suit.*

SCENE III.

GABRIELLE.

Ta loi sévere, ô ciel ! doit être satisfaite...
Nous venons d'épuiser dans ces combats cruels
La constance permise à de foibles mortels.
A tes puissans secours mon ame s'abandonne ;
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne ;
Prends soin de ce héros, de ses jours précieux...
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux?
(*entendant un bruit éloigné.*)
Mais... j'entends retentir le signal des alarmes...
Le bruit croît, il approche; et le fracas des armes...

SCENE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ah ! que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu !

GABRIELLE, *voyant paroître Fayel et Coucy se combattant.*

Que vois-je?

SCENE V.

COUCY, FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE, GARDES.

FAYEL, *à Coucy, qui se débat contre lui et ses gardes, en lui voulant faire rendre son épée.*

Rends ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu;
Je brave encor le nombre.

(*son épée tombe de sa main, et Albéric s'en saisit.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, qu'on l'enchaîne...

(*Albéric met Coucy aux fers.*)

(*à Coucy.*)

Va, tout étoit prévu; la résistance est vaine...
(*à quelques uns des gardes.*) (*à Coucy et à Gabrielle.*)
Vous, ouvrez ce portique... Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(*on leur montre dans la coulisse Monlac mort.*)

GABRIELLE, *à part.*

Ciel!

COUCY, *à part.*

Monlac égorgé!

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pu me croire!

COUCY, *à part, allant vers le corps de Monlac.*
(à Fayel.)

O mon ami !... Jouis de ta lâche victoire,
Monstre !

FAYEL, *tranquillement, en lui montrant Gabrielle.*

Voilà l'essai des châtimens affreux
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux.
(avec fureur.)
Traître ! tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où partant pour l'Asie
Ton amour insolent vint ici m'outrager ;
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger !
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ ;
Et moi, qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piege où tu m'as cru surprendre,
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours,
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours.
(il le prend par la main et le traîne vers Gabrielle.)
Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse !...
(à Gabrielle.)
Malheureuse ! sa mort commence ton supplice.
(il veut percer Coucy de son épée.)

GABRIELLE, *se jetant sur Fayel.*

Arrêtez !

ALBÉRIC, *à Fayel, en l'arrêtant aussi.*

Ah! seigneur.

COUCY, *à Fayel.*

Ah! tigre furieux!

Frappe!... Je meurs content si je meurs à ses yeux!
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes:
Faut-il pour m'immoler lui supposer des crimes?
Qui? nous! contre tes jours tramer quelque dessein!
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,
Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance,
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son pere osant te défier,
L'obtenir, ou la perdre en digne chevalier;
Mais toi, pour m'égorger, sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance:
Eh bien! vil imposteur! j'ose te démentir;
Devant la France entiere, avant que de mourir,
Je déclare innocens Monlac, moi, Gabrielle...
Tu n'es plus son époux, tu t'es armé contre elle:
La loi des chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur.

FAYEL.

La loi des chevaliers! c'est moi qui la réclame:
Je respecte ton titre en méprisant ton ame...
(*à ses gardes.*) (*à Coucy.*)
Qu'on lui donne une armure. Allons au champ d'honneur;
Ma justice y remet son glaive à ma valeur:

Je pourrois te punir, j'en ai le droit sans doute;
Tu croirois en mourant que Fayel te redoute:
Non, François comme toi, l'honneur de me venger
M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

(*Albéric ôte les fers de Coucy, et des gardes lui donnent des armes.*

COUCY, *montrant Gabrielle.*

Ah! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle...
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entre eux.*

Qu'allez-vous faire? et quelle horreur nouvelle!..
(*à Coucy*)
Téméraire! arrêtez... Qui? vous, barbare! vous,
Plonger vos bras sanglans au sein de mon époux!
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide!
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide:
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas,
Vous deviez le prévoir... et je ne m'en plains pas;
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie;
(*montrant Fayel.*)
Et si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous...
(*à Fayel.*)
Vous, seigneur, écoutez...

FAYEL, *l'interrompant avec la derniere violence.*

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire?

A mes yeux, malgré toi perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin ; il parle en tes regards ;
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime :
(*montrant Coucy.*)
Il t'aime, il est aimé ! voilà ton double crime !
Ah ! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur !
Tu mourras avec moi... quand il seroit vainqueur...
(*aux gardes, en leur montrant Gabrielle.*)
Soldats, loin de mes yeux entraînez l'infidele ;
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.
(*des gardes entraînent Gabrielle.*)
COUCY, *aux gardes.*
Barbares, de ses jours vous répondrez au roi.
FAYEL, *aux gardes.*
Seul je réponds pour vous ; n'obéissez qu'à moi.
(*à Coucy, en le prenant par la main.*)
Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre.
Ingrate ! puissions-nous l'un par l'autre périr !...
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux sieges ; la table est en partie cachée par un pilier.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.*

Ah! que ma derniere heure est douloureuse et lente!
(*considérant le cachot où elle se trouve.*)
Voici donc mon sépulcre! on m'y plonge vivante!
O suprême justice! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas! un cœur sensible est un présent céleste,
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste?
Tant de traits dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer?
Est-il dans l'univers une ame infortunée
Qui voyant mes malheurs plaignît sa destinée?...
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel:
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;

Sans doute il me réserve à quelque horreur secrete...
(*avec vivacité.*)
Raoul est en danger, et mon sort m'inquiete...
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc;
Comment défendrois-tu les restes de ton sang?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage;
Tes languissantes mains vont trahir ton courage...
Que fais-je? ô mon époux! pleine d'un lâche effroi,
Mon ame formeroit quelques vœux contre toi!...
(*elle se leve.*)
Non, fais-moi périr seule; et par mes justes peines
Taris avec mon sang la source de vos haines:
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des François;
Laissez ce faux honneur, le pere des forfaits:
Eh! pour qui bravez-vous l'humanité trahie?
Est-ce à moi de coûter un fils à la patrie?...
(*voyant paroître Albéric.*)
On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux.

SCENE II.

GABRIELLE, ALBÉRIC, *suivi de deux gardes.*

GABRIELLE, *en hésitant.*
Eh! bien? Fayel, Raoul?...

ALBÉRIC.
Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu !

ALBÉRIC.

Près de la tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confioit à mon zele,
J'ai vu ce long combat où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur :
Deux guerriers n'ont jamais dans un champ de carnage
Laissé tant de débris témoins de leur courage ;
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats ;
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas ;
De cent coups redoublés les casques retentissent ;
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :
Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé ;
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arene,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez contre Raoul défendre ce palais ;
Je m'immole à ses yeux s'il y rentre jamais.

(*Albéric sort avec quelques gardes, et en laisse deux à la porte.*)

SCENE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE, *à part.*

Cruel ! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance !
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur;
Peut-être, d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire !...
(*avec un sombre accablement.*)
O malheureux Fayel ! ô crime ! affreux remord !
Pour prix de ton amour j'ai pu causer ta mort !
Je suis donc parricide ?...Ah ! son ombre plaintive
Poursuivra l'œil en feu son épouse craintive ;
Jusque dans les enfers il sera mon bourreau...
(*avec éclat.*)
Anéantis, grand Dieu ! dans la nuit du tombeau
Cette coupable, hélas ! que ta haine a formée
Pour percer en tout tems les cœurs qui l'ont aimée...
(*voyant Fayel qu'on apporte blessé.*)
Mais quel spectacle horrible effraie encor mes yeux ?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux !

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES, *avec des flambeaux.*

GABRIELLE, *à Fayel.*

Punissez-moi, seigneur; votre mort est mon crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des soldats et le corps entouré d'une écharpe.* (*aux gardes.*)

Tu seras satisfaite... Éloignez ma victime;
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis:
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmene.*

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices!

SCENE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en s'asseyant près de la table.*

Je t'en réserve encor dont je fais mes délices...
C'est le soin qui m'amene en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi! blessé d'un coup, peut-être dangereux...

FAYEL, *l'interrompant.*

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre;

Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure :
Relevé par d'Armance, et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger:
Nous mourons satisfaits teints du sang l'un de l'autre...
(*à part.*)
Perfide ! ton trépas suivra de près le nôtre !

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux. Je vous ai dit, seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul...

FAYEL.

Est-elle moins coupable ?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable...
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit :
Le ciel fut notre juge, et le ciel le punit...
(*aux gardes.*)
Soldats, cachez sa mort; je veux que la cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.
(*un soldat sort pour porter cet ordre.*)

SCENE VI.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Mais votre sang versé...

FAYEL.

Les restes de ce sang

Par la rage allumés bouillonnent dans mon flanc!
Il semble que soudain de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées!...
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain;
Quand je serai vengé je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet! ah! vivez...

FAYEL.

Je déteste la vie:
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie
Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner.
(*à part.*)
Si le trône du monde eût été mon partage,
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage...
Je te donne en pleurant la mort que je te doi...
Que puis-je pour l'amour?... m'immoler après toi...
(*à Albéric.*)
Albéric, quand l'amour s'empara de mon ame
Je prévis cette fin de ma funeste flamme;
Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur;
Un noir pressentiment, une horreur inouie
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

SCENE VII.

FAYEL, ALBÉRIC, UN GARDE, *apportant un vase couvert et une lettre qu'il pose sur la table*, GARDES.

FAYEL, *à part, voyant le vase et la lettre.*

Tout est prêt... repaissons mes yeux de ses tourmens...
J'en contemple à loisir les premiers instrumens...
(*il prend la lettre et la montre à Albéric.*)
Reconnois le billet où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure...
(*mettant la main sur le vase.*)
Tu recevras ce don par Raoul inventé...
Ce don devient affreux par mes mains présenté!...
(*découvrant le vase.*)
Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse!...
(*le recouvrant.*)
L'objet de ton amour en sera le supplice.

ALBÉRIC.

Quoi!...

FAYEL.

Quel plaisir pour moi quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra pour châtiment ce gage de ses crimes!
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes...
(*voyant paroître Gabrielle et frémissant à sa vue.*)
Elle vient.

SCENE VIII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel.*

Terminez l'horreur où je me vois:
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever d'ici recherche encor la gloire?
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel?

GABRIELLE.

Frappez et prévenez sa coupable espérance!
FAYEL, *lui donnant le billet.* (*lui montrant le vase.*)
Tiens, voilà ton arrêt... et voici ma vengeance.
Prends... juge si Raoul doit encor m'alarmer!
(*en allant prendre le vase qu'elle croit rempli de poison, elle jette un regard tendre sur Fayel, et il la retient.*)
(*à part.*)
Arrête!...son regard vient de me désarmer...
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime...
Ma fureur est au comble... et mon amour plus fort:

Oui, je veux qu'elle meure... et ne puis voir sa mort.
Sortons.
(*il sort; Albéric et les gardes le suivent en emportant les flambeaux, et il ne reste qu'une lampe pour toute lumiere.*)

SCENE IX.

GABRIELLE, *tenant encore la lettre.*

Que je le plains!... Mais l'écrit qu'il me laisse...
(*regardant le billet, et reconnoissant que c'est celui de Coucy.*)
Hélas! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi.
(*elle lit.*)
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi... »
(*elle pose la lettre sur la table.*)
Allons... voici la fin de mon affreux supplice,
(*elle regarde le vase couvert.*)
Et des dons de Fayel le seul que je chérisse;
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport!...
(*elle s'approche de la table, et pose la main sur le vase.*)
Raoul, tu me survis; je dois bénir mon sort...
(*elle découvre le vase, et jette un cri terrible.*)
Ciel! un cœur tout sanglant! ô noirceur effroyable!

(*d'une voix sourde et brisée.*)

Ah! Raoul! c'en est fait!

(*elle tombe sur un siege. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de maniere que le spectateur ne voit rien.*)

SCENE X.

GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *parlant aux gardes qui sont à la porte en dehors.*

Vous la croyez coupable;
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord;
Laissez-moi partager ses tourmens et sa mort...
(*à Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.*)
Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?
(*ayant regardé le vase.*) (*voyant Gabrielle évanouie.*)
O crime!...Gabrielle!...Ah! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible et comme anéantie:
Tâchons de soulever sa tête appesantie...
(*elle lui souleve la tête, et voit qu'elle s'efforce inutilement de lui parler.*)

Elle veut me parler; ses efforts impuissans
Ne trouvent dans son sein que des gémissemens...
C'est la mort... oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrieres douleurs qui n'ont ni cris ni larmes...
(*Gabrielle se leve avec une espece de convulsion.*)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains!

GABRIELLE, *égarée, à part.*

Raoul! mon cher Raoul!... (*elle retombe.*)

ISAURE.

Permettez que mes mains
Éloignent... (*elle veut ôter le vase.*)

GABRIELLE, *arrêtant Isaure.*

Sur ton cœur, ah! que le mien expire!

ISAURE, *recouvrant le vase, le met derriere le pilier auquel la table est appuyée.*

De ses sens égarés déplorable délire!

GABRIELLE, *à part, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.*

Cher amant! le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais... où je ne suis plus!
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive...
(*elle se releve.*)
Ce cœur auprès du mien semble se ranimer;
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...
(*elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes :
Hélas ! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs !

ISAURE.

Madame, votre pere entré dans cette ville...

GABRIELLE, *montrant toujours la place où étoit le vase.*

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asyle !

ISAURE.

Reprenez vos esprits ; votre pere et Rhétel
Arrivoient à l'instant et demandoient Fayel :
Ils vont trop tard, hélas ! détromper sa furie...
Mais pour l'amour d'un pere il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *dans son égarement, croyant voir son pere.*

C'est vous, mon pere ?... eh bien ! contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs :
Qui plongea votre fille en cet abyme immense ?
Qui ?... l'abus de vos droits et mon obéissance.
(*elle retombe appuyée sur la table et affaissée par la douleur.*)

ISAURE, *entendant un bruit prochain.*

Quel bruit ai-je entendu ?... C'est son barbare époux...
Éploré, chancelant, il se traîne vers nous.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, D'ARMANCE, ISAURE, GARDES.

ISAURE, *à Fayel.*

Tigre ! viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie !

FAYEL, *les cheveux épars et dans le plus grand désordre.*

Qu'ai-je appris? ah ! cruels ! laissez-moi mon erreur...
Rhétel, en m'éclairant tu combles mon malheur !...
Elle étoit innocente ! O crime irréparable !...
(*à ses soldats.*)
Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable !...
Je viens d'offrir au monde, au ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs par moi seul inventé...
(*à Albéric, en tombant dans ses bras pour se dérober à la vue de Gabrielle.*)
Mais parle... Je ne puis lever les yeux sur elle :
Respire-t-elle encore ?

ALBÉRIC.

Oui, seigneur.

FAYEL, *d'une voix foible, à Gabrielle, en s'approchant d'elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE, *toujours égarée, et le prenant pour son pere.*

Mon pere! approchez-vous... ouvrez-moi donc vos bras !
(*Fayel lui tend les bras, et elle s'y jette.*)
J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas ;
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue !...
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
Insulter et sourire à mes derniers momens.

FAYEL, *désespéré.*

Non ; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, *le reconnoissant à la voix, et se rejetant sur la table, avec un cri d'horreur.*

Ah !... je meurs !

FAYEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer... que ta main me punisse;
Qu'il déchire mon cœur par la douleur brisé,
Devoré de remords, par la honte écrasé !
Mes yeux avec terreur ont vu ton innocence...
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.
(*il veut se tuer.*)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous ?

FAYEL.

Rendez-moi par pitié
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié !...
Donne, ou frappe toi-même... Ah ! ma femme outragée

Mourra moins malheureuse en se voyant vengée!
Que ses derniers regards tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux!

GABRIELLE, *revenant de son évanouissement, et regardant le vase.*

Raoul!...

FAYEL, *à un garde, en lui donnant le vase.*

Délivrez-la de ce spectacle horrible.

(*le garde emporte le vase.*)

SCENE XII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, D'ARMANCE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains, objet cher et terrible!
Eh! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté?...
(*à Isaure, en regardant Fayel.*)
Isaure, le vois-tu?... ce tigre ensanglanté
S'acharne à déchirer les restes du carnage...
Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage...
Sous les couteaux tranchans j'entends ce cœur gémir...
(*Fayel désolé tombe sur un siege.*)
Vois ses lambeaux épars, que Fayel vient m'offrir...
(*à Fayel.*)
Arrête, monstre! arrête! eh quoi! tes mains fumantes

Osent porter ce cœur sur mes levres sanglantes !

FAYEL, *à part.*

Dieu ! suis-je assez puni ?

GABRIELLE, *respirant à peine et d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon sort ;
Tout mon sein se remplit des glaces de la mort...
(*elle prend la lettre et la contemple un moment.*)
O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie
Dans un trépas si long vécut anéantie,
Avec toi je la sens enfin se réunir !
Je renais un moment à mon dernier soupir !
(*elle expire.*)

FAYEL, *se levant avec transport.*

Elle meurt !... Je la suis... j'en vois la route sûre...
O parricides mains, déchirez ma blessure !
Que mon ame et mon sang, qui brûlent de sortir,
Par ce triste chemin se puissent affranchir !
(*il veut arracher l'appareil qui est sur sa blessure.*)

ALBÉRIC, *à d'Armance.*

Secondez-moi, d'Armance, arrêtons sa furie !

FAYEL, *repoussant Albéric qui veut s'approcher de lui, et se jetant sur d'Armance, lui prend son poignard et se frappe.*)

Mon bras seul m'est fidele, il termine ma vie !...
(*il tombe aux pieds de Gabrielle.*)
Ah ! j'expire à ses pieds... Amis, qu'un seul tombeau

(*désignant le cœur de Coucy.*)

Avec elle... et ce cœur.. enferme leur bourreau...

(*à Gabrielle, en lui prenant la main.*)

Son ame fuit en vain mon ame qui l'adore ;
Qu'à ta main malgré toi ma main s'unisse encore !
Impitoyable amour ! où nous as-tu conduits ?...
Les crimes... les malheurs... voilà tes dignes fruits !

FIN DE GABRIELLE DE VERGY.

EXAMEN

DE GABRIELLE DE VERGY.

Dans la préface de cette tragédie l'auteur a repoussé avec beaucoup de modération les critiques faites sur le fond de sa piece : la plupart des raisons qu'il allegue sont bonnes ; quelques unes ne sont que plausibles, sur-tout celles qui concernent le dénouement : mais avant de les discuter nous devons d'abord suivre la marche de l'ouvrage. On ne peut trop admirer le talent déployé dans le caractere de Fayel, puisque de cette conception heureuse résulte l'intérêt soutenu pendant deux actes entiers avec deux seuls personnages, un mari jaloux et une femme malheureuse. Il est remarquable que la premiere scene qui manque d'intérêt, soit celle qui suit immédiatement l'arrivée de Coucy au troisieme acte ; elle est nécessaire, mais froide, tandis que rien ne languit dans le premier et le second acte, où tous les incidens servent à bien établir l'amour, la douceur et la vertu de Gabrielle, la passion, la fureur et la sensibilité de Fayel. Cette suite d'évènemens qui amene une épouse à faire à son époux l'aveu de l'amour qu'elle a conçu dès sa jeunesse pour un autre que lui est fort bien calculée, puisqu'elle attendrit celui même qui a droit de s'en offenser, rétablit la confiance dans son cœur, lui permet de se livrer à toute sa sensibilité,

et prépare, excuse même l'emportement auquel il se livrera en apprenant que Coucy n'est point mort: ainsi l'aveu que Gabrielle a fait dans un moment où la prudence et la décence la plus scrupuleuse lui permettoient cet excès de confiance deviendra l'arrêt de sa mort lorsque Fayel se croira trahi: il ne reste plus de recours contre un jaloux auquel on a fait une pareille confidence. C'est sans doute en réfléchissant sur ces deux premiers actes que M. de La Harpe, juge très sévere de cette tragédie, a dit: « Au reste la con-« duite de cette piece n'est pas sans art dans quelques « parties, ni l'exécution sans beautés. »

Coucy, amant respectueux et loyal chevalier, n'a aucun motif pour venir sous le simple habit d'écuyer dans un château où sa présence doit causer le plus grand désordre; son déguisement même est une imprudence de plus, puisqu'il expose à tous les soupçons une femme dont l'honneur lui doit être cher. Dans l'examen de Blanche et Guiscard nous avons parlé de Pauline et d'Alzire, deux héroïnes qui ont des époux et des amans, et nous avons fait remarquer combien Corneille et Voltaire avoient pris de précautions pour conserver toute la décence qu'exigent les mœurs publiques et l'art dramatique. Dans Gabrielle de Vergy, comme dans Alzire, l'amant seul est coupable d'imprudence, puisque Gabrielle ignore que l'écuyer qui desire l'entretenir est le même Coucy dont elle pleure la mort: aussi cette scene produit-elle de l'effet; mais on ne conçoit plus ensuite comment ce brave chevalier peut se cacher pendant près de deux actes dans le château

de Fayel; on conçoit encore moins comment, au quatrieme acte, Coucy et Gabrielle se livrent à un entretien dont la beauté et l'exaltation ne font point oublier l'imprudence aux spectateurs : l'amour fait tout braver, excepté le malheur de ce qu'on aime; or Coucy doit sans cesse craindre pour Gabrielle, Gabrielle doit toujours trembler pour Coucy; ils ne doivent point s'exhorter à supporter les dangers de l'absence; leur situation présente est assez périlleuse pour les occuper entièrement. Mais il est impossible de mieux relever l'intérêt de la piece que de Belloy ne l'a fait dans la scene où Coucy, surpris, désarmé, réclame la loi des chevaliers : un époux outragé, furieux, prêt à immoler son rival, est certainement plus grand que ce rival même lorsqu'il s'écrie dans un pareil moment:

La loi des chevaliers! c'est moi qui la réclame:
Je respecte ton titre en méprisant ton ame.
Qu'on lui donne une armure : allons au champ d'honneur ;
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir, j'en ai le droit, sans doute;
Tu croirois en mourant que Fayel te redoute.

Ce mouvement est noble et dramatique. Dans les vers que nous venons de citer il y en a deux inutiles; et c'est beaucoup lorsque tout doit être vif:

Je respecte ton titre en méprisant ton ame,

ne fait qu'affoiblir cette exclamation :

La loi des chevaliers! c'est moi qui la réclame.

Et lorsque Fayel avoit dit :

> Qu'on lui donne une armure : allons au champ d'honneur,

il n'avoit plus besoin d'ajouter :

> Ma justice y remet son glaive à ma valeur.

Outre les trois pronoms possessifs qui rendent ce vers inintelligible, tout étoit dit dans le vers précédent. Ce style embarrassé est le même dans toutes les pieces de de Belloy ; l'envie de tout expliquer nuit toujours à la rapidité et à la clarté de son dialogue.

Le plus grand défaut de cette tragédie tient à la situation de Coucy : c'est un héros tant qu'on se contente d'en parler ; mais qu'est-il sur la scene ? il se présente déguisé, se cache à l'aspect du mari, se laisse désarmer quand il est surpris, et tuer quand il combat : il fait le malheur de Gabrielle, s'obstine à ne point fuir avant d'avoir obtenu une seconde entrevue, quoiqu'il soit bien prouvé pour lui comme pour les spectateurs qu'il est hors de son pouvoir de la soustraire aux dangers auxquels il l'expose : cette conduite convient bien à un amant, mais non à un homme annoncé comme le modele des chevaliers. Dans Alzire, la situation de Zamore est la même ; mais Zamore est un sauvage qui n'entend rien aux convenances sociales ; de plus il conspire et finit par tuer celui qui lui a enlevé sa maîtresse : si cela n'est pas très moral, du moins faut-il avouer que cela convient mieux au théâtre qu'un héros qui ne peut

rien qu'aimer et mourir. De Belloy a rendu Fayel intéressant parcequ'il a senti la nécessité d'embellir ce personnage ; la réputation de Coucy lui a paru si bien établie qu'il n'a point songé qu'on ne jugeoit pas au théâtre un héros sur ses exploits passés. Nous croyons que c'est ici un des défauts qui tiennent au sujet, et qui n'empêchent point que cette tragédie ne soit conduite avec un art étonnant: on y trouve des tirades fort belles, des passions bien exprimées, et des vers qui ont mérité d'être souvent cités, celui-ci entre autres :

Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

Nous ne critiquerons pas la catastrophe ; le genre de mort de Gabrielle étant consacré par l'histoire, il falloit que le poëte le rappelât, ou qu'il renonçât à traiter ce sujet : nous conviendrons avec lui qu'il a su en adoucir l'horreur, et qu'il a eu l'art de faire succéder l'attendrissement a l'effroi ; mais nous croyons nécessaire d'entrer dans quelques détails sur l'effet bien moins moral que physique produit par ce dénouement. De Belloy, persuadé que la présence du cœur étoit ce qu'il y avoit de plus horrible pour le spectateur, a eu soin que ce cœur supposé ne fût visible que pour l'actrice, encore a-t-il cru nécessaire de faire disparoître promptement le vase qui le renferme. Nous pensons que l'aspect du cœur produiroit peu d'effet sur les femmes qui se trouvent mal à la représentation de cette piece, parceque leur imagination n'iroit jamais

jusqu'à leur faire voir le véritable cœur de Coucy : l'illusion théâtrale ne va pas si loin ; et c'est pourquoi nous voyons donner des coups de poignard sur la scene, et mourir tant de héros sans paroître bien inquiets, ni trop émus : un coup de poignard est dans la tragédie ce qu'un mariage est dans la comédie, un dénouement reçu ; il n'attendrit ou ne réjouit qu'à proportion de l'intérêt ou du plaisir qui résulte de la piece entiere. Dans Gabrielle de Vergy l'actrice, frappée d'épouvante, doit mourir aux yeux des spectateurs; et comme sa mort résulte des sensations qu'elle éprouve, il faut qu'elle paroisse souffrir les spasmes, les convulsions, les angoisses de l'agonie. Ce spectacle est épouvantable, et sur-tout contagieux pour les femmes nerveuses ; il est très possible qu'elles ne versent pas une larme de sensibilité, et que cependant elles perdent connoissance, par la même cause qui ne leur permet pas d'être témoins d'une attaque de nerfs sans ressentir elles-mêmes des mouvemens convulsifs. De Belloy, qui a vu toute l'horreur du dénouement de sa tragédie dans un cœur sanglant, s'est trompé en affirmant que ce dénouement paroîtroit plus horrible à la lecture qu'à la représentation : il oublioit que les spasmes de l'actrice peuvent seuls donner une commotion, et d'autant plus sûrement qu'elle souffre en effet des efforts qu'elle est obligée de faire pour paroître mourir en toute vérité ; aussi est-ce une chose remarquable qu'à la représentation des pieces de ce genre les hommes maîtres de leur imagination sont les premiers

fatigués de ces horreurs : ils ne plaignent pas Gabrielle de Vergy, mais la femme chargée de ce rôle ; ils trouvent qu'il y a de la barbarie à acheter une illusion pénible aux dépens de la santé d'une actrice. Ceux qui applaudissent de pareilles convulsions sont à coup sûr très peu sensibles, à moins qu'on ne prétende qu'il y avoit aussi quelque chose de sentimental à couvrir d'applaudissemens les gladiateurs ; car de nos jours on prend assez volontiers les sensations pour la sensibilité. Les convulsions, les spasmes, les angoisses de Gabrielle n'excitent que des sensations : au moment où elle se jette dans les bras de Fayel qu'elle prend pour son pere, elle devient pathétique et fait couler des larmes ; mais la commotion qui a précédé ce moment est toute physique ; et mieux cette situation sera rendue, plus la commotion sera forte, sans que l'auteur puisse en prendre l'effet sur son compte.

De ces réflexions il est facile de conclure que plus un peuple est flegmatique, moins il est dangereux de lui montrer sur la scene la folie, du sang, et tous les épouvantables tableaux qui ornent le théâtre anglois ; mais que plus un peuple est vif, plus il est aisément entraîné par ses sensations, et moins on doit se permettre de lui présenter dans ses spectacles ce qui n'est qu'horrible. Il faut à une nation pareille un théâtre où l'esprit soit agréablement occupé, le goût toujours satisfait, et où l'émotion n'aille jamais jusqu'à troubler le jugement. Ce n'est que dans le dix-huitieme siecle qu'on a compté les sanglots pour des suffrages : les

auteurs du siecle de Louis XIV étoient plus difficiles : aussi quand le grand Condé pleuroit aux vers du grand Corneille, c'étoit d'admiration ; mais peu d'hommes versent des larmes aussi nobles ; au lieu que le public en donne en abondance à tout auteur qui s'attache à l'émouvoir ; ce qui n'est jamais difficile.

FIN DE L'EXAMEN DE GABRIELLE DE VERGY.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE CINQUIEME VOLUME.

CALISTE, TRAGÉDIE DE COLARDEAU, page 1
Notice sur Colardeau, 3
Epître dédicatoire, 19
Acteurs, 20
Examen de Caliste, 99

LE SIEGE DE CALAIS, TRAGÉDIE DE DE BELLOY, 105
Notice sur de Belloy, 107
Préface de l'auteur, 133
Épître dédicatoire, 148
Acteurs, 150
Examen du Siege de Calais, 245

GASTON ET BAYARD, TRAGÉDIE DE DE BELLOY, 251
Préface de l'auteur, 253
Acteurs, 272
Examen de Gaston et Bayard, 371

GABRIELLE DE VERGY, TRAGÉDIE DE DE BELLOY, page 377
Préface de l'auteur, 379
Epître dédicatoire, 409
Acteurs, 412
Examen de Gabrielle de Vergy, 511

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

PQ
1213
P4
t.5

Petitot, Claude Bernard
Répertoire du théâtre
françois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY